

SAS [173] – Al- Qaïda attaque - tome 1

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



AL-QAÏDA ATTAQUE!:1

Une "taupe" d'Al-Qaïda
au cœur des Services
Britanniques!

GÉRARD DE VILLIERS



AL-QAÏDA ATTAQUE!:1

*Une "taupe" d'Al-Qaïda
au cœur des Services
Britanniques!*

GÉRARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-173

AL-QAIDA ATTAQUE !

Tome 1

Prologue

Ramzi Amal Karim savourait chaque seconde des efforts de la jeune femme agenouillée en face de lui, sur la moquette marron élimée et couverte de taches de ce modeste studio de la 47^e Rue, entre la Première et la Seconde Avenue. « Divine », prostituée noire, qui méritait bien son nom de guerre, lui administrait une fellation qui resterait longtemps dans sa mémoire. Elle n'avait même pas ôté son long manteau de cuir noir. Il la couvrait jusqu'aux chevilles, mais les pans écartés laissaient voir la lourde poitrine enserrée par un pull fluorescent fuchsia et la microjupe remontée très haut. Des bottes moulantes à talons hauts achevaient de la rendre extrêmement désirable pour n'importe quel mâle de plus de douze ans...

« Divine » avait une clientèle sélecte : les diplomates en poste aux États-Unis, de préférence ceux des pays « émergents », particulièrement friands de gâteries civilisées. « Divine » avait entamé cette carrière diplomatique en se faisant emmener au bar des délégués du deuxième étage de la maison de verre de l'ONU par un de ses clients, représentant d'un pays africain dont peu de gens connaissaient l'existence et encore moins le nom. Au cours de cette brève incursion, elle avait recueilli une quinzaine de cartes de visite, noyau prometteur d'une clientèle fidèle. Ce qui l'avait amenée à louer ce studio à un jet de pierre des Nations unies.

Ramzi Amal Karim, membre de la délégation pakistanaise aux Nations unies, faisait partie de ses nouveaux clients. Il avait pris un abonnement chez « Divine » deux fois par semaine, vers midi. Pour 250 dollars, il pouvait assouvir tous ses fantasmes et, même, se répandre dans la croupe inouïe de cette jeune pute méritante qui, venue d'un bled perdu au fond de la Caroline du Sud, était en train de se faire un nom à New York.

Le Pakistanais baissa soudain les yeux sur son énorme chronographe doré, acheté au poids à Harlem, mais qui donnait parfois l'heure exacte. Exceptionnellement, il n'allait pas pouvoir profiter complètement de « Divine », par la faute d'un imprévu dans son emploi du temps. Un rendez-vous qu'il ne voulait rater à aucun prix, car il allait lui rapporter – pour commencer – vingt mille dollars.

— *Faster ! Faster*⁽¹⁾ ! grogna-t-il.

Pour donner plus de poids à ses paroles, il appuya vigoureusement

sur les cheveux crépus. Docile, « Divine » s'activa plus énergiquement. Le client est roi. D'habitude, celui-ci aimait plutôt prolonger le plaisir. Faisant appel à toute sa technique, elle arriva très vite au résultat recherché.

Ramzi Amal Karim appuya encore plus fort sur sa nuque au moment où il se déversait dans sa bouche, en émettant une exclamation rauque. Polie, « Divine » n'arracha la grosse tige de sa bouche qu'en la sentant perdre de sa superbe.

— *You liked it, baby ?* s'enquit-elle avec un sourire salace, elle soignait toujours le service après-vente.

Le Pakistanais était déjà en train de se rajuster. Il avait rendez-vous dix minutes plus tard au *Spark's*, une brasserie de la 42^e Rue, entre la Septième et la Huitième Avenue... Heureusement, sa voiture en plaques CD lui permettait de stationner n'importe où sans encourir les foudres de la police. Lorsqu'il venait voir « Divine », il se garait juste en bas de chez elle, devant une borne d'incendie... Crime assimilé au viol d'enfant mineur par la police new-yorkaise.

— *Wonderful !* répondit le Pakistanais. *You're the best cock-sucker in town*⁽²⁾.

— *Thank you*, remercia « Divine » en reboutonnant son long manteau. *See you friday, same time*⁽³⁾ ?

— *Definitely ! Will have more time*⁽⁴⁾.

Duane Claridge regarda sa montre, inquiet. Ramzi Amal Karim avait un bon quart d'heure de retard. Les clients, serrés comme des sardines sur les banquettes voisines, regardaient avec envie son box en cuir rouge presque vide. Se disant qu'il devait attendre une créature particulièrement capricieuse.

Personne ne pouvait soupçonner ce grand chauve à lunettes, aux larges épaules de sportif et à l'allure professorale, d'être un *senior officer* de la Division des Opérations de la Centrale Intelligence Agency, *Near East Division*⁽⁵⁾ ; ni qu'il n'attendait pas une jolie femme mais la « source » qu'il « traitait » depuis plus de dix ans. Un de ses meilleurs « clients », comme il disait... C'était au Pakistan qu'il l'avait « tamponné », lorsqu'il était en poste à la station de la CIA d'Islamabad.

Dans son travail, il avait des contacts étroits avec l'ISI⁽⁶⁾, ses homologues pakistanais. Lors d'un dîner avec eux, il avait fait la connaissance de Ramzi Amal Karim. Ce dernier avait été recruté par l'ISI pour s'occuper du Bélouchistan, dont il était originaire. Cette province de l'Ouest pakistanais était en rébellion permanente contre le pouvoir central et il était plus efficace d'y utiliser des gens qui y

possédaient des attaches locales.

Ramzi Amal Karim et Duane Claridge avaient échangé leurs cartes et, de retour à l'ambassade américaine, ce dernier avait tapé sur l'ordinateur central de la Division des Opérations le nom de son nouvel ami. Le résultat lui avait mis l'eau à la bouche : Ramzi Amal Karim n'avait pas toujours appartenu à l'ISI. Émigré au Koweït depuis son plus jeune âge, il en avait été chassé en 1990 par les troupes irakiennes. Revenu au Pakistan, il avait alors été pris en main par un de ses oncles, dirigeant du *Committee for Islamic Appeal*, une ONG fondamentaliste basée à Peshawar, puis envoyé en Afghanistan dans un camp de formation militaire, réservé aux Arabes, venus d'un peu partout. Certes, les Russes étaient partis, mais la guerre civile continuait à faire rage en Afghanistan, entre les islamistes purs et durs, les modérés et les « nordistes », Ouzbeks et Tadjiks, sous le commandement de Ahmed Shah Massoud.

En six mois, Ramzi Amal Karim était devenu un excellent spécialiste en explosifs, de la charge individuelle aux voitures piégées. Il avait expérimenté son savoir dans quelques opérations menées par le fondamentaliste afghan Gulbuddin Hekmatyar, sans objectif particulier, simplement pour vérifier ses connaissances, avant de revenir à Peshawar. C'est là que l'ISI l'avait approché, les services pakistanais ayant besoin de gens comme lui pour suivre ce qui se passait au Béloutchistan. Ramzi Amal Karim n'avait pas eu trop le choix : l'ISI était toute-puissante.

Il avait juste pris une « permission » pour aller à son tour initier à l'usage des explosifs quelques membres du Hezbollah libanais venus en formation.

Depuis, il partageait son temps entre Islamabad et le Béloutchistan. Duane Claridge avait tout de suite vu le profit qu'il pouvait retirer d'une source de cette qualité et l'avait « tamponné », à coups de dollars, dans le plus grand secret. L'ISI n'aimait pas trop que les Américains recrutent chez eux, étant donné le nombre de choses qu'on leur dissimulait. Pourtant, au cours des années, Duane Claridge n'avait pas retiré grand-chose de cette relation, à vrai dire peu coûteuse. L'officier de l'ISI se contentait de mille dollars par mois, même pas indexés.

Lorsque Duane Claridge avait quitté le Pakistan pour revenir à la Centrale, affecté au CTC⁽⁷⁾, il avait refile sa source à un collègue.

Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'il avait repris contact avec Ramzi Amal Karim, lequel avait eu de l'avancement : devenu colonel, il était désormais affecté à la délégation pakistanaise aux Nations unies, afin d'y surveiller ses collègues. Du coup, Duane Claridge l'avait repris en main, venant de Washington une fois par mois pour le rencontrer. Ramzi Amal Karim continuait à se rendre

régulièrement au Béloutchistan, où résidait sa famille. Et il en ramenait souvent des informations précieuses, sur les trafics d'armes entre l'Iran, l'ISI, les talibans et les groupes armés islamistes. Apport vital, car le Béloutchistan province pakistanaise de 300 000 kilomètres carrés, peuplée de six millions d'habitants, toujours en ébullition, était un « trou noir ».

Ce qui permettait de vérifier certaines rumeurs.

C'était en partie grâce à lui que la CIA était pratiquement certaine que le mollah Omar, chef des talibans, s'était fixé dans la région de Quetta.

Une semaine plus tôt, Duane Claridge avait reçu un appel de sa source qui l'avait fait bondir au plafond. Ramzi Amal Karim revenait justement du Béloutchistan. Il lui avait annoncé qu'Al-Qaida préparait une offensive importante, mais surtout, que la Centrale islamiste entraînait des étrangers non arabes dans un camp secret, quelque part au nord-ouest du Béloutchistan. Des « convertis » de race blanche, pas des mercenaires, qui se préparaient à commettre des attentats très sophistiqués, grâce à leur apparence neutre. Le Pakistanais était prêt à révéler l'emplacement de ce camp et d'autres détails opérationnels contre une prime importante... Il avait demandé à Duane Claridge 50 000 dollars et, finalement, avait transigé à 20 000, plus 10 000 pour d'autres informations.

Aussi, Duane Claridge avait-il dans sa serviette marron une enveloppe kraft contenant deux cents billets de cent dollars et un reçu que Ramzi Amal Karim n'avait plus qu'à signer.

L'agent de la CIA regarda sa montre, soupira et commanda un second Chivas Régal. Il mourait de faim et les superbes T-bone steaks qui passaient sous son nez le rendaient nerveux.

Il se jura que si, dans cinq minutes, le Pakistanais ne s'était pas montré, il l'appellerait sur son portable.

Ramzi Amal Karim émergea du petit ascenseur et sortit en trombe dans la 47^e Rue. Il savait bien que son « traitant » l'attendrait, et la perspective des 20 000 dollars le faisait saliver. Il déverrouilla sa portière avec son bip et se glissa au volant de sa voiture. Il eut le temps de mettre en route et de jeter un coup d'œil dans son rétroviseur avant qu'une explosion assourdissante ne mette fin à son séjour terrestre.

Son corps resta appuyé au siège, mais sa tête se fragmenta en centaines de petits morceaux, projetant à l'extérieur par les glaces pulvérisées du RAV-4 Toyota des parcelles d'os, de matière cervicale, de peau, au milieu d'un geyser de sang. L'appuie-tête avait explosé, le décapitant presque proprement, sans causer aucun autre dommage collatéral... Évidemment, la 47^e Rue était jonchée de morceaux de verre et de quelques débris organiques. « Divine », en émergeant à son

tour dans la rue, se figea devant la voiture et poussa un hurlement déchirant en découvrant son client décapité. On aurait dit une peinture moderne : un corps sans tête encore droit, au volant de la voiture au pare-brise et aux vitres explosés.

C'était presque beau...

La jeune pute noire hurlait encore comme une sirène lorsqu'une voiture garée au bout de la 47^e Rue démarra doucement et tourna dans la Première Avenue, se perdant dans la circulation. Personne ne la remarqua : c'était un vieux Sedan marron, comme il y en avait des milliers à New York.

Duane Claridge, des fenêtres de son petit bureau carré, au sixième étage du building abritant la Division des Opérations, à Langley, broyait du noir. Certes, il avait fini par dévorer son T-bone steak, mais Ramzi Amal Karim n'était pas venu au rendez-vous. Il avait eu de ses nouvelles en l'appelant sur son portable. Une voix à l'accent irlandais avait répondu :

— Ici, le sergent O'Neill, New York Police Department, identifiez-vous.

— Je suis un ami de M. Karim, avait annoncé Duane Claridge. Il lui est arrivé quelque chose ?

— Ça, pour sûr ! avait répondu le sergent. Il a été victime d'un attentat ! Il n'a plus de tête.

Duane Claridge avait raccroché sans rien dire de plus. Il n'avait plus faim... Ça ne pouvait pas être une coïncidence et c'était hautement inquiétant... Car un tel attentat supposait de très bons techniciens et seul Al-Qaida avait intérêt à liquider le Pakistanais avant qu'il ne fasse des révélations à la CIA...

La porte de son bureau s'entrouvrit sur le *deputy* de la Division antiterroriste pour le *Near-East*.

— Réunion dans cinq minutes au 666 ! annonça-t-il.

C'était sûrement sans arrière-pensée que le responsable de la Division avait choisi le numéro du Diable⁽⁸⁾ pour la salle de conférences.

Duane Claridge prit ses dossiers et se traîna dans le couloir, le moral dans les chaussettes. Une douzaine de ses collègues étaient déjà là. Il se tourna vers George Filbury, chargé des rapports avec le FBI.

— On en sait plus sur cet attentat ?

— Beau travail, apprécia George Filbury. Ce Pakistanais venait à cette adresse à jour fixe pour y rencontrer une prostituée. Il laissait toujours sa voiture dans la rue, sur un emplacement interdit, grâce à sa plaque CD. Pendant qu'il était dans l'immeuble, quelqu'un a ouvert sa voiture et a remplacé son appuie-tête par un autre, parfaitement identique, mais bourré d'environ deux cents grammes d'explosif...

— C'était télécommandé ?

— Trop tôt pour le dire, mais le FBI ne le pense pas. L'explosion a été déclenchée par un téléphone portable ou un système similaire.

— Personne n'a rien vu ?

— Personne ! La 47^e Rue est une rue calme, sans beaucoup de commerces.

— On n'a rien trouvé dans les poches du mort ?

— Rien d'intéressant. Pas de papiers, en tout cas.

Le dernier espoir de Duane Claridge s'envolait...

— Qui cela peut-il être ? interrogea-t-il. Il a fallu un sacré réseau pour cette opération.

Tous pensaient à la même chose : un réseau clandestin d'Al-Qaida en plein New York.

Le cauchemar absolu...

C'est un analyste, chargé d'étudier les profils des terroristes fichés par la CIA, Dave Whaterby, qui leva soudain la tête.

— J'ai une idée, dit-il, mais je dois la vérifier. À cause du *modus operandi*. Donnez-moi quelques minutes.

Il sortit de la pièce et ses collègues reprirent leurs discussions. Tendus et angoissés.

— Mosche ?

— Oui. Dave ?

— Oui. Tu te doutes pourquoi je t'appelle ?

— Non. Pourquoi ? Tu veux m'inviter à dîner ?

Le rire était un peu forcé, même si Mosche Bensimon, responsable de l'antenne du Mossad à New York, adorait la bonne chère, même non casher.

— Mosche ! dit Dave Whaterby d'un ton de reproche. Tu te souviens du type du Hamas qui a été décapité net dans sa voiture, il y a six mois, en Cisjordanie ? À Naplouse, je crois.

— Oui, bien sûr, pourquoi ?

— C'était vous, non ? Tu me l'as même dit !

— Oui, et alors... ?

— Hier, un Pakistanais, diplomate aux Nations unies, a eu le même « accident ».

— Pourquoi veux-tu qu'on s'attaque à un diplomate pakistanais ? En plus, ici, à New York ! s'insurgea l'Israélien.

— Mosche ! Ramzi Amal Karim n'était pas *seulement* diplomate, corrigea Dave Whaterby. J'ai trouvé des trucs intéressants sur lui. Vous le soupçonniez d'avoir entraîné l'équipe du Hezbollah qui a fait sauter votre centre culturel à Buenos Aires. Vous avez même envoyé une note à tout le monde. On a oublié parce que c'est vieux, mais je

l'ai retrouvée.

— Où veux-tu en venir ? demanda l'agent israélien.

— Mosche, c'est exactement la même technique. *Votre* technique. Très propre, puisque cela ne cause pas de dommages collatéraux. On ne va pas pleurer ce type, mais, sans le vouloir, vous nous avez chié dans les bottes. On le « traitait » et il allait balancer des informations capitales...

Il y eut un long silence au bout du fil, puis l'agent israélien protesta mollement.

— C'est une coïncidence. Nous n'y sommes pour rien. Si c'était le cas, je le saurais.

— O.K., Mosche, conclut Dave Whaterby. On ne vous en veut pas, mais vous avez fait une grosse connerie.

Il raccrocha, en dépit des protestations de l'Israélien. Le Mossad, qui assassinait comme il respirait, avait parfois des pudeurs de rosière, sans qu'on sache vraiment pourquoi... Dave Whiterby regagna la réunion, se rassit et laissa tomber :

— Ne cherchez pas ! Ce sont les Schlomos^{9}.

Il expliqua pourquoi les Israéliens avaient ciblé Ramzi Amal Karim. À juste titre, mais c'était vraiment mal tombé.

— Ils auraient pu nous prévenir ! soupira le DDO^{10}.

Hélas, sauf dans de rares cas destinés à frapper l'imagination de leurs adversaires, comme pour le vieux Cheikh Yacine, chef du Hamas, aveugle et paralysé, transformé en chaleur et en lumière par un missile, les Israéliens n'avertissaient jamais leurs alliés de leur « agenda » de morts subites. Duane Claridge tira la conclusion d'une voix amère :

— Nous sommes dans une belle merde ! Ma source était sur le point de me donner l'information la plus importante des cinq dernières années. Maintenant, il va falloir assurer.

CHAPITRE PREMIER

— *Gentlemen*, j'ai malheureusement une très mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Après avoir prononcé cette phrase d'un ton posé, Richard Spicer, chef de station de la CIA à Londres, balaya du regard les visages de ses interlocuteurs, comme pour s'assurer qu'ils avaient bien compris le sens de ses paroles. La réunion se tenait au troisième étage du Thames House, le siège du MI5, dans une salle de conférences dominant l'atrium, sans aucune fenêtre donnant sur l'extérieur.

En dehors de l'Américain, il y avait là les représentants du GAI⁽¹¹⁾, c'est-à-dire le MI6, le MI5, le Home Office, la Metropolitan Police et le GCMQ, chargé des interceptions des communications.

Henry Lovecraft représentait le MI6 au GAI. Une allure sévère à la poignée de main glaciale et puissante, des chaussures Oxford toujours impeccablement cirées, L'homme du MI6 était venu à pied de Vauxhall Cross, l'énorme château-fort futuriste situé sur South Bank, de l'autre côté de la Tamise, à quelques centaines de mètres de Thames House. Sans un mot, il se contenta de prendre un des petits biscuits au chocolat disposés au centre de la table, avec une théière et des tasses. Dispositif immuable propre à toutes les réunions.

Tom Atkins, responsable de l'antiterrorisme au « 5 », à l'allure de beau ténébreux athlétique, regardait ses mains avec une attention exagérée. Patrick Cullodon, représentant le Home Office, ne dissimula pas sa nervosité.

Tous ces hommes se voyaient régulièrement. Chaque semaine, Richard Spicer devait expédier au Homeland Security, l'organisme américain regroupant tous les paramètres de la lutte antiterroriste mondiale, un rapport détaillé sur les menaces potentielles contre les États-Unis hors du territoire américain. En Europe, ne disposant que de maigres sources humaines, il se reposait essentiellement sur les Grands Services entretenant des relations étroites avec la CIA. Au premier rang desquels, le MI5 et le MI6, aux relations fusionnelles, mais aussi la DST et la DGSE françaises, le BND allemand ou le SISMI italien.

De son côté, il répercutait auprès de ses collègues européens les informations les plus sensibles transmises par sa Centrale. Se tenant quand même légèrement à distance des Italiens et des Allemands qui

avaient une fâcheuse tendance à laisser « fuiter » certaines informations chez les politiques. Ou à être trop raides. Or, les Services combattaient des terroristes, non des *gentlemen*. Certes, les Américains avaient confiance dans certains services européens et coopéraient avec eux, mais ils ne partageaient pas *tous* leurs secrets avec tous comme avec les Britanniques. Élément important qui renforçait leur confiance, le MI5 et le MI6 travaillaient en symbiose, ne se faisaient pas de cachotteries, échangeaient même parfois leurs collaborateurs. Ce qui évitait certains couacs fâcheux.

Ayant terminé son biscuit au chocolat, Henry Lovecraft adressa un sourire plutôt chaleureux à Richard Spicer.

— Mon cher Richard, demanda-t-il, faites-vous allusion aux informations que vous pensiez obtenir d'une source pakistanaise ? Cela concernait, je crois, un camp d'entraînement de non-Arabs recrutés par Al-Qaïda ?

Sous sa légèreté affectée, se cachait une mécanique parfaitement réglée et il connaissait parfaitement *tous* ses dossiers.

— C'est exact, Henry, répondit le *senior officer* de la CIA. Nous avons perdu cette source dans des circonstances stupides.

Il relata alors la fin brutale de Ramzi Amal Karim, victime de la légitime vengeance des Israéliens. Personne ne fit de commentaires. Ce genre de chose arrivait et les Israéliens, légèrement paranos, partageaient rarement leurs secrets. Tom Atkins, le représentant du MI5, en tira immédiatement la conclusion :

— Cela veut dire que nous n'aurons aucune information sur ce présumé camp ?

— Je le crains.

— Est-ce vraiment *très* regrettable ?

Richard Spicer était toujours bluffé par le calme apparent de ses homologues britanniques. C'était un peu l'orchestre du *Titanic* jouant encore pendant que le paquebot s'enfonçait dans l'océan.

— Extrêmement regrettable ! confirma-t-il d'une voix tendue. Nous pensons qu'Al-Qaïda se prépare à lancer une attaque globale cette année.

— Où ? demanda Tom Atkins.

En cas de problème, le « 5 », chargé de veiller sur le territoire britannique, était aux premières loges.

— Le Homeland Security considère que sur une échelle de 1 à 10 mesurant le danger d'une attaque, nous sommes à 8, répliqua Richard Spicer. Nous avons eu trente-trois interceptions techniques le mois dernier.

Deux cent seize avertissements du FBI, aux États-Unis et dans le monde, cinq du State Department. Notre station d'Islamabad a récupéré une *video tape* appelant tous les fidèles à attaquer les juifs et

les croisés, au cri de « *Blood ! Blood ! Destruction !* ». En plus, il semble qu'Ayman Al-Zawahiri et son entourage aient disparu...

Le médecin égyptien, bras droit d'Oussama Bin Laden, était considéré comme le cerveau opérationnel du terrorisme islamiste radical.

Comme pour faire passer ces mauvaises nouvelles, tous se versèrent du thé. Même Richard Spicer, qui détestait cette boisson typiquement britannique.

— Que disent les Paks ? interrogea Henry Lovecraft.

Richard Spicer leva les yeux au ciel.

— Ils ne savent rien, comme d'habitude. Quand on leur demande où se trouve Oussama Bin Laden, ils disent qu'il est mort. Ou qu'il est parti sur une autre planète.

Depuis presque un quart de siècle, l'ISI « enfumait » cyniquement les Services occidentaux, vérolé par les islamistes infiltrés dans ses rangs et ses anciens chefs. Ils en disaient et en faisaient juste assez pour ne pas tarir le flot des dollars américains. Se « vendaient » comme l'unique rempart contre le terrorisme islamique, alors qu'ils le soutenaient discrètement.

— Pour cette offensive, il s'agit vraiment de la « maison mère » ? interrogea Henry Lovecraft.

Sa question fit sourire froidement Tom Atkins. Les Britanniques avaient toujours trouvé naïve la façon dont les Américains avaient « étiqueté » le terrorisme. Tous les spécialistes savaient qu'Al-Qaida était un terme utilisé *uniquement* par les Américains. Ce terme signifiait, en arabe, « la base » et avait été créé bien avant l'apparition du terrorisme islamique, vers 1986. Oussama Bin Laden, avec les bénédictions américaine et saoudienne, était arrivé à Peshawar, à la lisière du Pakistan et de l'Afghanistan, alors occupé par les troupes soviétiques, afin de coordonner l'action et le rassemblement des *mudjahidin* de tous poils venus combattre l'Infidèle. En l'occurrence les Soviétiques, coupables d'occuper une terre musulmane, l'Afghanistan.

C'était une sorte de brigade internationale, comme du temps de la guerre d'Espagne où les communistes de tous les pays affluaient pour se battre aux côtés des Républicains espagnols. Tandis que le général Franco était, lui, aidé par l'Allemagne nazie, l'Italie et le Maroc.

Cette appellation innocente était devenue, après la fin de la guerre contre les Soviétiques en Afghanistan, l'emblème de l'horreur, de la terreur absolue. Cela alors qu'en réalité, l'organisation terroriste dirigée par Oussama Bin Laden était née le 23 février 1998, lorsque le Saoudien avait annoncé à tous les médias la création de *l'International Islamic Front for Jihad against Jews and Crusaders*⁽¹²⁾.

Seulement, cette appellation était trop longue aux yeux des Américains qui aimaient désigner leurs ennemis d'une façon claire.

C'est ainsi qu'on avait fini par utiliser le terme Al-Qaida pour désigner « l'Empire du Mal », le responsable de l'attentat du 11 septembre 2001.

Cette nébuleuse, sous les coups des Occidentaux, avait subi de lourdes pertes.

À ce propos, le MI6, qui comptait dans ses rangs de nombreux spécialistes du Pakistan et des groupes islamistes radicaux, avait concocté en 2007 un rapport approfondi récapitulant toutes les pertes du groupe connu sous le nom d'Al-Qaida.

Depuis l'invasion de l'Afghanistan, en octobre 2001, en réponse à l'attentat contre le World Trade Center de New York, Oussama Bin Laden et ses partisans avaient perdu beaucoup de gens. D'abord, ils avaient été obligés de fuir l'Afghanistan, reconquis par l'Alliance du Nord, faite de Tadjiks et d'Ouzbeks, agissant en partie pour le compte des Américains. Pour Oussama Bin Laden et ses amis, confortablement installés à Kandahar, dans le sud de l'Afghanistan, sous la protection du mollah Omar, chef des talibans, la perte de l'Afghanistan, leur sanctuaire, avait été un coup très dur.

Bien sûr, ils avaient sauvé l'essentiel : leur liberté. Parvenant à passer dans les zones tribales pakistanaïses, en franchissant le massif montagneux de Tora-Bora, grâce à la négligence américaine. En effet, les Américains, au lieu de boucler eux-mêmes la frontière afghano-pakistanaïse, avaient sous-traité avec des « supplétifs » pakistanaïses ou afghans, des *warlords*^[13] qui s'étaient empressés de se faire acheter par Bin Laden.

Cependant, au cours des années suivantes, la nébuleuse islamiste radicale avait subi d'autres coups très rudes. Aiguillonné par les Américains, le président pakistanais Parvez Musharraf avait fait arrêter de nombreux membres d'Al-Qaida, désorganisant le groupe. Oussama Bin Laden et ses derniers fidèles, dont le médecin égyptien Aymar Al-Zawahiri, en étaient réduits à se terrer dans la zone tribale, ou dans le nord-est de l'Afghanistan, sans pouvoir prendre beaucoup d'initiatives. Cependant, la donne avait progressivement changé.

Al-Qaida s'était mis à recruter, en grande partie grâce à l'Irak. Des combattants accouraient des quatre coins du monde pour tuer des Américains. En même temps, dans de nombreux pays, des cellules islamistes radicales se créaient, sans lien organique avec le « Centre », c'est-à-dire Bin Laden, communiquant par e-mails ou cassettes audio et vidéo. Bien sûr, il n'était plus question d'opérations comme celle du 11 septembre, planifiée pendant plus de deux ans. Mais la volonté de nuire était là et, un peu partout, au Maroc, en Espagne, en Grande-Bretagne, des groupuscules avaient spontanément relancé le djihad, tuant des centaines d'innocents. Bien qu'il n'y ait eu aucune tentative d'attentat sur le territoire même des États-Unis, les Américains

demeuraient vigilants. Leurs intérêts à travers le monde avaient été visés, comme ceux de leurs alliés. Mais les services occidentaux ne savaient pas grand-chose du renouveau réel de l'organisation que le Pentagone continuait à appeler Al-Qaïda.

C'était le sens de la question posée au chef de station de la CIA par Henry Lovecraft, le représentant du MI6.

Richard Spicer ouvrit un dossier bleu posé devant lui et en sortit plusieurs documents.

— Mon ami William Shapcot dirige le Situation Center de l'Union européenne, à Bruxelles, commença-t-il. Il vient de m'envoyer une synthèse des différents rapports qui lui ont été adressés par les Services européens, français, danois, allemands, italiens, espagnols. Elle révèle un climat inquiétant à travers un « buzz^[14] » très actif. Il semble que les filiales d'Al-Qaïda, en Europe et en Afrique, aient reçu des ordres pour mener des actions plus nombreuses et plus ciblées. Le meurtre de quatre touristes français en Mauritanie fait partie de ce plan. Comme l'assassinat de deux touristes belges au Yémen, ou le démantèlement par les services espagnols d'un réseau pakistanais installé à Barcelone, qui se préparait à commettre des attentats. Les Allemands aussi ont intercepté des messages inquiétants. Cela bouge...

— C'est tout ? demanda Henry Lovecraft.

— Non, il y a eu un incident qui n'a pas été rapporté par les médias. Dans le nord du Mali, un groupe de touristes italiens a été intercepté par des gens du GSPC^[15] ralliés récemment à Bin Laden. Ils les ont relâchés, mais ont prévenu que, s'ils avaient été français ou américains, ils auraient été égorgés. C'est nouveau, en ce qui concerne les Français.

L'agent du MI6 voulut se raccrocher à quelque chose de positif.

— Toutes ces actions ont été menées par des groupes locaux, qui n'ont pas de lien avec la Centrale.

— Exact, reconnut Richard Spicer, mais il y a un autre élément plus inquiétant. Nous avons mesuré le « buzz » de ces dernières semaines. Il est à la hauteur de celui qu'on entendait six mois avant les attentats du 11 septembre 2001...

Un ange passa dans le petit bureau. On venait d'évoquer le mal absolu. Le Diable.

— Vous avez d'autres éléments ? insista le Britannique.

— Des recoupements recueillis par le CTG qui vont dans le même sens.

Le Counter-Terrorism Group était une structure regroupant les Services des 25 membres de l'Union européenne, plus la Suisse et la Norvège, et qui analysait les menaces terroristes.

Le silence se prolongea quelques instants, troublé seulement par le choc des petites cuillères contre la porcelaine des tasses. Puis, Richard

Spicer reprit la parole :

— Notre hypothèse est que nous nous trouvons face à une situation extrêmement dangereuse. D'une part, les groupes locaux se réclamant d'Al-Qaida ont été activés. D'autre part, et ce sont les informations que nous avons eues à travers notre source pakistanaise, Al-Qaida leur envoie des gens spécialement formés, qui ne sont pas des Arabes, afin de mener des attentats beaucoup plus sophistiqués. Nous espérons obtenir la localisation de ce camp où est entraînée cette nouvelle génération de terroristes, mais désormais, c'est impossible.

Henry Lovecraft leva un sourcil interrogateur.

— Les satellites et les drones ne donnent rien ?

— Rien, avoua l'agent de la CIA. Et nous n'avons plus de sources humaines *fiabes* dans la région.

— Vous parlez du Béloutchistan ?

— Oui. Il semble que les talibans et Al-Qaida se soient installés non loin de Quetta. Le Béloutchistan a toujours été en révolte larvée contre le pouvoir central. Même si les Béloutchs, pour la plupart des soufistes, ne sont pas des extrémistes.

L'ange repassa, tournant en rond au-dessus de la tête des participants. Le silence fut rompu par Henry Lovecraft.

— En provoquant cette réunion, qu'avez-vous en tête, mon cher Richard ?

L'agent de la CIA eut un sourire embarrassé.

— Je pense qu'il faut faire quelque chose, avoua-t-il, mais je ne sais pas exactement *quoi*. Peut-être pourriez-vous m'éclairer. Je pense que cette menace vous concerne *aussi*.

— Tout à fait, reconnut Henry Lovecraft.

Laissant Richard Spicer sur sa faim, mais pas pour longtemps. D'une voix égale, il laissa tomber :

— Richard, nous aussi nous avons poursuivi nos efforts pour pénétrer Al-Qaida. Puisque vous avez signé le formulaire de confidentialité protégeant les informations échangées au cours de ce *meeting*, je peux vous révéler que, comme vous, nous avons réussi à introduire une source au cœur d'Al-Qaida.

Comme l'Américain restait bouche bée, Henry Lovecraft précisa suavement :

— De plus, contrairement à la vôtre, cette source est encore active. Une taupe, comme diraient nos politiciens.

Il y avait une once de mépris dans sa voix. Richard Spicer n'en revenait pas : décidément, les Brits étaient très forts. C'était la première fois qu'ils mentionnaient ce fait nouveau. Du coup, les informations qu'ils détenaient prenaient une nouvelle dimension : ce n'était plus du « jus de crâne » d'analystes ou des interceptions

techniques toujours difficiles à recouper.

— M'autorisez-vous à mentionner ce fait au DCI^{16} ? demanda-t-il. À condition qu'il n'en parle à *personne*. Même pas au président des États Unis.

— Bien sûr, approuva Henry Lovecraft, qui continua : Je dois avouer que nous comptons aussi, il y a quelque temps, sur cette source pakistanaise que vous avez mentionnée. Elle disparue, la nôtre prend d'autant plus d'importance. Dès la fin de ce *meeting*, nous allons l'activer pour vérifier les informations que vous avez recueillies. Bien entendu, nous vous tiendrons au courant du déroulement des opérations.

— Pouvez-vous m'en dire plus ?

Le Britannique sourit.

— Notre source s'appelle « Shalimar ». Nous allons lui demander de reprendre les investigations de votre source à présent tarie. De façon à étouffer dans l'œuf toute résurrection d'Al-Qaida.

CHAPITRE II

Benazir Kayani poussa la porte de la pharmacie de Plashet Road, dont la façade peinte en blanc tranchait sur les petits immeubles en brique de la rue. Dans ce quartier de Upton Park, surnommé « Little Karachi », il n'y avait que deux pharmacies et elles étaient toujours bondées.

Benazir Kayani habitait à une station de métro de là, à Plainstow, et en profitait pour faire son shopping dans Green Street, l'artère principale du quartier, où s'alignaient les boutiques de saris, de chaussures et d'électronique.

Une foule compacte se pressait autour du comptoir, au fond du magasin tout en longueur. La jeune Pakistanaise s'arrêta en face du rayon « African Products » et tenta d'accrocher le regard d'un des deux hommes qui s'activaient derrière le comptoir. Bashir Memon, le propriétaire de l'officine, un Pakistanais enveloppé à la peau très sombre, et son préparateur, Ahmed Ali Mohammed, un colosse jamaïcain converti à l'Islam, à la tête toujours couverte d'un calot blanc, avec des yeux de braise et une longue barbe noire. Il aperçut Benazir et lui adressa un petit signe discret, pour qu'elle s'approche sur le côté du comptoir. La jeune femme avait déjà remarqué l'intérêt qu'il lui portait, probablement à cause de son physique attrayant. Ce matin-là, elle portait sous son imperméable rouge une jupe imprimée très courte, d'où jaillissaient deux jambes interminables mises en valeur par des collants à motifs.

Elle se glissa dans la foule, contournant une énorme mémère en sari rose, et atteignit le comptoir.

Ahmed Ali Mohammed se pencha vers elle, avec un sourire qui découvrait d'impressionnantes dents blanches.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, miss Benazir ?

Benazir Kayani lui tendit une pub découpée dans un magazine, ventant une crème pour la peau.

— Vous pourriez me procurer cela ?

Le préparateur regarda rapidement le papier, l'empocha et lança :

— Je vais voir. Si je le trouve, je vous appelle. On a votre portable ?

— Oui, confirma la jeune étudiante.

À ce moment, Bashir Memon abandonna une cliente et s'approcha.

— Vous avez besoin de quelque chose, miss Benazir ?

— Ahmed s'occupe de moi ! Merci.

Elle s'éloigna et le Jamaïcain la suivit longuement des yeux. Elle se retourna avant de partir, lui adressant un sourire.

Elle n'était guère religieuse, vivant très librement, et le côté « barbu » du Jamaïcain la rebutait un peu, mais elle le trouvait quand même très séduisant avec sa taille imposante et son regard brûlant. Benazir Kayani gagna Green Street pour prendre le métro à Upton Park. Elle avait une bonne demi-heure de trajet jusqu'à Picadilly Circus.

En sortant du métro, elle partit à pied dans Piccadilly et, cinq cents mètres plus loin, poussa la porte du *Richoux*, un restaurant-salon de thé, juste en face de Burlington Arcades. Elle s'installa dans un box.

La salle avait un côté vieillot, avec ses banquettes vertes, ses murs roses, ses lustres aux petits abat-jour et ses boiseries sombres. Elle commanda un gâteau choisi dans le comptoir à pâtisseries à droite de l'entrée et ouvrit un livre de droit. Celui avec qui elle avait rendez-vous n'était pas encore là.

Ted Mulligan, en train de flâner devant la vitrine d'un marchand de chaussures, ressentit une légère décharge électrique émise par le « bip » qu'il tenait dans son poing. Ce qui signifiait que l'équipe de surveillance du MI5 qui surveillait l'entrée du *Richoux* s'était assurée que son contact, Benazir Kayani, n'était pas suivie. Pour ce simple contact, il y avait quand même cinq agents de la Division A 4, chargée de la protection des sources. Lorsqu'il s'agissait de sécurité, le MI5 ne négotait pas. Ses sources étaient son bien le plus précieux. L'agent de la Division contre-terroriste pénétra à son tour dans le café et repéra immédiatement la jeune femme. Il vint s'asseoir en face d'elle et lui adressa un sourire.

— *Good afternoon*, Benazir.

— *Good afternoon*, John, répondit la jeune Pakistanaise.

C'est le nom sous lequel elle le connaissait. Il commanda une bière et ils commencèrent à bavarder de ses études. Elle était à la faculté de Durham et travaillait dur. Une fille sérieuse. Pourtant, parfois, lorsque son regard se posait sur lui avec une expression inhabituelle, il ressentait une sorte de gêne : Benazir Kayani devait avoir un tempérament de feu et cela transparaissait par moments dans ses yeux sombres. Il s'efforça de ne pas y penser. Il était hors de question qu'un officier traitant ait une relation sexuelle avec sa source. C'était un « *no-go* » définitif.

— Vous avez transmis le message ? demanda-t-il.

— Absolument, il y a une demi-heure.

En plus de son activité de source, Benazir Kayani servait à établir des liaisons urgentes en évitant téléphone et e-mail.

— Parfait, approuva-t-il. Vous nous êtes précieuse, mais il faut être très prudente...

— Je suis prudente, fit la Pakistanaise en rougissant légèrement. Vous savez pourquoi j'agis ainsi...

— Oui, je le sais, approuva l'officier du MI5. C'est très bien.

Benazir Kayani avait été recrutée par le MI5 à sa demande. Bénéficiaire d'une bourse du gouvernement britannique, elle fréquentait les librairies du quartier et avait été choquée d'entendre les propos de certains « barbus ». Ceux-ci ne se souciaient pas des femmes et parlaient librement devant elles. Particulièrement un grand prédicateur de la mosquée à la barbe teinte au henné, aux dents gâtées, qui tenait des propos extrêmement violents, appelant à tuer tous les infidèles... Benazir Kayani en avait été tellement choquée, elle qui se félicitait tous les jours d'être en Grande-Bretagne et de pouvoir y faire ses études, qu'elle s'était rendue dans un commissariat pour dénoncer cet homme.

Un policier de la Spécial Branch l'avait écoutée, avait pris son adresse et l'avait transmise au MI5. Ce dernier avait effectué une enquête approfondie sur elle, afin de voir s'il ne s'agissait pas d'une provocatrice, et avait conclu par la négative. L'homme à la barbe orange qu'elle avait signalé était déjà sous la surveillance du « 5 », ce qui confirmait les soupçons de la jeune femme.

Celle-ci avait alors été approchée par un agent du « 5 », qui avait sympathisé avec elle, l'avait testée et, finalement, avait conclu qu'on pouvait l'utiliser sans danger. Depuis, Benazir Kayani rédigeait régulièrement des rapports d'environnement sur les gens qu'elle repérait pour leurs opinions extrémistes. On lui avait fait entrevoir la possibilité, lorsqu'elle aurait terminé ses études, d'entrer dans le Service.

En attendant, elle rendait de petits services, comme celui de transmettre un message à une source soigneusement protégée, tel le pharmacien pakistanais Bashir Memon. Sa requête pour un médicament était en réalité une demande de rendez-vous dans une *safe-house* du MI5. Benazir Kayani ignorait la signification de son geste et ne posait pas de questions. Elle bavarda quelques instants avec « John », son traitant, qui regarda sa montre et demanda l'addition.

— Merci, dit-il chaleureusement, vous nous avez rendu un grand service.

La jeune femme se sentit pleine de fierté. La Grande-Bretagne était son pays d'adoption, elle y menait une vie dont elle n'aurait même pas pu rêver au Pakistan. Elle ne montrerait jamais assez sa

reconnaissance. Elle attendit que son traitant soit parti depuis un moment pour se diriger à son tour vers le métro.

Bashir Memon resta un long moment dans le magasin de disques HMV d'Oxford Street. C'est une des choses qu'on lui avait recommandée de faire lorsqu'il avait été recruté. Afin de permettre aux équipes de protection de vérifier qu'il n'était pas suivi. Il était devenu une des sources les plus précieuses du « 5 » et, à chaque contact, six hommes de la Division A 4 veillaient à sa sécurité.

Il ressortit du magasin, contourna Oxford Circus et s'engagea dans Hanover Street, tournant ensuite dans une rue très étroite en sens unique, Pollin Street.

Au moment où il y entra, un homme s'approcha de lui et lui demanda du feu.

— Je n'en ai pas, fit le Pakistanais.

Ce contact signifiait qu'il n'avait pas été suivi et qu'il pouvait donc en toute sécurité gagner la *safe-house* du « 5 ».

Arrivé devant le numéro 7, il appuya sur la sonnette du *flat* 1⁽¹⁷⁾ et la porte s'ouvrit aussitôt sur un homme souriant qui le fit entrer dans un living-room vieux jeu qui aurait pu abriter un retraité des British Railways. Un canapé en chintz vert, quelques gravures encadrées, une table basse avec un plateau de bois. Cela sentait la poussière.

— Alors, Bashir, tout va bien ?

— Tout va très bien, mister John, affirma le Pakistanais. Il fait un peu froid.

— Que diriez-vous d'un thé bien chaud ?

Déjà, l'homme du « 5 » s'était emparé de la théière et versait le breuvage brûlant. Pendant quelques minutes, les deux hommes bavardèrent à bâtons rompus. Puis le Britannique se pencha à travers la table basse, et demanda :

— Avez-vous des nouvelles récentes de votre frère Nadir ?

Bashir Memon se raidit imperceptiblement et son traitant le rassura aussitôt :

— Non, non, il n'y a rien, aucune mauvaise nouvelle. C'était juste pour savoir s'il se trouvait toujours à Quetta.

— Je crois qu'il est à Chaman, précisa le Pakistanais. Je l'ai eu au téléphone. Il est parti là-bas inaugurer une nouvelle madrasa construite avec les fonds de Pakistanais émigrés.

— C'est bien ! approuva l'homme du « 5 ». Je suis content qu'il soit toujours là-bas.

— Pourquoi ? ne put s'empêcher de demander Bashir Memon.

L'agent du « 5 » le fixa avec un sourire.

— Parce que nous aimerions envoyer quelqu'un le rencontrer. En prenant toutes les précautions nécessaires, bien entendu. Il ne faut pas lui faire courir le moindre risque.

C'était dit sans le moindre humour. Comme si être une taupe du MI5 dans une région contrôlée par les talibans et Al-Qaida n'était pas en soi un risque extrêmement élevé... Mais le rôle d'un officier traitant était, avant tout, de rassurer sa source. Même au prix de quelques distorsions de la vérité... Bashir Memon baissa la tête et se versa du thé pour cacher son anxiété. Ensuite, il observa timidement :

— Lorsque vous m'avez recruté, il a été convenu que vous ne feriez courir aucun risque ni à mon frère ni à moi-même. Vous n'êtes pas content de ce qu'il vous apprend, par mon intermédiaire ?

L'homme du « 5 » eut un sourire chaleureux.

— Si, justement ! Mais nous avons absolument besoin d'un complément d'information. Je vais vous expliquer pourquoi.

Benazir Kayani allait sortir du métro à Plainstow lorsque son portable sonna.

— Miss Benazir ?

Elle avait tout de suite reconnu la voix du Jamaïcain, le préparateur de la pharmacie Memon. Il avait gardé son accent rasta traînant.

— Oui. C'est moi.

— J'ai trouvé le médicament que vous désiriez, annonça le Jamaïcain. Il est à votre disposition.

La jeune Pakistanaise hésita : c'était difficile de dire non.

— Je ne suis pas loin, dit-elle. Je vais passer.

— Je ferme dans une demi-heure, avertit le préparateur.

— Je serai là avant, promit Benazir Kayani.

Au lieu de descendre à Plainstow, là où elle demeurait, elle continua une station de plus, jusqu'à Upton Park. Dix minutes plus tard, lorsqu'elle poussa la porte de la pharmacie, elle constata que celle-ci était vide, à part le préparateur en calot blanc.

Son visage s'éclaira d'un large sourire en la voyant. Contournant le comptoir, il vint à sa rencontre.

— J'allais fermer, dit-il.

Marchant jusqu'à la porte, il la verrouilla et lança à la jeune femme :

— On sortira par derrière ! Venez, je vais vous donner votre crème.

Elle le suivit derrière le comptoir, puis dans la réserve. Une boîte de carton était ouverte sur une table, contenant plusieurs tubes de

crème Sweet Silk.

— En plus, dit-il, elle n'est pas chère : trois livres vingt-cinq.

— Pour moi, tout est cher ! soupira Benazir Kayani. Je n'ai pas beaucoup d'argent. La vie est difficile.

Le visage du Jamaïcain se rembrunit.

— Je sais ! C'est très dur. Moi, si je n'avais pas la religion, je ne tiendrais pas le coup. En plus, les infidèles ne nous aiment pas. Ils nous méprisent, même. Je prie pour qu'un jour, le monde ne soit plus qu'un immense califat où règnent la paix et l'islam.

La jeune femme tiqua intérieurement : c'était exactement le langage des prédicateurs les plus extrémistes de « Little Karachi ». Comme l'homme qu'elle avait dénoncé à Scotland Yard. Du coup, elle eut envie d'en savoir plus sur le Jamaïcain.

Posant son sac sur la table, elle demanda :

— Vous êtes très croyant ?

— J'ai la foi, comme vous sûrement ! répliqua le préparateur. Et je rêve de mourir pour ma religion, si cela doit faire avancer la Cause. (Il baissa la voix.) Mais bien sûr, il ne faut pas le répéter. Vous savez que la police est partout, elle traque nos frères les plus saints, les plus motivés.

Son regard sombre brillait d'une exaltation inquiétante. Pourtant, Benazir Kayani le trouva très beau. Elle portait des hauts talons, mais il la dominait d'une tête. Elle se sentait écartelée entre des sentiments contradictoires. Le regard d'Ahmed Ali Mohammed s'adoucit et il dit à mi-voix :

— Allah vous a donné la beauté, qu'il soit béni.

Benazir Kayani sourit, flattée, troublée et un peu gênée. Elle ouvrit son sac pour y prendre de l'argent.

— Merci pour la crème, dit-elle.

Elle posa trois pièces d'une livre et de la monnaie et se dirigea vers l'ouverture donnant sur la boutique. Le Jamaïcain ne la quittait pas des yeux, appuyé au mur. Benazir dut le frôler pour ressortir. Soudain, comme par inadvertance, il avança de quelques centimètres et ils se touchèrent presque. Elle leva les yeux et croisa un regard où luisait une flamme très différente de celle de la foi. Son gosier s'assécha. Elle ne s'était jamais trouvée dans une situation semblable. Soudain, avec un geste très doux, le préparateur glissa une main entre les pans de son imperméable ouvert et effleura sa poitrine de la paume.

Benazir Kayani eut l'impression de recevoir une décharge électrique. Brusquement, ses jambes ne la portaient plus, elle resta muette, figée comme un lapin devant un cobra. Les pointes de ses seins s'étaient dressées instantanément sous le tissu et une vague de chaleur irradiait de sa poitrine, descendant le long de son corps

jusqu'à son ventre. Incapable de se contrôler, elle se sentit envahie par une pulsion sexuelle si violente qu'elle se mit à trembler.

Sa poitrine avait toujours été très sensible et il lui arrivait d'éprouver des sensations aiguës sous la douche, lorsque le jet d'eau en criblait les pointes. Là, c'était infiniment plus fort. Elle allait tenter un effort de volonté désespéré pour s'écarter du Jamaïcain lorsque les grandes mains se refermèrent sur ses seins, les malaxant doucement à travers la robe.

Benazir Kayani poussa un léger cri, envahie par une vague de plaisir intense. Le Jamaïcain sentit son trouble. Sans un mot, il avança et s'appuya contre elle. Lorsque la jeune femme sentit la grosse tige pressée contre son ventre, elle crut défaillir. C'était la première fois de sa vie qu'elle était en contact avec un sexe d'homme. Et celui-là lui semblait gigantesque !

La bouche ouverte, elle respirait en sifflant, reprise par son asthme. À son tour, le Jamaïcain paraissait avoir perdu tout contrôle. Fébrilement, il se débarrassa de sa blouse blanche, apparaissant en T-shirt et en jean. Descendant aussitôt le zip du jean, il en sortit un sexe impressionnant qui arrivait presque à son nombril. Benazir Kayani baissa les yeux et détourna aussitôt la tête, honteuse.

— *Let me go*^[18] ! gémit-elle. *Please !*

Sans répondre, le préparateur prit la main droite de la jeune femme et la posa sur son sexe. Les doigts de Benazir Kayani restèrent collés à la peau noire, comme soudés. Elle ne savait plus où elle en était. Ce sexe énorme, bandé tout contre elle, lui faisait perdre la tête.

Une main se glissa sous sa jupe, attrapa l'élastique de sa culotte et tira, la faisant descendre avec ses collants. Elle ne fit rien pour se défendre.

Comme dans un cauchemar, elle sentit que le Jamaïcain la faisait pivoter pour l'appuyer à la table et elle réalisa que ses collants et sa culotte se trouvaient désormais à la hauteur de ses genoux, dégageant sa croupe. Quand le membre brûlant se nicha entre ses fesses, Benazir poussa un cri étranglé.

Le Jamaïcain n'en eut cure. Il tâtonna et soudain leurs deux sexes furent en contact. Benazir poussa un nouveau cri étranglé.

— Non, *please*.

C'était trop tard. D'un violent coup de reins, Ahmed Ali Mohammed venait de projeter son sexe tendu au fond du ventre de la jeune femme. Benazir Kayani éprouva quelques secondes une sensation délicieuse, comme le gros membre glissait à l'intérieur des parois bien huilées par son désir, puis une douleur aiguë qui lui arracha un hurlement. Ignorant qu'elle était vierge, le Jamaïcain venait d'enfoncer son sexe aussi loin qu'il le pouvait. Benazir, le souffle coupé, une violente brûlure irradiant tout son ventre, ressentit

en même temps une sorte de plénitude, une sensation inconnue. Elle se mit à pleurer sans pouvoir se retenir, tandis que le Jamaïcain se retirait pour revenir aussitôt en elle, la pilonnant de toutes ses forces. Les vagues de douleur se mêlaient aux pointes de plaisir et, très vite, Benazir cessa de réfléchir, s'abandonnant à la sensation nouvelle, si intense qu'elle ne pouvait plus respirer.

Ses mains immenses crachées dans ses hanches, le préparateur se déchaînait, comme s'il voulait l'ouvrir en deux ! Il ne s'était même pas aperçu qu'elle était vierge. Bien sûr, le sexe de la jeune femme était très serré, mais, étant donné sa taille, il se dit que c'était normal. Il ne faisait pas souvent l'amour, s'offrant rarement une prostituée qu'il avait ensuite envie d'étrangler.

Quand la semence monta de ses reins, il lâcha les hanches pour refermer les mains sur les seins de Benazir, lui offrant un plaisir supplémentaire... Ensuite, il poussa de toutes ses forces et se répandit en elle. La jeune femme avait presque perdu connaissance. Elle sentit à peine qu'il se retirait d'elle et entendit une exclamation.

— *Shit*⁽¹⁹⁾ !

Il venait de découvrir le sang sur son sexe. Gêné, il recula, tandis que Benazir remontait sa culotte, puis se retournait, le visage ravagé, inondé de larmes. Ce qui venait de lui arriver était horrible, mais elle n'arrivait pas à en vouloir à ce mâle bien membré qui s'était servi d'elle comme d'une putain.

Soudain, une main lui caressa gentiment la joue et le Jamaïcain dit à voix basse :

— Petite sœur, je ne savais pas ! Nous allons voir l'imam et il nous mariera devant Dieu.

Benazir Kayani ne répondit pas, bouleversée. Sans un mot, elle attrapa son sac et traversa la boutique comme une flèche. Le Jamaïcain la rattrapa et ôta les verrous. En s'enfuyant dans Plashet Road, elle se dit que, sans Scotland Yard, elle n'aurait pas perdu sa virginité.

Bashir Memon transpirait à grosses gouttes. Il se trouvait depuis une heure en face de son traitant et ce dernier n'était pas encore parvenu à obtenir de lui ce qu'il voulait. Bien sûr, il ne le brutalisait pas, mais la pression devenait de plus en plus forte.

Une petite voix, tout au fond de la tête du Pakistanais, lui criait qu'il ne fallait pas accepter, mais il n'osait pas le dire en face. Finalement, il leva la tête et dit d'une voix faible :

— J'ai besoin de réfléchir.

L'homme du « 5 » ne cessa pas de sourire, mais répliqua d'une

voix ferme :

— Nous considérerions sans aucune bienveillance un refus de votre part, Bashir. Il s'agit d'une *obligation* d'État.

La tension de sa voix reflétait sa propre angoisse. Après la réunion du Groupe antiterroriste interservices, la conclusion était simple : il fallait coûte que coûte localiser le mystérieux camp des recrues non arabes et éliminer celles-ci avant quelles ne soient répandues dans le monde comme un virus mortel. Or, Bashir Memon était le seul à pouvoir leur fournir la clef du problème.

Si on ne parvenait pas à le convaincre, les plans britanniques tombaient à l'eau et le monde risquait de faire face à de nouvelles horreurs.

CHAPITRE III

— Bashir ? reprit d'une voix patiente « John », le traitant du MI5, votre frère est un de nos *assets* les plus importants, donc nous tenons à lui comme à la prunelle de nos yeux. Depuis le début de notre collaboration, tout s'est bien passé, n'est-ce pas ?

Poussé dans ses retranchements, le pharmacien pakistanais bredouilla un vague « yes ». En cette seconde, il maudissait le jour où il avait reçu une convocation de la Metropolitan Police, lui demandant de se présenter à Scotland Yard pour une vérification concernant sa naturalisation. Bashir Memon était citoyen britannique depuis quinze ans et ses enfants, nés sur le territoire britannique, étaient également anglais. Il faisait partie des milliers d'émigrés du sous-continent qui s'étaient parfaitement intégrés dans leur pays d'accueil, tout en conservant des liens très forts avec leur pays d'origine.

À Scotland Yard, il avait été reçu dans un bureau confortable par un homme se présentant sous le nom de John Murphy, qui lui avait très vite montré qu'il savait tout de lui et de sa famille. Il consultait parfois un dossier posé devant lui, pour y puiser des informations que même Bashir Memon avait oubliées. On avait visiblement scruté ses origines sur trois générations. Finalement, c'est lui qui avait posé la question :

— Quel est le motif de cette convocation ? Vous me soupçonnez de menées illégales ?

Le sourire de John Murphy s'était élargi.

— Bien au contraire ! Nous sommes certains de votre attachement à notre pays commun.

Avant cet entretien, la pharmacie et l'appartement de Bashir Memon avaient été sonorisés, grâce à des incursions de la branche A 2 du MI5. Toutes les bandes avaient été soigneusement analysées, permettant d'affirmer que le Pakistanais défendait son pays d'adoption avec virulence.

— Vous êtes un citoyen exceptionnel ! avait conclu John Murphy. Sur le plan du civisme, bien entendu.

— C'est pour me dire cela que vous m'avez convoqué ?

Le volumineux dossier sur sa famille prouvait que les Britanniques s'étaient penchés de près sur son sort.

— Vous avez un frère, n'est-ce pas ? avait enchaîné d'une voix

égale John Murphy. Nadir, il est religieux et vit toujours au Pakistan ?

— Oui, c'est exact.

— Vous êtes en bons termes avec lui ?

— Bien sûr, c'est mon cadet et j'admire beaucoup son engagement religieux. Je lui avais proposé de l'associer à mon business mais il a refusé.

— Vous vous voyez de temps en temps ?

— Oui. J'ai rarement le temps d'aller au Pakistan, mais je lui ai envoyé plusieurs fois des billets d'avion pour qu'il puisse connaître ses petits neveux. Il aime venir en Angleterre, même si ce n'est pas sa culture.

John Murphy approuvait, tout en souriant. Ces éléments se trouvaient dans son dossier, mais il préférait recouper.

— Votre frère est soufiste, n'est-ce pas ? C'est un *Pir*^[20].

— Oui.

— Il entretient de bonnes relations avec d'autres religieux du Béloutchistan, je crois, des imams qui sont, eux, plus radicaux.

— Oui, c'est possible, avait admis Bashir Memon. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

John Murphy avait décidé de faire tomber le masque.

— J'appartiens à un Service qui veille sur la sécurité des Britanniques.

— La Spécial Branch de Scotland Yard ?

— C'est un peu cela.

— Et pourquoi vous intéressez-vous à mon frère ?

Nouveau sourire.

— Votre frère vit dans une région difficile d'accès où se trouvent très peu d'étrangers. Et où séjournent aussi des gens animés de mauvaises intentions. De la mouvance d'Al-Qaida. Nous aimerions avoir certaines informations sur eux.

— Vous voulez aller voir mon frère ? Ce serait très dangereux pour lui.

— Non, bien sûr, nous aimerions que *lui* vienne en Grande-Bretagne comme il le fait parfois et que vous nous autorisiez à le rencontrer, pour lui poser certaines questions. Bien entendu, nous prendrons en charge tous les frais de son voyage...

Bashir Memon avait accepté, impressionné et flatté à la fois qu'on fasse appel à lui, un Britannique d'importation, pour une question de sécurité nationale. Voilà comment le *Pir* Nadir Memon, qui dirigeait la madrasa Islamia Imdadia à Quetta, capitale de Béloutchistan était devenu une source du MI5 britannique...

C'était un homme naïf et pur qui était tombé des nues lors de son voyage suivant, quand son frère lui avait expliqué ce qu'on attendait de lui... Il avait rencontré John Murphy, en observant toutes les règles

de sécurité, et les Britanniques étaient certains qu'il n'avait pas été repéré. Dès son premier « debriefing », il avait fourni des informations précieuses sur les madrasas suspectes du Béloutchistan, susceptibles d'abriter des membres d'Al-Qaida. Il se déplaçait beaucoup et, dans cette région enclavée, rien ne lui échappait.

En tant que religieux, il était insoupçonnable. Heureusement, il récusait la violence, ce qui le faisait adhérer au projet du MI5. On lui avait expliqué que le but de son recrutement était de déceler, avant leur exécution, des attentats qui nuiraient à l'image des Pakistanais. C'était trois ans plus tôt. Il avait reçu le nom de code de « Shalimar » et seule une poignée d'agents du MI5 et du MI6 connaissaient son existence. Et encore moins sa véritable identité. Sauf dans une armoire blindée, au quatrième étage du « 5 », qui contenait les véritables identités des sources du Service, son nom véritable n'apparaissait nulle part : il était « Shalimar », un point c'est tout. Et les équipes de l'A 4 qui veillaient sur ses rencontres, dans des *safe-houses*, ignoraient qui ils protégeaient. Car pour eux, il avait un autre nom de code.

Grâce à ces précautions, les Britanniques disposaient d'une source précieuse. Le recueil des renseignements s'effectuait de deux façons. Soit il venait en Grande-Bretagne, sous différents prétextes, une ou deux fois par an, soit il rencontrait, à Spin Boldak, à la frontière pakistano-afghane, ou à Quetta, un cousin qui lui remettait de la part de son frère des médicaments pour sa communauté. En dehors de ses rares contacts avec ses traitants à Londres, aucun Occidental n'était impliqué... En échange des médicaments, le *Pir Memon* donnait des cadeaux dans lesquels étaient dissimulées des informations.

Matériellement, Bashir Memon ne retirait aucun bénéfice de cet accord. Simplement, John Murphy lui avait promis que si ses enfants désiraient intégrer une université, on agirait discrètement, dans l'ombre, pour les aider...

Les informations transmises par le *Pir Memon* étaient répercutées et recoupées, et avaient déjà permis l'interception de militants d'Al-Qaida, grâce au signalement donné par « Shalimar ». L'opération s'était déroulée sans à-coup jusqu'au mois précédent. Le cousin de Quetta qui tenait une boutique de tapis afghans fabriqués au Pakistan avait alors transmis une information vitale pour le MI5.

Le *Pir Memon* avait appris l'existence d'un camp d'entraînement ultrasecret d'Al-Qaida, dissimulé dans une madrasa, au Béloutchistan. Grâce aux confidences d'un imam de ses amis, proche d'Al-Qaida. Ce dernier avait été appelé par le responsable du camp, afin de vérifier la pratique religieuse de certains de ses « pensionnaires ». L'imam lui avait alors confié qu'il s'agissait de convertis de différents pays occidentaux et qu'il fallait s'assurer de l'absence de brebis galeuses dans leurs rangs. L'information, lorsqu'elle était arrivée au MI5, avait

fait l'effet d'une bombe. C'était la première fois que des Blancs se retrouvaient sous la bannière d'Al-Qaida. Circonstance aggravante, l'imam qui s'était confié à la source du MI5 avait prédit que, bientôt, ces futurs martyrs allaient frapper les ennemis d'Al-Qaida d'une façon qui ferait oublier le 11 septembre 2001. Une réunion du GAI avait été immédiatement organisée, pour évaluer la menace.

Dans un premier temps, les Britanniques avaient décidé d'émettre un « bulletin d'alerte », à l'intention de certains grands Services, signalant l'information. Sans parler de la source « Shalimar ».

En retour, ils avaient eu une réponse de la CIA, annonçant qu'elle aussi avait entendu parler de ce camp et espérait même connaître bientôt son emplacement. Richard Spicer, représentant l'Agence à Londres, était venu lui-même apporter les bonnes nouvelles. Les gens du MI5 avaient donc décidé d'attendre et de voir.

Jusqu'à la disparition prématurée de la source de la CIA, Ramzi Amal Karim, par la faute du Mossad.

Cela changeait totalement la donne. Une nouvelle réunion du GAI, à laquelle participait le patron du MI6, était arrivée à une conclusion radicale : il fallait organiser une rencontre avec le *Pir* Memon, si possible dans la zone frontière afghane, afin de lui confier des balises automatiques qu'il placerait à l'emplacement du camp. Les missiles de croisière feraient le reste. Seulement, il fallait la coopération des deux frères Memon. C'est à cela que s'était attelé John Murphy. Or, Bashir Memon, sans qui rien ne pouvait se faire, était plus que réticent...

Ce dernier rompit enfin le silence qui s'était installé dans la petite *sitting room* de la *safe-house*.

— Vous me promettez qu'il ne s'agit pas d'arrêter Bin Laden ? demanda-t-il. Cela, mon frère ne me le pardonnerait jamais ! Il le considère comme un saint homme, même s'il n'est pas d'accord avec tout ce qu'il fait.

Le cri du cœur de John Murphy le rassura.

— Bin Laden, on s'en fout ! Ce qu'on veut, c'est arrêter une vague d'attentats en préparation.

C'était partiellement vrai. Si les Américains continuaient à saliver à l'idée de mettre la main sur le responsable avoué des attentats du 11 septembre 2001, les Britanniques, eux, avaient une approche plus pragmatique. Ils avaient toujours été persuadés qu'Oussama Bin Laden n'avait jamais été un agent *opérationnel*. Même pour le 11 septembre. Il avait peut-être lancé des idées, mais ce n'était pas lui qui avait géré l'opération sur le plan pratique. En plus, toucher à Bin Laden, c'était s'attaquer à un prophète. Donc, les traitants du « 5 » n'avaient jamais mentionné Bin Laden au *Pir* Nadir Memon.

Rassuré, Bashir Memon finit par céder.

— Très bien. Je vais envoyer un colis de médicaments à mon

frère, *via* Quetta. À l'intérieur, je mettrai un message pour lui. Il me répondra par mail. Cela devrait prendre environ dix jours.

Soulagé, John Murphy approuva chaleureusement. La réunion avait duré près de deux heures...

— Quand vous sortez, conseilla John Murphy, allez vers Hanover Street, et dirigez-vous vers Hanover Place. Un taxi va arriver et allumer son voyant. Vous pouvez le prendre. C'est l'un des nôtres.

Quand le Pakistanais fut parti, John Murphy, nerveusement apaisé, se confectionna un gin-tonic.

À travers les fenêtres de la petite *conférence room*, au sixième étage de Vauxhall Cross, le siège du MI6, le monde avait des reflets verdâtres et glauques. La faute en était à la triple épaisseur de verre blindé capable de stopper des roquettes, mais diminuant considérablement la visibilité. Planté sur South Bank, presque en face de Thames House, le discret siège du MI5, Vauxhall Cross ressemblait à un château-fort sorti de Harry Potter !

Complètement futuriste, à tel point que les touristes japonais défilaient pour le photographier.

Henry Lovecraft, le représentant du MI6 au GAI, Tom Atkins, son homologue du « 5 » et Gillan Bunker, le coordinateur des sources, étaient tendus. Richard Spicer, le seul non-Britannique de la réunion, s'en était rendu compte.

L'inévitable plateau garni de thé et de biscuits au chocolat ornait le centre de la table. Quinze jours s'étaient écoulés depuis leur réunion au « 5 », où l'Américain leur avait annoncé la disparition de la source Ramzi Amal Karim.

William Wolseley, le dir-cab du « 5 », prit la parole, tourné vers Richard Spicer :

— Nous avons décidé de mener une action contre ce camp abritant des recrues non arabes d'Al-Qaida, situé au Béloutchistan.

Richard Spicer sursauta.

— Vous l'avez localisé ?

— Pas encore, concéda William Wolseley, mais nous possédons, dans le coin, une source qui peut nous y mener, sous certaines conditions.

L'Américain hocha la tête. On lui avait révélé l'existence de la source « Shalimar » sans lui donner de détails, et il restait sur sa faim.

— Grâce à cet homme, nous pourrions probablement localiser ce camp, assura le Britannique. Il nous servira de *spotter*^[21].

— Vous compter lui confier des balises ? demanda Richard Spicer, rongé de curiosité.

— C'est une possibilité, admit William Wolseley.

— Si cette source a accepté de vous rencontrer là-bas, s'étonna Richard Spicer, il va prendre des risques considérables.

— Nous ferons en sorte de les minimiser, assura Gillan Bunker.

Richard Spicer était sur des charbons ardents. Prudemment, il demanda :

— Avez-vous déjà prévu la logistique de cette opération ?

— Nous y travaillons, assura William Wolseley. Nous avons déjà un lieu de rendez-vous, en Afghanistan, et des modalités de prise de contact.

— Votre source se déplacera elle-même ?

— C'est un point qui n'est pas encore résolu.

Les Britanniques étaient d'indécrottables cachottiers.

Richard Spicer avala sa salive et lança son pavé dans la mare :

— *Beautiful job* ! reconnut-il. Je suis sûr que l'Agence aimerait beaucoup participer à cette expédition. D'ailleurs, nous pouvons apporter une aide logistique.

Les quatre Britanniques s'attendaient sûrement à son offre, mais un ange se mit quand même à voler lourdement autour de la pièce.

Cachottiers, les Britanniques n'étaient pas partageurs.

— Je pense que cela pourrait poser certains problèmes, dit Henry Lovecraft, le représentant du « 6 », resté muet jusque-là.

Richard Spicer comprit alors que s'il ne faisait pas du forcing, il n'obtiendrait rien.

— Écoutez, dit-il, nous étions prêts à partager nos informations avec vous. Nous acceptons d'avance de prendre en charge les frais de cette opération, mais je pense que Langley considérerait comme un geste inamical que nous n'y participions pas.

— Dans ce cas, objecta William Wolseley, vous seriez amené à connaître l'identité de notre « source ». Vous savez que c'est contre tous les usages.

Plutôt vexé, Richard Spicer protesta :

— On ne lui posera aucune question, bien entendu. Évidemment, le *field officer* qui participera à cette opération verra son visage, mais c'est peu pour le situer.

Nouveau silence. De plomb. L'ange continuait à voler au-dessus de la table. Finalement, William Wolseley laissa tomber :

— Il n'y a que « C » qui puisse prendre cette décision. C'est lui qui pilote toute l'opération.

« C », c'était Sir George Cornwell, le directeur du MI6. Cette appellation datait du passé, lorsque le nom du patron du « 6 » était un secret absolu. Tous ceux qui se succédaient à ce poste s'appelaient « C », sauf pour une poignée de collaborateurs.

— Bien, fit Richard Spicer, quand...

— J'avais prévu votre demande, fit onctueusement William Wolseley. « C » a réservé un quart d'heure pour vous recevoir. Je vais le prévenir.

Il se leva et composa un numéro intérieur à partir de la ligne fixe de la pièce. Quand il raccrocha, il annonça simplement :

— « C » vous attend.

Ils gagnèrent tous les deux l'ascenseur. Le bureau de Sir George Cornwell était juste en dessous. Une secrétaire, affublée d'énormes lunettes de myope, les introduisit dans le bureau du directeur.

Ce dernier les accueillit chaleureusement et les installa sur un des grands canapés de cuir rouge sombre. Très grand, légèrement voûté, ce qui lui donnait un peu l'allure d'un héron, avec son costume trois-pièces venant directement de Saville Row, sa cravate club, ses courts cheveux gris en brosse, il évoquait plus la City que le monde de l'espionnage. Formé lui aussi à Oxford, il avait pourtant fait toute sa carrière dans les Services, tout en jouissant d'une considérable fortune personnelle. Il écouta Richard Spicer exposer sa demande et rétorqua avec un sourire :

— Vous n'ignorez pas que vous me demandez de rompre une règle intangible. Nous n'avons encore jamais mis en contact le représentant d'un service extérieur avec une de nos sources.

Richard Spicer se recroquevilla intérieurement. C'était « non ». Il eut l'impression de se trouver plongé dans un bain de mousse lorsque Sir George Cornwell enchaîna de la même voix égale :

— J'ai décidé cependant de faire droit à votre demande. À une condition...

Si on avait demandé à Richard Spicer de faire la danse du ventre en caleçon, il aurait accepté sans hésiter.

— Laquelle ? croassa-t-il.

— Je souhaite que l'Agence soit représentée par un chef de mission que nous avons particulièrement apprécié lors d'une autre affaire. Le prince Malko Linge. Il s'est montré, d'après William Wolseley, particulièrement fiable et efficace.

— Le prince Malko, bredouilla Richard Spicer, je l'apprécie aussi énormément. Je ne pense pas que cela pose de problème avec Langley.

« C » sourit.

— Considérons que votre demande sera acceptée. Je dois quand même vous préciser qu'il s'agit d'une mission à hauts risques.

— Cela ne sera plus un obstacle pour Malko, affirma l'Américain.

— Parfait, conclut George Cornwell, je vais donc vous demander de signer un formulaire de confidentialité spécifique à cette opération. Vous verrez ensuite les détails logistiques avec William.

Richard Spicer aurait signé des deux mains... Il savait aussi qu'en sus de ses qualités professionnelles, un autre élément jouait en faveur de Malko. Lui et « C » appartenaient au même univers. Il existait une forte solidarité entre les possesseurs de châteaux. Même si Sir George Cornwell était infiniment plus riche que Malko.

Il attendit en buvant un peu de thé que la secrétaire ait terminé d'imprimer le formulaire de confidentialité. Contenant son excitation : si cette opération réussissait, il pouvait devenir *deputy* du Directeur des Opérations.

CHAPITRE IV

— On arrive dans un des coins les plus pourris de la planète ! lança Stanley Allbright en se tournant vers Malko, la bouche tordue par un sourire sarcastique. Bienvenue à Spin Boldak !

Le représentant à Kaboul du MI6 ralentit pour éviter une charrette chargée de pastèques, tirée par un barbu d'une maigreur effrayante dont la tête disparaissait presque entièrement sous un turban marron. Une rafale de poussière jaunâtre enveloppa brièvement le Land Cruiser blindé. La plaine rocailleuse qui s'étendait des deux côtés de la route Kandahar-Spin Boldak était en permanence balayée par un vent violent. Devant eux, le massif de Khajwa Amran, suivant grossièrement la frontière afghano-pakistanaise, dressait ses sommets bleuâtres, ronds comme des seins de femme.

Spin Boldak, dernière agglomération avant la frontière pakistanaise, ressemblait à tous les villages afghans, avec ses toits de tôle ondulée, ses baraques en torchis, ses petits commerces en bordure de la route. Ils avaient mis deux heures pour parcourir les 103 kilomètres depuis Kandahar. La route A 75, un des seuls itinéraires menant au Pakistan voisin, aurait dû être terminée depuis belle lurette, grâce à l'aide internationale. Hélas, les dollars avaient atterri ailleurs que dans les poches des entrepreneurs, et il manquait encore 46 kilomètres de bitume... L'ancien revêtement, défoncé par des milliers de camions circulant dans les deux sens, était, par endroits, tellement abîmé qu'on ne pouvait pas dépasser vingt kilomètres à l'heure.

Malko s'étira, contemplant une caravane de chameaux avançant paisiblement, parallèlement à la route. Il avait l'impression d'avoir passé deux heures dans une essoreuse. Il se retourna vers l'arrière et lança à Maureen Kieffer :

— Ça va ?

— J'ai soif ! fit la Sud-Africaine.

Coincée entre les deux montagnes de chair des « Blackwater », les agents de sécurité imposés par la station de la CIA de Kaboul, elle n'avait pas grand-chose de féminin, avec sa tenue kaki et la casquette de toile assortie qui masquait ses longs cheveux blonds. Pas de maquillage ni de rouge à lèvres, mais quand même une sacrée sensualité à fleur de peau, se dit Malko.

Muets, mâchant leur chewing-gum sur un rythme bovin, leur MP5 sur les genoux, engoncés dans leurs gilets pare-balles, Kevin et Peter n'avaient pas dit un mot de tout le trajet. Après un an d'Afghanistan, le désert les laissait complètement froids. Depuis les premières maisons de Spin Boldak, ils s'étaient raidis et observaient l'extérieur, prêts à réagir à la moindre menace.

— C'est vraiment « chaud », ici ? demanda Malko à Stanley Allbright.

Le Britannique hocha la tête.

— *Well*, il y a quinze jours, un taleb déguisé en policier s'est fait exploser au poste de passage, tuant sept personnes. La semaine dernière, une mine artisanale dissimulée dans la chaussée, deux cents mètres devant nous, a pulvérisé un camion, et tué deux ou trois personnes. Le chef de la police de Spin Boldak, Abdul Wassé Alakozai, est un des hommes les plus riches de la région.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ferme les yeux.

— Vous venez souvent ici ?

— Le moins souvent possible, affirma le Britannique. Mais, aujourd'hui, c'est un honneur de vous accompagner, ajouta-t-il, pince-sans-rire. Ah oui, j'oubliais : le week-end dernier, un type en moto s'est fait sauter au milieu d'un groupe de soldats afghans : vingt-six morts...

En écoutant cette énumération sinistre, les deux « Blackwater » s'étaient redressés, scrutant la foule des piétons, des deux-roues, des *rickshaws* et des vieux bus au milieu de laquelle ils progressaient, de plus en plus lentement au fur et à mesure qu'ils pénétraient dans Spin Boldak. Ils se faufilaient entre les camions peinturlurés pakistanais, les motos, les charrettes à bras, les portefaix chargés comme des baudets. La tension était montée d'un cran dans la voiture.

— Ici, lança de l'arrière Maureen Kieffer, il ne faut se fier à rien ni à personne. Le type le plus inoffensif en apparence peut être un fou furieux prêt à se faire sauter.

Malko, lui aussi, avait senti son poulx s'accélérer. Quelques mois plus tôt, il n'était pas loin de Spin Boldak, à Kandahar^{22}, mais il n'avait pas poussé jusqu'ici. On ne venait pas sans nécessité absolue dans le Sud, où l'OTAN, en charge de la région, ne se montrait guère. Les talibans étaient partout, en ville et dans les innombrables villages nichés dans le désert.

Prudents, les soldats afghans sortaient le moins souvent possible, n'ayant pas envie de mourir pour soixante dollars par mois. En plus, tous avaient au moins un taleb dans leur famille. De l'autre côté de la frontière, au Béloutchistan, ce n'était pas mieux.

À Chaman, la ville jumelle de Spin Boldak, les gens d'Al-Qaida

étaient chez eux... La main dans la main avec le vieux mollah Omar, commandeur des croyants, chef spirituel des talibans, en fuite depuis octobre 2001. Tout le monde savait qu'il se dissimulait dans cette région peu accessible, fourmillant de madrasas, peuplée de Pachtouns comme de l'autre côté de la frontière.

Il n'était pas très loin d'Oussama Bin Laden, le Cheikh, l'homme le plus recherché du monde. Seulement, au Béloutchistan, les combattants islamistes étaient comme des poissons dans l'eau, respectés, aidés, cachés par des gens qui révéraient mollah Omar et Oussama Bin Laden comme des dieux. Les Pachtouns, qui avaient pourtant la trahison dans le sang, ne pensaient même pas à gagner les vingt-cinq millions de dollars promis par les Américains pour la capture des deux hommes. Le nom du Pachtoun qui commettrait une telle infamie serait maudit jusqu'à la fin des siècles.

— Je crois qu'on est arrivés ! annonça Stanley Allbright, en se garant sur le bas-côté encombré de vendeurs accroupis devant leurs marchandises.

Vingt mètres devant eux, la route était barrée par des barrières rouge et blanc à la peinture écaillée. À droite, deux files de camions s'allongeaient sur cent mètres. À gauche, des soldats afghans filtraient les gens arrivant du Pakistan.

— Bon, annonça Stanley Allbright, c'est le moment de nous mettre en configuration.

Il sortit du Land Cruiser pour s'accroupir près de la roue arrière gauche. Malko le rejoignit, restant debout derrière lui, faisant écran entre le Britannique et un marchand de pastèques.

Tranquillement, Stanley Allbright desserra la valve du gros pneu et appuya. Le chuintement de l'air qui s'échappait fut noyé dans le brouhaha ambiant. En quelques minutes, le pneu fut presque à plat.

Comme s'il était crevé.

Malko tourna la tête en direction du poste frontière distant d'une dizaine de mètres à peine. Ils étaient juste en temps et en heure. Discrets, les deux « Blackwater » restèrent dans le véhicule, tandis que Stanley Allbright installait le cric sous la voiture.

Même en janvier, il faisait chaud et il fut vite en nage. Un quart d'heure plus tard, avec l'aide de Malko, il avait réussi à démonter la roue. Avant de la remplacer par la roue de secours, ils retirèrent la chambre à air du pneu, comme pour la réparer. Dans un rayon de cent mètres, il y avait bien trois vulcaniseurs. Ils regardèrent autour d'eux. Personne ne semblait leur prêter attention.

— Vous pensez qu'il va nous repérer facilement ? s'inquiéta Malko.

Le Land Cruiser portait sur ses flancs et son capot, en anglais et en arabe, l'inscription WORLD FOOD PROGRAM. Ce sigle avait été

communiqué à « Shalimar » par son frère, le pharmacien londonien, afin qu'il puisse prendre contact à son initiative.

Stanley Allbright sourit.

— Vous voyez beaucoup d'étrangers dans le coin ? « Shalimar » sait qu'on est dans un Land Cruiser qui a crevé juste devant le poste de douane et qui porte notre sigle.

— Il n'aura pas de problème pour passer ?

L'agent du MI6 tendit la main vers un Pakistanais enturbanné, en train de discuter avec le soldat afghan chargé de le contrôler.

— Regardez !

Le Pakistanais et le soldat afghan étaient plongés dans une discussion animée. Finalement, le Pakistanais plonge la main dans son *charouar*⁽²³⁾ et en sortit quelques billets froissés. Il en compta trois, aussitôt agrippés par le soldat afghan qui s'écarta pour le laisser passer.

— Ici, commenta l'agent du MI6, il n'y a aucun contrôle. Ils acceptent les roupies pakistanaises et les afghanis. Cela coûte environ un euro pour passer dans un sens ou dans l'autre.

Effectivement, le voyageur suivant se présenta, des billets déjà à la main...

Malko regardait un camion pakistanais croulant sous une charge monstrueuse, qui redémarrait dans un nuage de fumée bleue.

— Et les camions ? demanda-t-il. Ils ne sont pas inspectés ?

— Le douanier qui en fouillerait un ne vivrait pas longtemps, affirma Stanley Allbright. Pour eux, il y a un *flat rate*⁽²⁴⁾, 35 euros environ. Dans les deux sens.

Un ange passa et se mit à tousser, intoxiqué par la fumée bleue du diesel, puis s'enfuit à tire-d'aile. C'est à Spin Boldak qu'on mesurait toute la vanité de la « guerre à la terreur » de George W. Bush. Les talibans et Al-Qaida avaient encore de beaux jours devant eux.

Le silence retomba, puis Maureen Kieffer lança de l'intérieur du Land Cruiser :

— J'ai soif !

Enjambant un des « Blackwater », elle ouvrit la portière et sauta à terre. Les passants lui jetèrent un regard indifférent, à peine teinté de curiosité. Avec sa casquette et sa tenue vaguement militaire, elle avait l'air d'un homme, certes mince, mais rien qui puisse choquer les ombrageux Pachtouns. Elle marchanda à un vendeur barbu une bouteille de Coca, l'ouvrit et revint vers le 4 x 4. Malko l'observait, amusé. On ne pouvait pas soupçonner la présence du Glock à quinze coups glissé dans la ceinture du pantalon de la Sud-Africaine, ni son corps magnifique. Pour venir à Spin Boldak, Maureen Kieffer avait donné dans la discrétion. Connaissant le pays, parlant un peu pachtoun, elle y évoluait comme un poisson dans l'eau. Elle rejoignit

Malko.

— J'espère que votre type va être exact ! lança-t-elle. Qu'on puisse revenir à Kandahar avant la nuit. Je ne me vois pas couchant ici. Il y a *forcément* des malfaisants qui nous ont repérés. Inutile de se faire des frayeurs.

— *Inch'Allah* ! soupira Malko.

Eux, étant étrangers, ne pouvaient pas franchir la frontière. D'ailleurs, pour aller où ? À Chaman, ils risquaient d'être kidnappés ou assassinés. Simplement parce qu'on les prendrait pour des Américains.

Stanley Allbright se redressa soudain.

— Je crois que c'est lui ! dit-il à mi-voix.

Malko tourna la tête et aperçut un homme qui venait de franchir le poste frontière. Après avoir hésité quelques secondes, il se dirigeait vers le Land Cruiser. Turban, *camiz*⁽²⁵⁾-*charouar*, il ne se distinguait en rien des autres passants. Une belle barbe noire et un regard perçant, sous des arcades sourcilières marquées. Le nez très busqué.

C'était l'homme qui, d'après le MI5 britannique, connaissait l'emplacement du camp où Al-Qaida entraînait des Blancs convertis.

Enfin une source, dans cette région jusqu'ici totalement opaque.

Malko pensa soudain à quelque chose et se retourna vers Stanley Allbright.

— Vous avez une description physique de « Shalimar » ?

— Non, reconnu le Britannique, mais...

— Et si celui-là était un kamikaze ? Ici, nous sommes une cible...

Il vit le sang se retirer du visage de Maureen Kieffer. Elle glissa la main dans l'échancrure de sa longue veste et il sut qu'elle attrapait son Glock. À l'arrière du Land Cruiser, les deux « Blackwater » n'avaient rien entendu et attendaient, paisibles...

Le supposé *Pir Nadir Memon* n'était plus qu'à dix mètres. Il fallait vite prendre une décision. Ensuite, ce serait trop tard. Malko repensa au motard qui avait fait vingt-six morts. À son tour, il saisit sous sa veste la crosse du Beretta 92 glissé dans sa ceinture. Dilemme : s'ils abattaient à tort celui qui venait vers eux et que ce soit leur source, c'était fâcheux. Mais, d'un autre côté, si c'était un malfaisant venu les transformer en chaleur et lumière...

Stanley Allbright s'écarta tout à coup de la voiture et marcha en direction de l'homme qui se dirigeait vers eux. Maureen Kieffer souffla, admirative :

— *He has guts*⁽²⁶⁾ !

Malko retenait son souffle. Les deux hommes se croisèrent. Le Pakistanais jeta un bref regard à Stanley Allbright puis continua son chemin, passant devant le Land Cruiser sans même ralentir. Il portait un sac en tissu marron accroché à l'épaule et le pan de son turban

assorti flottait au vent. Du même pas régulier, il s'éloigna vers la sortie nord de Spin Boldak. Stanley Allbright revint vers eux, décontenancé.

— Il vous a parlé ? demanda Malko.

— Non, juste regardé. Intensément.

— C'était trop dangereux pour lui d'entrer en contact avec nous ici, conclut Malko. Il va sûrement nous attendre plus loin... Il faut remonter la roue.

— Et si ce n'est pas lui ?

— On reviendra.

En dix minutes, ils eurent mis la roue de secours en place et ramassèrent celle qu'ils avaient démontée. Stanley Allbright reprit le volant et ils firent demi-tour, repartant en direction de Kandahar. Malko, sa glace ouverte, examinait soigneusement les bas-côtés de la route.

Il repéra l'homme au sac marron à la sortie de Spin Boldak, accroupi sur les talons, au bord de la chaussée. Quand il aperçut le Land Cruiser, il leva la main, comme s'il faisait du stop. Stanley Allbright pila et Malko dut se pousser pour laisser monter le nouvel arrivant. Il sentait la sueur, la crasse et une odeur douceâtre non identifiable.

Dès qu'ils eurent redémarré, le Britannique s'adressa à lui en pachtoun. La conversation fut brève, aussitôt traduite.

— C'est bien lui que nous attendions, confirma l'agent du MI6. Mais ce n'est pas l'homme que nous devons rencontrer. Ce dernier a jugé trop dangereux pour lui de venir jusqu'ici. Il nous attend dans un village, à Yaro Kaley, à une vingtaine de kilomètres d'ici, le long de la frontière. Il va nous guider.

Les problèmes commençaient.

Stanley Allbright échangea un long regard avec Malko. Ils pensaient tous les deux la même chose. La règle *absolue* lors d'un rendez-vous avec des gens dangereux était de ne jamais s'éloigner d'un lieu public... Le journaliste américain Daniel Pearl était mort pour l'avoir transgressée. Ayant rendez-vous dans un café de Karachi, il avait suivi ses interlocuteurs dans un endroit inconnu...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Malko.

— Moi, je n'aime pas ça ! lança Maureen Kieffer de l'arrière. Il vaut mieux laisser tomber. Arranger un autre rendez-vous.

— Attendez ! protesta Stanley Allbright, je suis obligé de demander des instructions à Londres.

— À Londres ? s'étonna Malko.

— Oui, c'est « C » qui gère directement cette opération.

— Allez-y, dit Malko, mais éloignons-nous d'ici.

Stanley Allbright parcourut deux kilomètres puis bifurqua à droite, dans une amorce de piste se perdant dans le désert. Il arrêta le

Land Cruiser, prit son Thuraya crypté dans sa sacoche et sauta à terre.

Une rafale de vent poussiéreux envahit la voiture. Leur passager attendait, muet et immobile comme une statue. Un homme d'une quarantaine d'années, au faciès émacié et aux traits burinés. Le Britannique s'était éloigné d'une dizaine de mètres. Il sortit l'antenne du Thuraya crypté et se mit à la recherche du satellite, de façon à pouvoir établir la communication avec Londres.

Cela lui ferait mal au cœur de « démonter », mais il ne pouvait prendre le risque d'un rendez-vous non balisé qu'avec l'aval de ses supérieurs.

Sir George Cornwell venait de terminer son « early morning tea », avalé en lisant les manchettes du *Times*, lorsque sa secrétaire lui annonça l'appel de Stanley Allbright.

— Passez-le-moi sur la 2, demanda le directeur du MI6.

Priant pour que ce soit une bonne nouvelle.

Il écouta les explications du chef de poste de Kaboul, prenant quelques notes, avant de demander :

— Quel est *votre* sentiment, Stanley ?

— *Sir*, je pense qu'il faut y aller, répondit aussitôt le Britannique. On a eu assez de mal à arranger cette rencontre et vous connaissez l'enjeu...

— Certes, reconnut « C », mais je ne veux pas risquer votre vie et celles des gens qui vous accompagnent.

L'enjeu était évidemment de court-circuiter les « Cousins » de la CIA, en apportant des informations que les Américains cherchaient désespérément à obtenir.

— Je prends le risque, *sir*, affirma aussitôt Stanley Allbright.

— O.K. Tenez-moi au courant.

Grâce au Thuraya, ils étaient certains de pouvoir demeurer en contact. La communication coupée, « C » se reversa du thé, priant pour que l'opération soit couronnée de succès. Il suffisait que Stanley Allbright puisse remettre à « Shalimar » la musette contenant huit balises émettant un signal radio vertical, capté par n'importe quel AWACS. Ensuite, c'est la taupe qui placerait une ou plusieurs balises dans le camp suspect, ou dans son environnement proche. Une fois les coordonnées géographiques calculées, il n'y avait plus qu'à les communiquer à un lanceur de *cruise-missiles*.

— Je pense que c'est une connerie d'y aller, fit à mi-voix Maureen

Kieffer.

Elle et Malko ne quittaient pas des yeux Stanley Allbright, planté en plein désert, le Thuraya collé à l'oreille.

— Stanley semble prudent et connaît le pays, corrigea Malko. Ce n'est pas un fou furieux.

Dès son arrivée à Kaboul, il avait sympathisé avec le chef de poste du « 6 ». Sans trop de difficulté, celui-ci avait accepté la suggestion de Malko d'embarquer la Sud-Africaine dans leur expédition. La jeune femme apportait un atout précieux : un Land Cruiser blindé qu'elle avait vendu à un de ses clients de Kandahar quelques mois plus tôt. Ce véhicule, en plaques locales, était plus discret qu'un Land Rover de l'OTAN. Il avait suffi d'y peindre le sigle WORLD FOOD PROGRAM. En plus, Malko savait que Maureen Kieffer était un partenaire solide et courageux.

Il vit Stanley Allbright rentrer l'antenne de son Thuraya et revenir vers la voiture, rayonnant.

— Si vous êtes O.K., lança-t-il à Malko et à Maureen, on y va. J'ai le feu vert de Londres.

— Je suis d'accord, approuva Malko.

Maureen demeura muette. Comme les deux « Blackwater ». Il y eut un bref échange entre le Pakistanais et Stanley Allbright et ils firent demi-tour, revenant vers Spin Boldak. Un peu plus loin, leur passager leur montra une piste presque invisible qui partait vers l'est, en plein désert. Malko se retourna, scrutant le nuage de poussière qu'ils laissaient derrière eux. Ils entraient dans un *no man's land* dangereux où personne ne pourrait leur venir en aide.

Des nuages de poussière se levaient brusquement, cachant la piste. Ils traversèrent un village, puis un autre, sans croiser personne. Le Pakistanais guidait Stanley Allbright par de brèves interjections. Au croisement de deux pistes, il fit signe de tourner à droite en direction de deux collines pelées. On se serait cru sur la lune.

À l'arrière, Maureen Kieffer était plongée dans l'examen d'une carte. Elle leva la tête et interpella Stanley Allbright :

— Demandez-lui si on a passé Yaro Kaley.

Le Britannique posa la question. D'abord, le Pakistanais sembla ne pas comprendre. Puis, il fit un geste de la main, désignant l'arrière de la voiture.

— On l'a passé, c'est là-bas ! répondit le Britannique.

Brutalement, Malko réalisa que le soleil tapait en plein sur sa glace. C'est-à-dire qu'ils roulaient vers le sud, en direction de la frontière. Comme si elle avait deviné ses pensées, Maureen Kieffer lança d'une voix calme mais tendue :

— À mon avis, nous sommes déjà au Béloutchistan. Il nous « enfume ».

Cela, ce n'était pas prévu et pas vraiment rassurant.

CHAPITRE V

Le Land Cruiser cahotait toujours sur une piste presque invisible, filant vers le sud, mais l'atmosphère s'était alourdie. Stanley Allbright se tourna vers le Pakistanais.

— C'est encore loin ?

— Non, non, juste derrière la colline. Il y a un hameau où il nous attend. Il est venu en moto.

Malko regardait le paysage désolé, ne pouvant s'empêcher de penser à leur vulnérabilité. Enfin, il ne fallait pas être pessimiste. Soudain, leur passager poussa un grognement et tendit la main vers la gauche. Malko aperçut un bâtiment en ruines d'assez grandes dimensions, à gauche de la route, entouré d'autres maisons en piteux état. L'épave d'un camion était plantée devant, entourée de plusieurs motos.

Stanley Allbright s'arrêta au bord de la piste, à une cinquantaine de mètres du bâtiment, et lança :

— O.K., on y va !

Il avait déjà sauté à terre. Le Pakistanais l'imita, mais lança quelques mots d'un ton pressant.

— Il veut aller le chercher, traduisit Stanley Allbright, il y a peut-être des gens avec lui, qui ne doivent pas nous voir.

Sans attendre la réponse de l'agent du MI6, le Pakistanais s'éloigna en courant presque. Malko allait descendre à son tour, mais Maureen Kieffer le retint d'une main posée sur son épaule, au moment où le Pakistanais entraînait dans la maison.

— Si on faisait d'abord le tour ? suggéra-t-elle.

Malko hocha la tête. Le silence était absolu, à part les rafales de vent soulevant des nuages de poussière qui retombaient brutalement. Pas un être humain en vue, pas même un chameau ! Ils se trouvaient dans le *no man's land* entre l'Afghanistan et le Pakistan, mais du côté pakistanais. Le paradis des trafiquants refusant de payer la modeste dime à la douane de Spin Boldak. Et aussi de tous les malfaisants qui franchissaient la frontière dans les deux sens.

Stanley Allbright avait sorti son Thuraya et orientait l'antenne pour trouver le satellite. La communication établie, il eut une brève conversation avant de remonter en voiture.

— J'ai donné notre position à Kaboul, dit-il, on ne sait jamais ! Ils

vont vérifier où nous sommes réellement. Ils rappellent.

Le GPS intégré au Thuraya permettait de situer leur position à quelques mètres près. Ils patientèrent en silence. Cela faisait bien cinq minutes que le Pakistanais avait disparu dans la maison.

— Allons faire le tour, répéta Maureen Kieffer.

Stanley Allbright redémarra et contourna la maison, longeant le mur à moitié écroulé, jusqu'à l'arrière du bâtiment. Il écrasa aussitôt le frein en poussant un juron. Trois Toyota Land Cruiser étaient garés derrière le bâtiment ! L'un d'eux avait une mitrailleuse légère soudée à son pare-brise, une bande engagée.

— Filons ! fit aussitôt Malko. C'est un piège !

Stanley Allbright recula si brutalement qu'il ensabla les roues arrière du Land Cruiser. Il était en train de passer le crabot lorsque trois hommes en turban noir surgirent derrière leur véhicule. Deux armés de kalachnikovs, le troisième d'une mitrailleuse légère M 60, les bandes de cartouches enroulées autour du torse.

Sans hésiter, l'arme maintenue horizontale par la courroie accrochée à l'épaule, l'homme à la M 60 ouvrit le feu sur le Toyota.

Malko entendit les impacts frapper le blindage, comme des grêlons, et tout le véhicule en fut secoué. À l'arrière, les deux « Blackwater » avaient sauté sur leurs armes, impuissants. S'ils descendaient, ils se faisaient rafaler immédiatement. Maureen Kieffer sortit son MP5 et Malko, le Beretta 92 remis par la station de la CIA.

Les dents serrées, Stanley Allbright parvint enfin à s'arracher du sable. Dans un rugissement de moteur, le Toyota fit un bond en avant, laissant ses adversaires sur place. De nouveaux impacts frappèrent l'arrière et la glace de custode devint pratiquement opaque, criblée de balles. Malko se dit qu'il était en train de vérifier *in vivo* la qualité des blindages de Maureen Kieffer.

Ils parvinrent devant la maison. La piste par laquelle ils étaient arrivés s'ouvrait devant eux. Stanley Allbright cahota jusqu'à elle et poussa un juron. Deux Toyota chargés d'enturbannés venaient de surgir du virage, leur coupant la route.

— Allons vers le sud ! cria Maureen Kieffer, on trouvera bien un village.

Nouveau demi-tour.

Le calme ne dura que quelques secondes : un groupe d'hommes armés les guettaient, retranchés dans l'épave du camion. Ils ouvrirent le feu et le blindage encaissa plusieurs impacts, tandis que le pare-brise s'étoilait en trois endroits.

— Plus vite ! cria Maureen.

Comme Stanley Allbright accélérât, un nuage de poussière jaillit devant eux sur la piste du sud. Deux pick-up double cabine pleins d'hommes armés. Ils se mirent en travers de la piste et les combattants

enturbannés descendirent, se répartissant des deux côtés.

Cette fois, ils étaient coincés.

Il n'y avait plus qu'une chose à faire : riposter pour gagner du temps. Mais, pour cela, il fallait sortir de la Land Cruiser...

Stanley Allbright vira brutalement et stoppa en travers, de façon à se servir de la voiture blindée comme protection. Ils sautèrent tous à terre, du côté droit. Les deux « Blackwater » se mirent à tirer avec leurs M 16 par courtes rafales, visant les enturbannés du camion.

Malko prit son Beretta 92 à deux mains, visa soigneusement et eut le plaisir de voir un turban noir s'envoler, tandis que son propriétaire s'effondrait.

La sonnerie du Thuraya se déclencha et Stanley Allbright sauta dessus. Il laissa d'abord parler son interlocuteur et jeta à Malko :

— Nous sommes à huit kilomètres à l'intérieur du Pakistan !

— Qu'ils nous envoient de l'aide ! répliqua Malko. À partir de Kandahar. Ils ont notre position.

— *My God*, on va tous y rester ! lança Maureen Kieffer.

C'était la première fois que Malko la voyait défaite à ce point.

Accroupi contre la roue du 4 x 4, Stanley Allbright expliquait la situation au numéro deux du poste du MI6. Tandis que les quatre autres s'appliquaient à empêcher leurs adversaires de progresser. Malko entendit un cri et, tournant la tête, aperçut Kevin, un des deux « Blackwater », allongé sur le dos, le visage en sang. Il s'était un peu trop exposé et venait de prendre une balle en pleine tête.

Stanley Allbright avait cessé de téléphoner et lâchait une courte rafale dès qu'un enturbanné se découvrait. Pour l'instant, ils maintenaient leurs adversaires à distance, mais cela n'allait pas durer. Les autres étaient au moins une trentaine. Ils attendaient sûrement que leurs munitions s'épuisent pour venir les égorger sans risque.

Le Thuraya sonna à nouveau et Stanley Allbright se rua dessus. Malko le vit changer d'expression. Le Britannique écarta le Thuraya de sa bouche et cria :

— Ils disent qu'ils ne peuvent pas intervenir !

Malko crut avoir mal entendu. S'ils n'étaient pas secourus, ceux qui leur avaient tendu ce guet-apens, qu'ils soient talibans ou Al-Qaïda, allaient les massacrer !

— Qu'est-ce que cela veut dire ? cria-t-il.

— Le CentCom⁽²⁷⁾ de Bagram a vérifié nos coordonnées et constaté que nous étions en territoire pakistanais. Il est interdit d'intervenir avec des moyens aériens hors des frontières de l'Afghanistan...

— *Himmel* ! explosa Malko. Ils sont fous !

Stanley Allbright interrompit le torrent d'injures qu'il déversait sur son interlocuteur, à l'autre bout du Thuraya, pour expliquer :

— Ils disent qu'ils envoient d'urgence une unité des *Spécial Forces* stationnée à Kandahar. Ils seront là dans une heure et demie à deux heures.

— Nous serons morts ! lâcha Malko. Et les hélicos ?

— Ils n'ont pas non plus le droit de s'aventurer ici. Si un appareil était abattu, cela créerait un incident diplomatique épouvantable. Le président Musharraf^{28} est très à cheval sur le respect de la souveraineté.

C'était kafkaïen... Malko ajusta un enturbanné qui s'avavançait en biais et le toucha. Mais le sablier coulait de plus en plus vite.

— Il faut court-circuiter les militaires, dit-il. Donnez-moi cet appareil. Vous avez le numéro de John Muffet, le COS^{29} de Kaboul ?

— Oui, bien sûr. Je vous l'appelle.

Il composa le numéro, puis passa le Thuraya à Malko. Le chef de station de la CIA répondit presque aussitôt, demandant jovialement :

— Ça se passe bien ?

— Ça se passe mal ! répliqua Malko. Très mal. Sauf miracle, nous serons morts d'ici très peu de temps.

— *Holy shit* ! Qu'est-ce qui se passe ?

Malko le lui expliqua. John Muffet le coupa :

— Malko, je ne peux rien contre le CentCom, ce sont des militaires. *They go by the book*^{30} ! Ils me pissent à la raie.

— O.K., fit Malko. Je sais. Je veux que vous appeliez tout de suite Frank Capistrano à la Maison Blanche. C'est plus simple pour vous. Il...

Il dut s'interrompre tant le feu des talibans était violent et termina en lui donnant la ligne directe du *Spécial Advisor for Security* de George W. Bush.

— Dites-lui que s'il n'intervient pas, il peut retenir ma place à Arlington, conclut Malko. *Hurry up.*^{31}

Malko posa le Thuraya, le laissant activé. Les autres se rapprochaient. Heureusement, leur position, à demi enterrés, leur permettait de clouer leurs assaillants au sol sans dépenser trop de munitions. Pendant d'interminables minutes, il ne pensa plus qu'à tenir à distance ses adversaires. Il lui restait encore trois chargeurs...

À côté de lui, Maureen Kieffer, impassible, lâchait de courtes rafales de son MP5.

Comme un petit groupe se rapprochait dangereusement, couvert par un feu d'enfer, Peter, le « Blackwater » survivant, balança une de ses dernières grenades...

Malko tendit le bras, bloqua sa respiration et visa soigneusement un malfaisant, l'atteignant à la cuisse. C'est à peine s'il entendit

Stanley Allbright hurler :

— Ça sonne ! Ça sonne, putain !

Malko ramassa le Thuraya.

— Allô !

— Malko ?

Il crut défaillir de bonheur en entendant la voix rocailleuse et un peu traînante de Frank Capistrano.

— Oui. Vous savez que...

— Ils viennent de décoller, fit simplement le *Spécial Advisor* de la Maison Blanche. Deux F-16, à partir de Kandahar. J'ai la *clearence* du Président. Il faudra simplement jurer que vous êtes sur le territoire afghan. Le CentCom a enregistré le raid avec de fausses coordonnées d'objectif... *Hold on*^{32} !

Malko l'aurait embrassé, mais ce n'était pas le moment des bavardages.

— Si tout se passe bien, lança-t-il, je vous rappelle pour vous remercier.

Il sursauta, heurté à la joue par la douille brûlante du M 16 de Peter, et cria à l'intention de Stanley Allbright :

— C'est O.K. Deux F-16 sont en route !

Maureen Kieffer secoua la tête.

— Si tu ne connaissais pas quelqu'un à la Maison Blanche, nous serions morts ! conclut-elle. Quel système à la con !

Au même moment, un enturbanné jaillit de derrière le camion, un long tube sur l'épaule : un lance-roquettes RPG7. Il fit quelques pas et s'agenouilla, à découvert pour ajuster sa cible, le Land Cruiser derrière lequel ils s'abritaient. Maureen Kieffer réagit instantanément, lâchant une longue rafale. Pratiquement coupé en deux, le porteur du RPG7 roula à terre et resta immobile. Malko regarda autour de lui. En face, il y avait le groupe sorti de la maison, à gauche, ceux qui bloquaient la piste vers le nord, à droite, le groupe arrivé du sud.

À chaque seconde, un nouveau tireur du RPG7 pouvait surgir et ils ne pourraient pas toujours le stopper à temps. Même en étant optimiste, les F-16 ne seraient pas sur zone avant un bon quart d'heure. D'ici là, ils avaient dix fois le temps de se faire tuer. À son avis, leurs adversaires tentaient de les prendre vivants, ce qui expliquait leur relative retenue... Il se retourna, découvrant une ravine caillouteuse, accidentée, sans même le tracé d'une piste, mais où un 4 x 4 devait pouvoir passer. Quelques centaines de mètres plus loin, ils seraient sous la protection d'un repli de terrain.

Il se retourna et lança à Stanley Allbright.

— Je prends le volant. On va essayer de passer par là.

Au moment où il se glissait sur le siège avant, un projectile frappa la glace latérale, à hauteur de sa tête. La vitre blindée le stoppa. Il eut

quand même un mouvement de recul. Dès qu'il eut lancé le moteur, Stanley Allbright, Maureen et le « Blackwater » survivant se glissèrent dans la voiture. Malko donna un violent coup de volant et orienta le Land Cruiser vers la ravine, écrasant l'accélérateur. Le lourd véhicule bondit en avant et, pendant quelques secondes, Malko se dit qu'il avait choisi la bonne option. Mais, l'accélérateur toujours à fond, le Land Cruiser ralentit soudain avec une telle brutalité qu'il faillit heurter le pare-brise. Les roues avant venaient de s'enfoncer dans un sol friable ! Il braqua, mais trop tard : les roues arrière, à leur tour, patinaient dans la caillasse. Désespérément, il tenta de passer le crabot, sans résultat.

Une odeur de brûlé commençait à envahir le Land Cruiser dont les roues s'enfonçaient dans le sol. Maureen Kieffer cria :

— Inutile, vous n'y arriverez pas, elle est trop lourde !

Avec le blindage, le Land Cruiser pesait quatre tonnes.

Malko regarda dans le rétroviseur. Les trois groupes armés convergeaient vers eux, à découvert. Presque sans tirer. Ils avaient bien l'intention de les prendre vivants ! Seuls, quelques-uns lâchaient de courtes rafales pour les empêcher de sortir du véhicule. Leurs Toyota avançaient en même temps, en leur offrant une certaine protection.

Par pure méchanceté, un des enturbannés tira au passage une rafale dans le corps inerte de Kevin, le « Blackwater » mort. Le cadavre tressauta sous les impacts. Son copain survivant éructa.

— *Motherfuckers !*

— On essaie de partir à pied ! suggéra Malko, sans trop y croire.

Profitant d'un calme relatif, ils ouvrirent ensemble les quatre portières et sautèrent à terre, mettant aussitôt le Land Cruiser entre eux et leurs adversaires. S'enfonçant dans le sol meuble, ils plongèrent dans la ravine.

Malko regarda le ciel bleu et vide. C'était vraiment con de mourir dans ce coin perdu...

Les détonations recommencèrent. Les enturbannés voulaient les forcer à s'arrêter. Malko se retourna et, tenant son Beretta 92 à deux mains, visa un turban marron dont le propriétaire boula aussitôt en hurlant. Sa culasse claqua à vide et il remit un chargeur neuf. Ils ne pouvaient plus progresser en marchant et allongés, tenaient leurs adversaires à distance, tour à tour, tandis que les autres gagnaient quelques mètres. Seulement, leurs adversaires gagnaient inexorablement du terrain, et leurs munitions, à eux, n'étaient pas inépuisables. Malko croisa le regard de Maureen Kieffer, allongée à côté de lui.

— Je suis désolé de t'avoir embarquée là-dedans ! fit-il.

La Sud-Africaine secoua la tête.

— Tu n'y es pour rien. C'est moi qui ai voulu t'accompagner.

Il restait trois chargeurs pour le M 16 de Peter et les armes de Maureen Kieffer, de Stanley Allbright et de Malko étaient presque vides. Le « Blackwater » avait bien essayé de ramper jusqu'au cadavre de son copain pour récupérer ses munitions, mais il avait dû renoncer, le feu étant trop nourri.

Implacablement, le cercle des enturbannés se resserrait. Ils ne prenaient pas de risques, sachant que les quatre étrangers ne pouvaient pas leur échapper.

Malko se dit qu'il n'avait pas envie d'être capturé vivant... Il tira encore deux fois et la culasse du Beretta 92 resta ouverte : le chargeur était vide. Pendant quelques secondes, il éprouva un vertige désagréable, fouillant fiévreusement dans ses poches. Une balle s'enfonça dans la rocaille sablonneuse tout près de lui, soulevant un petit geyser de poussière. Bien que le Land Cruiser soit vide, ils continuaient à tirer dessus. Aveuglement.

Encore assourdi par les détonations, il chercha le regard de Maureen Kieffer. Curieusement, il le vit pétiller et elle s'exclama :

— Écoutez !

Il tendit l'oreille.

Ce fut d'abord comme un ronronnement lointain, une sorte de bruit de fond... Puis, cela grandit très rapidement. Le bruit venait du nord. Il tourna la tête vers Stanley Allbright qui tentait de désenrayer son arme.

Le F-16 passa comme un éclair blanc à cent pieds du sol, lâchant des leurres et des fumigènes qui encadrèrent la maison en ruines.

Les enturbannés eurent alors un réflexe bizarre : au lieu de s'égailler, ils se précipitèrent dans le bâtiment, sauf un qui, sa M 60 à la hanche, se mit à vider sa boîte-cartouches sur le chasseur. Malko vit distinctement la bombe se décrocher du fuselage et plonger sur la maison en ruines, tandis que les canons Gatling tiraient leurs 2 000 coups par minute. L'enturbanné à la mitrailleuse disparut dans un geyser de sang.

Quelques instants plus tard, une explosion assourdissante les rendit sourds pendant quelques secondes. La maison soufflée par la bombe de 1 000 livres explosa, projetant des pierres dans toutes les directions, dans une énorme gerbe de flammes et de fumée. Le F-16 était déjà loin, haut dans le ciel. Les enturbannés survivants se ruaient sur leurs pick-up et fuyaient. Tous dans la direction du sud.

Donc, ce n'étaient pas des talibans qui seraient retournés vers l'Afghanistan, mais des membres d'Al-Qaïda.

Le F-16 repassa au-dessus de leurs têtes, poursuivant deux véhicules qui explosèrent sous ses missiles.

Malko et ses compagnons se relevèrent prudemment, mais plus

aucun coup de feu ne venait de la maison disloquée et fumante. Le silence était irréel. Le chasseur passa encore une fois, battant des ailes, puis reprit la route du nord.

Stanley Allbright hurlait dans son Thuraya. La voix cassée, il jeta à Malko :

— Le second F-16 est resté dans l'espace aérien afghan, à cause du contrôle de Bagram.

Peter était parti vers son camarade. Il lui ferma les yeux et récupéra son arme et ses munitions. Stanley Allbright se rassit au volant de la Land Cruiser et mit le contact. Miracle : le moteur ronronna. Il ne restait plus qu'à le désensabler.

Malko regardait la maison aux ruines fumantes. Il se tourna vers Maureen.

— On va voir ce qu'il y a à l'intérieur ?

Le « Blackwater » avait pris une pelle et creusait sous les roues arrière. Malko lui emprunta son M 16 et, escorté de la Sud-Africaine, se dirigea vers ce qui restait de la maison. Il n'y avait presque plus de flammes, car il n'y avait rien à brûler. Ils durent enjamber plusieurs cadavres pour se glisser à l'intérieur.

Un fatras innommable, qui sentait le brûlé, le cadavre et la mort. À part les morts, le rez-de-chaussée était vide, quelques poutres achevaient de se consumer au milieu des corps épars. Ils allaient ressortir lorsque Malko remarqua une trappe carrée dans un coin. Il se pencha dessus et vit une échelle de bois. Maureen lui tendit une *Maglite*.^{33}

— Va voir, je te couvre.

Il descendit l'échelle et alluma la torche. Découvrant un sous-sol de terre battue, avec un établi encore intact dans un coin et, alignés le long d'un des murs, une vingtaine d'auto-ciseurs flambant neufs !

Il ne comprit leur usage qu'en découvrant, en face, une caisse en bois pleine de pains d'explosifs. C'était une fabrique de bombes artisanales.

Il remonta à la surface. N'ayant pas de détonateur-retard, il ne pouvait pas faire sauter l'ensemble. Avant de ressortir, il inspecta rapidement les cadavres, cherchant à voir si l'homme qui les avait entraînés dans ce piège avait été tué. Il ne le reconnut pas, mais certains corps, brûlés, étaient méconnaissables. De toutes façons, ce n'était pas important...

Quand ils ressortirent en plein soleil, le Land Cruiser était arrêté.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Stanley Allbright.

— Peu de choses, reconnut Malko en remontant dans le véhicule.

Le Britannique démarra et hocha la tête.

— J'ai bien peur qu'il ne faille plus compter sur la source « Shalimar » ! soupira-t-il.

La taupe du MI5 avait dû commettre une imprudence, être démasquée, et avait parlé avant d'être liquidée. C'était, hélas, souvent le sort des taupes.

De nouveau, se dit Malko, ils repartaient à zéro : Al-Qaida conservait une longueur d'avance.

CHAPITRE VI

Avant de remonter dans le Land Cruiser, Maureen Kieffer en fit le tour, comptant les impacts. Elle se rassit à l'arrière et soupira :

— Soixante-quatre impacts, plus toutes les glaces blindées à changer ! Mon client ne va pas être content. Il y en a bien pour cent mille dollars.

Malko eut un rire nerveux, tandis que Stanley Allbright démarrait, reprenant la piste qui les avait amenés là. Le calme était revenu. À part les carcasses des véhicules détruits par le F-16 et les cadavres, le paysage était le même.

— Je pense que vous pourrez envoyer la facture à notre ami Stanley, dit-il. Quant à votre client, cela devrait le rassurer sur la qualité du matériel.

Ils passèrent devant un pick-up frappé par un missile, qui fumait encore, et Malko regarda l'étendue désertique devant eux.

— Il vaut mieux ne pas s'attarder, conseilla-t-il. Ici, nous sommes en zone hostile et on ne viendra pas deux fois nous sauver la mise.

Le corps du « Blackwater » abattu reposait à l'arrière, enroulé dans une bâche. Un kilomètre plus loin, ils tombèrent sur l'épave d'un Toyota. Calcinée, mais sans un seul cadavre. Ses occupants avaient eu le temps de fuir. Dans ce désert rocailleux, on se demandait où ! Tandis qu'ils roulaient, Malko remarqua :

— À mon avis, nous sommes tombés sur une base opérationnelle d'Al-Qaida. Celles qui sont inaccessibles pour les *Spécial Forces*, parce qu'en territoire pakistanais. Il y avait des mines artisanales...

— Ils les fabriquent peut-être pour les talibans, remarqua Stanley Allbright, et ces derniers les paient avec de la drogue...

Le 4 x 4 cahotait violemment, ses amortisseurs avaient dû être touchés et c'était un miracle que le moteur fonctionne encore. Le soleil commençait à descendre sur l'horizon. Il restait encore trois heures de jour.

— Vous n'êtes pas perdu ? demanda Malko à Stanley Allbright.

— Je ne crois pas, affirma le Britannique. Dans une dizaine de minutes, on devrait apercevoir Yaro Kaley. Ensuite, il faudra continuer vers l'ouest jusqu'à ce qu'on retrouve la route Spin Boldak-Quetta.

— Pourvu qu'on ne fasse pas de mauvaise rencontre, remarqua Maureen Kieffer. On n'a plus grand-chose pour se défendre.

À eux quatre, ils avaient une vingtaine de cartouches. Heureusement, Peter avait récupéré les chargeurs de M 16 de son copain Kevin, ainsi que des grenades et un 357 Magnum. Le Land Cruiser se traînait et ils étaient secoués comme des pruniers. Malko, accroché à la poignée, commença quand même à somnoler, épuisé par la tension nerveuse. Il fut réveillé en sursaut par une exclamation de Stanley Allbright.

— Voilà Yaro Kaley !

Devant eux, à un kilomètre environ, on distinguait quelques maisons de la même couleur que le désert, blotties contre un repli de terrain. Ils avaient retrouvé la civilisation... Les maisons grandirent et ils aperçurent un petit poste d'essence avec un pick-up bleu arrêté devant.

La route faisait un T. Ils arrivaient par la branche verticale et devaient tourner à gauche, vers Spin Boldak. Au moment où ils bifurquait, le pick-up démarra lentement et leur emboîta le pas, roulant à peu près à la même vitesse qu'eux. La piste était trop étroite pour doubler, ou alors il fallait se risquer entre les touffes d'épineux, au risque de sauter sur une mine ou de tomber dans un trou.

Malko se retourna au bout de quelques minutes : le pick-up s'était rapproché. Il n'y avait qu'un seul homme à bord, le conducteur, enturbanné et barbu. Il semblait pressé.

— Laissez-le doubler, conseilla-t-il à Stanley Allbright.

Ce dernier ralentit et mordit sur le désert, infligeant à la Land Cruiser des chocs répétés. Comme il avait pris à gauche, là où le terrain était à peu près plat, le pick-up arriva à leur hauteur du côté de Malko.

Pendant quelques secondes, les deux véhicules roulèrent côte à côte, puis le pick-up les dépassa et Malko aperçut l'arrière.

Il eut l'impression que son sang se solidifiait !

Le plateau était chargé de roquettes ! Rangées comme des crayons. Malko se tourna vers Stanley Allbright et ouvrit la bouche pour hurler. Il n'en eut pas le temps : le pick-up venait d'exploser ! Du moins, l'arrière. En dépit de ses quatre tonnes, la Land Cruiser fut balayée sur le côté, projetée à plusieurs mètres, dans un tourbillon infernal et un nuage de poussière.

Le pick-up avait continué sur sa lancée, la cabine en flammes. Il s'arrêta enfin, dégageant un panache de fumée noire. Le moteur de la Land Cruiser avait calé. Pendant quelques instants, ils demeurèrent sonnés, abasourdis, les oreilles bourdonnantes. Sans trop savoir ce qui s'était passé. Puis, mécaniquement, Stanley Allbright remit le contact et la Land Cruiser se mit à tanguer sur le sol inégal.

— *My God ! My God !* souffla Maureen Kieffer.

Machinalement, elle fit un signe de croix.

Allbright était blanc comme un linge. Malko se retourna : personne derrière eux.

— On peut rouler ? demanda-t-il.

— Ça a l'air, répondit le Britannique.

Il avait le regard fixe, la voix brisée. Ils arrivèrent à la hauteur du pick-up bleu. Malko eut le temps d'apercevoir plusieurs roquettes non explosées, sur le plateau. Il en compta huit !

Voilà pourquoi ils s'en étaient sortis. Le dispositif de mise à feu actionné par le chauffeur avait mal fonctionné, ne faisant exploser qu'une seule roquette. Sinon, l'explosion des neuf aurait fracassé le blindage de la Land Cruiser... Le chauffeur du pick-up était toujours dans la cabine, effondré sur le volant, entouré de flammes.

— Ce n'était pas notre jour ! conclut Maureen Kieffer d'une voix blanche.

La portière, du côté de Malko, avait quand même été déformée par le souffle et on ne pouvait plus l'ouvrir. Pendant un long moment, Stanley Allbright conduisit comme un automate, dans un silence pesant. Maureen Kieffer ne cessait de se retourner, mais plus personne ne les poursuivait. On avait fait confiance au kamikaze...

Malko revoyait son visage calme. Et pourtant, accroché à son volant, il était persuadé qu'il allait mourir... Il y en avait des centaines comme lui... Une nouvelle forme de guerre : le sacrifice humain systématique. Il fallait se méfier de tout. Malko avait mal partout. Mauren se pencha en avant et posa la main sur son épaule.

— Vivement qu'on arrive !

— On ne sera jamais à Kandahar avant la nuit.

Le soleil était déjà bas sur les montagnes. Maureen secoua la tête.

— Moi, je ne couche pas à Spin Boldak... Pas après ce qui vient d'arriver. Là-bas, ils font ce qu'ils veulent.

— Je vais appeler nos gens à Kandahar, fit le Britannique. Qu'ils envoient une patrouille à notre rencontre. Cela vaut mieux que rien.

La route Spin Boldak-Kandahar était relativement sûre, mais on ne savait jamais... Quand ils la rejoignirent, le soleil commençait à disparaître sur l'horizon. Vingt minutes plus tard, Stanley Allbright voulut allumer les phares. Ils ne fonctionnaient plus. Heureusement, la nuit était claire.

Malko n'osait plus somnoler.

Ils étaient quasiment seuls sur la route, à part quelques motos et de rares camions. Dans cette région, on ne circulait pas après le coucher du soleil...

— Dans une heure et demie, nous serons arrivés ! murmura Maureen à l'oreille de Malko.

Malko avait l'impression que ses vêtements imprégnés de poussière lui collaient à la peau. Il n'osait même pas se toucher. Il se sentait sale, rompu, avec une migraine horrible. Ses oreilles bourdonnaient et il entendait encore les rafales des kalachnikovs. Il sursauta quand le rideau de douche s'écarta sur Maureen Kieffer. Elle s'enveloppa dans une serviette jusqu'à la taille, laissant sa magnifique poitrine au vent. Les cheveux blonds plaqués, sans maquillage, elle avait presque l'air d'un garçon. À part les seins, évidemment.

Malko dut faire un considérable effort de volonté pour s'arracher du lit : il se serait bien endormi sur place. C'est avec des gestes d'automate qu'il se déshabilla et plongea à son tour sous l'eau tiède...

Le retour à Kandahar s'était bien passé. Quarante kilomètres avant la ville, ils avaient été rejoints par une patrouille de l'armée britannique, deux Stryker blindés sur roues qui les avaient accompagnés jusqu'à Kandahar. Maureen Kieffer avait tenu à ce qu'ils s'installent chez le propriétaire de la Land Cruiser.

— Ici, avait-elle affirmé, nous sommes en complète sécurité. C'est un des plus importants grossistes en opium de la province. Les talibans lui mangent dans la main. En plus, il a une véritable armée pour le protéger...

L'homme était quand même demeuré un long moment atterré devant ce qui restait de sa voiture... En faisant trois fois le tour, l'examinant à la lumière des projecteurs de son jardin. La propriété grouillait d'hommes en armes, installés sur des *charpois*⁽³⁴⁾ au milieu des pelouses. Il y avait même un fusil-mitrailleur.

— Je suis désolée, Hamid, avait commencé Maureen, mais je vais vous la faire réparer.

Le trafiquant avait eu un sourire jusqu'aux oreilles.

— Au contraire, je vais l'exposer ! Comme cela, personne ne pensera plus à m'attaquer. Ils verront que je suis invincible. Mais il m'en faut une neuve très vite.

— Demain matin, j'appelle l'atelier à Kaboul, avait promis la Sud-Africaine.

Stanley Allbright et Peter avaient préféré aller dormir au camp des Britanniques. Maureen et Malko avaient hérité d'une suite à la décoration très chargée, avec une *sitting room* meublée d'un large divan, de tables basses garnies de fruits, de boissons... Pour quelques heures, ils étaient tranquilles. Lorsque Malko ressortit de la douche, il se sentait mieux, la nuque moins raide.

Maureen n'était pas dans la chambre, il la trouva dans la *sitting room*, vêtue uniquement d'une courte jupe noire et d'escarpins, en train de déboucher une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs ! Prise dans la réserve amenée de Kaboul.

Heureusement qu'elle avait laissé sa glacière portable chez son client Hamid ! Le bouchon sauta avec un bruit joyeux et la mousse jaillit sur le tapis persan. La jeune femme se releva, tendant une flûte à Malko.

Avec sa poitrine nue, sa jupe et ses escarpins, elle était l'incarnation de la provocation...

— À la vie ! dit-elle en levant sa flûte.

Jamais Champagne n'avait paru aussi délicieux à Malko ! Il en but trois flûtes coup sur coup, glacées à souhait, réveillé par le picotement des bulles sur sa langue. Jusqu'à ce que la tête lui tourne légèrement...

Maureen Kieffer le fixait avec un regard espiègle.

— Je te plais ?

Elle souriait, légèrement déhanchée.

— J'ai l'impression d'avoir cent ans, soupira Malko.

Une légère ombre passa dans les yeux verts de Maureen Kieffer et elle se rapprocha de lui.

— J'ai mis une culotte pour que tu puisses me l'arracher, murmura-t-elle. Tu ne vas pas me décevoir...

En même temps, elle commençait à se frotter doucement contre lui. Jusqu'à ce que la serviette entourant les hanches de Malko tombe à terre. Maureen jeta un regard indulgent à son sexe, moins triomphant qu'à leur première rencontre.

— Tu as besoin d'un coup de karcher, fit-elle en souriant.

Prenant la bouteille de Taittinger, et la bouchant avec son pouce, elle la secoua vigoureusement, puis la dirigea à l'horizontale vers le ventre de Malko. Le jet de Champagne glacé le frappa violemment et il sursauta. Déjà, Maureen Kieffer s'agenouillait devant lui. D'abord, elle lapa le Champagne sur son ventre, se rapprochant de son sexe qu'elle lécha ensuite avec la conscience d'une mère chatte nettoyant son dernier né.

Malko allait déjà beaucoup mieux. Quand la bouche de la Sud-Africaine se transforma en fourreau soyeux, il appuya sur sa tête pour en profiter encore plus et Maureen ronronna de plaisir. Se passant un délicieux film de viol. Ensuite, elle se redressa un peu et emprisonna le membre désormais présentable entre ses seins lourds.

C'est lui qui la releva. Ils n'allèrent pas jusqu'à la chambre. C'est sur le divan, recouvert de soie brodée verte, qu'il lui arracha sa culotte. Elle se retourna comme un serpent, les jambes ouvertes, la jupe sur les hanches, et murmura :

— Baise-moi un peu comme ça !

Dès qu'il fut au fond de son ventre, les longues jambes se refermèrent sur son dos et elle se mit à frotter furieusement son clitoris sur le membre qui la pénétrait, jusqu'à ce qu'elle pousse un cri rauque.

S'étant conduit en gentleman, Malko reprit la direction des

opérations. Maureen se laissa retourner comme une crêpe et cambra les reins lorsqu'elle sentit le membre, toujours raide, roder du côté de ses fesses. Elle poussa à peine un léger gémissement lorsque Malko força l'entrée de ses reins. Devant ce peu de résistance, il se planta d'un seul élan jusqu'à la garde, arrachant un cri à Maureen. Une fois emmanchée jusqu'à la racine, elle commença à balancer doucement le bassin, afin de manifester son approbation. Lorsque Malko se répandit au fond de ses reins avec un cri sauvage, elle s'aplatit pour qu'ils restent collés comme des timbres-poste.

Moment intense et exquis. Eros et Thanatos faisaient décidément bon ménage.

Après un long silence, Maureen dit d'une voix détachée :

— Je suppose que tu ne vas pas rester en Afghanistan ?

Malko, encore enfoui au fond de ses reins, eut pourtant le courage de dire la vérité.

— Non, dit-il, à part toi, je n'ai plus rien à faire ici. Je doute que la source de « C » donne de nouveau signe de vie.

CHAPITRE VII

Bashir Memon avait le cœur qui battait très fort. D'abord, depuis trois jours, il n'arrivait pas à joindre son frère Nadir, le *Pir* installé à Quetta. Or, le rendez-vous de celui-ci avec les agents du MI5 avait eu lieu trois jours plus tôt.

Comme il le faisait chaque semaine, Bashir Memon avait appelé son frère le lendemain. Sans résultat : son portable n'était pas en service. Le pharmacien pakistanais ne s'était pas alarmé : au Béloutchistan, cela arrivait... Il avait recommencé le lendemain, puis encore et encore. N'obtenant toujours rien. Certes, il aurait pu appeler la ligne fixe de la madrasa, mais il ne voulait pas risquer de commettre un impair. Ce rendez-vous à Spin Boldak qui lui avait été extorqué par son traitant ne lui disait rien de bon. Pourvu que cela n'ait pas mal tourné !

À présent, il allait en savoir plus. Le matin même, il avait reçu un appel sur son portable de son traitant, John Murphy. Procédure inhabituelle, lui demandant de prendre le thé à cinq heures. En apportant, si possible, une photo de son frère Nadir. Fou d'inquiétude, il en avait trouvé une assez récente, mais il s'interrogeait sur cette demande étrange.

— Je ne sais pas si je repasserai, lança-t-il à Ahmed Ali Mohammed en train de servir une cliente. Si je suis en retard, ferme la boutique.

Pendant le long trajet en métro, il n'arrêta pas de ruminer son angoisse et, descendu à Oxford Circus, se hâta vers la *safe-house* de Pollin Street.

Comme d'habitude, un homme l'aborda pour lui demander du feu à l'entrée de la rue. La machine était bien rodée. Lorsqu'il sonna au *flat* 1 et monta, c'est John Murphy qui lui ouvrit, avec son habituel sourire courtois. Les deux hommes se retrouvèrent autour de la table basse.

— Un peu de thé ? proposa le Britannique.

Bashir Memon n'avait pas envie de thé. Rompant avec les palinodies habituelles, il demanda brutalement :

— Avez-vous des nouvelles de mon frère ?

John Murphy ne broncha pas et rétorqua d'une voix calme :

— Non, et vous ?

— Pas depuis que je vous ai vu, précisa le Pakistanais ; je suis inquiet.

Il résuma ses tentatives pour joindre Nadir. Le sourire s'était effacé sur le visage de son traitant.

— C'est déjà arrivé que vous ne puissiez pas le joindre ? demanda-t-il.

— Jamais aussi longtemps.

Pendant quelques secondes, on n'entendit que le bruit de la petite cuillère contre la porcelaine de la tasse de thé. Puis, John Murphy reconnut d'une voix faussement détachée :

— Les choses ne se sont pas passées comme prévu lors du rendez-vous que nous avons organisé par votre intermédiaire, avoua-t-il. Nos agents sont tombés dans une embuscade. Ils ont failli être tués et il y a eu un combat très violent avec vraisemblablement des membres d'Al-Qaida, qui a même nécessité l'intervention de l'aviation.

Bashir Memon sentit le sang se retirer de son visage.

— Mon frère était là ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Nous l'ignorons, avoua le Britannique. Nos agents ont été entraînés dans ce guet-apens par un homme. Nous voulons nous assurer qu'il ne s'agit pas de votre frère. Vous avez apporté la photo ?

— Oui.

Bashir Memon la sortit et la tendit à son traitant qui l'empocha.

— Où s'est passé ce combat ? demanda le pharmacien.

— Du côté pakistanaï, non loin de la frontière, dans une zone désertique. Que pensez-vous qu'il ait pu se passer ?

Bashir Memon leva la tête, outré.

— Comment voulez-vous que je le sache ! C'est vous qui avez exigé ce rendez-vous. J'étais contre. Vous avez mis en danger la vie de mon frère.

Son ton avait monté, pour la première fois depuis qu'ils se rencontraient. John Murphy ne réagit pas.

— Il ne faut pas penser au pire ! assura-t-il. Il y a plusieurs hypothèses. Il faudrait évidemment pouvoir joindre votre frère.

— Il est sûrement mort ! À cause de vous !

Des larmes avaient jailli de ses yeux. C'était la pire des situations pour un traitant. Celui-ci ne perdit pas son sang-froid.

— Nous avons lancé une enquête tous azimuts, affirma-t-il, mais nous voulions avant tout savoir si vous étiez au courant de quelque chose.

Le pharmacien lui jeta un regard sombre.

— Je me doute de ce qui s'est passé ! gronda-t-il. Ces gens sont très dangereux. Ils ont appris l'existence de ce rendez-vous et ils l'ont tué.

— Comment auraient-ils su ? En aviez-vous parlé à quelqu'un ?

Le Pakistanais le regarda, choqué.

— Vous êtes fou ! À personne, évidemment. Ils ont torturé mon frère pour lui faire avouer et ils sont allés à sa place au rendez-vous...

John Murphy préféra ne pas lui dire que c'était, hélas, l'hypothèse la plus vraisemblable envisagée par le « 5 »...

— Vous avez de l'alcool, ici ? demanda Bashir Memon.

Il y en avait. John Murphy alla déboucher une bouteille de White Horse et en versa dans un verre à dents. Ce genre de dialogue était toujours pénible. Il attendit que Beshir Memon ait bu pour remarquer :

— Si c'était le cas, il y a un autre problème. Vous.

Bashir Memon le regarda sans comprendre.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si votre frère a parlé, continua d'une voix douce John Murphy, ces gens connaissent vos liens avec nous. Ce qui peut présenter un risque.

Il maniait la litote à merveille...

Bashir Memon n'était pas parti depuis vingt minutes que Benazir Kayani poussa la porte de la pharmacie. Celle-ci était pleine de clientes, une vraie volière, et le Jamaïcain lui jeta un regard de détresse. Accaparé par une grosse Pakistanaise en vert, il lui fit signe d'approcher du comptoir et lui tendit un papier plié.

— Voici votre ordonnance pour le laboratoire, miss Benazir.

L'étudiante prit le papier et s'isola dans un coin de la pharmacie pour le déplier. Il n'y avait que quelques mots en anglais : « Je ne peux pas bouger maintenant, le patron est parti. Viens chez moi à huit heures. »

Elle ressortit, presque soulagée. Depuis que le Jamaïcain lui avait pris sa virginité, elle vivait dans un état second. D'abord, elle s'était juré de ne jamais le revoir. Elle avait trop honte. Et puis, il l'avait relancée des dizaines de fois sur son portable, lui jurant qu'il était fou amoureux d'elle depuis longtemps, qu'il avait cédé à une pulsion, mais qu'il allait l'épouser et qu'ils iraient vivre au Pakistan, au pays des Purs...

Elle s'était forcée à ne pas le revoir, mais ils correspondaient par SMS. Il lui avait donné son adresse, une chambre minuscule, au 12 Raymond Street, à deux pas de la pharmacie.

Benazir Kayani avait essayé de toutes ses forces de l'oublier, sans y parvenir. Le sexe puissant qui l'avait rendue femme était resté comme un souvenir brûlant au fond de son ventre. Elle se réveillait la nuit en y pensant. À sa grande honte, elle n'osait pas s'avouer qu'elle avait encore envie de cet homme !

Elle marcha jusqu'à Green Street et se mit à flâner devant les vitrines. Dans ce quartier musulman, il n'y avait aucun endroit où une femme puisse aller prendre un thé. Elle entra chez Dulman, s'amusa à

essayer des saris, puis regarda les bijoux à côté. Le temps passa très vite. Quand elle revint dans Plashet Road, elle vit que la pharmacie était fermée et elle tourna dans Raymond Street, marchant comme une automate. Elle s'arrêta en face du 12, face à la petite porte en retrait de deux immeubles. Ses jambes se mirent en marche toutes seules. Et elle se dit que ce soir, elle ferait à nouveau l'amour avec l'homme qui l'avait violée.

*

Bashir Memon mit quelques secondes à réagir aux propos de son traitant. Ce dernier continua son explication, de la même voix posée :

— Nos adversaires d'Al-Qaida ont malheureusement de nombreux complices en Grande-Bretagne. Ceux-ci feraient tout ce qui est en leur pouvoir pour éliminer un collaborateur des infidèles.

Accablé, le pharmacien pakistanais demanda :

— Qu'est-ce que je peux faire ? Il faudrait que je me cache.

— Surtout pas, affirma John Murphy. Depuis que nous sommes au courant de ce qui s'est passé à Spin Boldak, nous avons établi une surveillance très efficace autour de vous et de votre famille.

Une douzaine d'agents de la Division A 4, exceptionnellement armés, veillaient sur Bashir Memon. Sans parler des dispositifs électroniques qui truffaient le domicile du pharmacien et son officine. Des micros et même des caméras à infrarouge. Si, par extraordinaire, quelqu'un parvenait à s'introduire chez lui avec de mauvaises intentions, une équipe du « 5 » interviendrait immédiatement, soutenue par la Spécial Branch de Scotland Yard. C'était d'abord une question d'éthique. Les Services britanniques veillaient sur leurs taupes. La perte de l'une d'entre elles était toujours un choc douloureux. Alors, il fallait éviter à tout prix qu'une seconde se fasse liquider, et en plus à Londres ! En outre, la surveillance permettrait peut-être de mettre la main sur une cellule encore non repérée d'islamistes radicaux.

— Et ma famille ? demanda anxieusement le pharmacien.

— Votre famille est *aussi* à l'abri, affirma John Murphy. Vous êtes suivi dans tous vos déplacements, votre femme aussi. Aucun véhicule ne peut stationner autour de chez vous sans être inspecté. Bien entendu, si vous recevez des menaces directes, il faut nous prévenir immédiatement.

Le Pakistanais regarda sa montre et soupira.

— Il faut que j'y aille. Quand pensez-vous avoir des nouvelles de mon frère ?

— Bientôt, j'espère, prétendit John Murphy en le raccompagnant.

Ce qui était une vue optimiste du problème. L'agent du « 5 » était persuadé que le *Pir* était depuis longtemps enterré dans un coin de désert, après avoir été torturé et égorgé. Les gens d'Al-Qaida ne

faisaient pas de quartier. Une réunion se tenait le lendemain au « 6 » pour examiner le problème. On en saurait peut-être plus.

En attendant, la source « Shalimar » était déconnectée. Au mieux.

Sir George Cornwell tendit à Malko une photo représentant un barbu souriant, coiffé d'un calot blanc, debout entre deux jeunes enfants : le *Pir Nadir Memon*, avec ses deux neveux.

— Est-ce l'homme que vous avez rencontré à Spin Boldak ? demanda le directeur du MI6.

Malko était venu accompagné de Richard Spicer, et le directeur du « 6 » était flanqué de Henry Lovecraft, représentant du « 6 » au Groupe antiterroriste interservices. Le « 5 » avait envoyé Tom Atkins et deux autres fonctionnaires qui ne s'étaient pas présentés. Tous s'étaient installés autour d'une table de conférence dans le bureau attenant à celui de George Cornwell.

Ils attendirent la réponse de Malko dans un silence pesant. Finalement, ce dernier reposa la photo.

— Non, dit-il, ce n'est pas le même homme. Celui que j'ai vu était d'abord beaucoup plus jeune, pas plus de vingt-cinq ans. Le visage beaucoup plus allongé, émacié, avec un nez fin.

Le soulagement fut palpable. Donc, « Shalimar » n'était pas un traître. Du moins, n'avait-il pas trahi volontairement.

— *Well, gentlemen*, conclut George Cornwell, cela confirme l'hypothèse la plus fâcheuse pour notre « source ». Il a commis une imprudence, a été découvert, interrogé, et a révélé ce rendez-vous.

Tourné vers Malko, il demanda :

— Quelle tenue portaient les hommes qui vous ont attaqués ?

— La tenue pakistano-afghane de cette région, répondit Malko. *Camiz-charouar*, gilets, et des turbans de différentes couleurs, blancs, marron, quelques-uns noirs.

Tom Atkins intervint. Pour avoir séjourné quatre ans au Pakistan, il avait quelques connaissances ;

— Il est possible que des talibans aient fait partie de ce groupe, conclut-il, mais c'était sûrement Al-Qaida. Les talibans n'opèrent pas dans cette zone.

George Cornwell se tourna à nouveau vers Malko.

— Ces deux *gentlemen* sont des spécialistes des portraits-robot. Après cette réunion, je vous demande de les aider à dresser un portrait aussi précis que possible de cet homme. Afin de le comparer à notre banque de données.

Richard Spicer se racla la gorge et conclut avec tristesse :

— Nous pouvons donc considérer que « Shalimar » est un *write off*.

— Au cas très peu probable où il serait encore prisonnier, mais vivant, concéda le directeur du MI6, nous ne devons pas bouger. Ne pas chercher à savoir ce qu'il est devenu. Si, par miracle, il réapparaissait, il sera toujours temps de procéder à une nouvelle évaluation de la situation.

Visiblement, il n'y croyait pas une seconde.

Richard Spicer, à nouveau, prit la parole :

— Nous devons absolument trouver un autre vecteur pour pénétrer Al-Qaida. Sinon, nous courons à la catastrophe.

Sir George Cornwell sourit froidement.

— Je n'aime pas le mot « catastrophe », reconnut-il, mais je dois reconnaître que la situation est sérieuse. Aussi, je vous ai gardé à déjeuner pour en discuter une fois que notre ami Malko aura terminé son pensum. Il faut rebondir.

CHAPITRE VIII

— *So, we lost « Shalimar »*^[36] reconnu d'un ton désolé Sir George Cornwell, fixant la sole dans son assiette comme si elle était responsable de ce malheur.

Richard Spicer, Henry Lovecraft, Tom Atkins et Malko baissèrent la tête, en hommage silencieux à cette source qui avait dû passer de très mauvais moments avant de mourir. Bien que la salle à manger donnât sur Vauxhall Bridge, les bruits de l'extérieur étaient complètement assourdis par les boiseries et les triples baies vitrées verdâtres blindées. Malko était flatté de déjeuner à la table de « C », car les Britanniques n'ouvraient pas facilement leur porte. Même aux Américains qu'ils embrassaient sur la bouche depuis tant d'années.

— En dehors de cette affaire de camp d'entraînement, « Shalimar » vous avait-il apporté beaucoup d'informations ? interrogea-t-il.

— Il nous a signalé des gens suspects, des activistes religieux dont nous ignorions l'existence. Sa qualité de religieux le mettait au cœur d'un système impénétrable pour nous.

Malko nota que même à ce niveau élevé, bien que la source puisse être considérée comme morte à 99 %, le directeur du MI6 continuait à le désigner par son pseudo. Les règles de cloisonnement britanniques étaient intransigeantes. Comme il n'était pas fou de sole rose à l'arête, Malko en profita pour poser une autre question :

— Est-on sûr que l'erreur vienne de là-bas ? Il n'y avait aucune possibilité de « pollution » à Londres, dans la chaîne de transmission ?

— À première vue, nous n'avons rien découvert, répliqua George Cornwell, mais nous continuons à enquêter.

— On risque de ne jamais connaître la vérité, soupira Richard Spicer. Sauf si on arrive à mettre la main sur des documents d'Al-Qaida, comme nous l'avons fait en 2002.

— Certains de nos gens en Afghanistan ont de bons rapports avec des talibans. D'anciens agents de *l'Isti-khabarat*.^[37] Même s'ils ne sont plus actifs, ils ont toujours certains contacts dans les milieux radicaux.

— Que vont-ils demander ? s'enquit aussitôt Richard Spicer, visiblement choqué que le « 6 » ait des amis chez les talibans ; à ses yeux, leur place était à Guantanamo.

— S'ils ont entendu parler d'une affaire de trahison au sein de la mouvance islamiste, répondit le patron du « 6 ». Entre eux, ils parlent

beaucoup. Mais le résultat n'est pas garanti.

Ils se remirent à manger. Plus tard, Malko revint à la charge, cette fois avec le chef de station de la CIA.

— L'Agence n'a aucun moyen de savoir ce qui s'est passé ? Entre les stations d'écoute, les drones, les satellites, cette zone est l'une des plus surveillées au monde.

— Exact, reconnut Richard Spicer, désabusé. Seulement, nous n'y avons aucune source humaine fiable. Il n'y a pas de station à Quetta. La plus proche est à Islamabad. Quant aux satellites, ils ne peuvent photographier que *l'extérieur*. On pourrait voir s'il y avait des installations nucléaires en construction, mais on ne peut pas voir *qui* est à l'intérieur d'une madrasa. Sinon, il y a longtemps que nous aurions pulvérisé Bin Laden.

— Et les écoutes ? insista Malko.

— Tous ces types n'utilisent plus ni portables, ni téléphones satellite. Ils communiquent par messagers.

— Et l'ISI ? Vous êtes en très bons termes avec eux. Ils vous livrent régulièrement des membres d'Al-Qaida.

Richard Spicer leva les yeux au ciel.

— Ils nous livrent ceux qu'ils veulent bien nous livrer. Mais ils nous interdisent d'envoyer des gens dans la zone. Eux-mêmes ne peuvent pas y aller, sous peine de se faire égorger. Le Pachtouland et le Bélouchistan sont contrôlés par des fanatiques islamistes, soutenus par la population. Il y a longtemps que l'armée pakistanaise n'y va plus.

— Vous avez parlé de ces recrues « blanches » à l'ISI ?

— Bien sûr. Ils prétendent n'en avoir jamais entendu parler. S'ils disaient le contraire, ils seraient obligés de réagir. De toute façon, Musharraf est heureux que la menace terroriste perdure, sinon, on n'a plus besoin de lui.

Sombre tableau...

On avait apporté un dessert typiquement britannique : une gelée verdâtre et tremblotante où étaient incluses des choses inquiétantes. Le directeur du « 6 » se tourna aimablement vers Malko.

— Vous restez à Londres pour le week-end ?

— J'hésite, avoua Malko, je n'y ai pas grand-chose à faire. Je partage votre analyse. On saura sûrement ce qui est arrivé à votre source, mais pas tout de suite. Alors...

— Je pars chez moi dans le Hampshire, dit Sir George Cornwell, je serais heureux de vous y accueillir.

— Je crois que mon amie serait furieuse que je m'attarde ici sans raison professionnelle, objecta Malko.

— Votre amie est *aussi* invitée, bien entendu, affirma aussitôt le Britannique.

— Je suis très touché, dit Malko. Je vais lui poser la question et je vous donnerai ma réponse avant ce soir.

Visiblement, cette invitation s'adressait au membre du Gotha, pas au chef de mission de la CIA. Richard Spicer faisait un peu la tête.

Stoïquement, Malko attaqua la gelée verdâtre. Les Anglais avaient encore des progrès à faire en cuisine...

Mary Crabtree, la deuxième traitante de Benazir Kayani, examinait, comme chaque semaine, les éléments concernant sa « cliente ». Affaire de routine, pour ne pas être surpris. La vie de la jeune étudiante ne recélait pas beaucoup de surprises : elle sortait peu, travaillait beaucoup et, à sa connaissance, n'avait pas de petit ami. L'agente du « 5 » parcourut rapidement les comptes rendus de surveillance effectués par sondage, sans rien trouver. C'est en parcourant le listing du portable de l'étudiante pakistanaise qu'elle décela une anomalie. Alors que d'habitude Benazir Kayani ne téléphonait pratiquement pas, il y avait une page pleine d'appels et de SMS reçus et envoyés. Tous se rapportant au même numéro, un portable britannique.

La conclusion s'imposait : Benazir Kayani avait rencontré quelqu'un à qui elle téléphonait beaucoup, comme toutes les jeunes filles amoureuses de son âge.

Mary Crabtree sourit intérieurement. Cela ne la concernait pas, mais son job l'obligeait à vérifier qui était l'heureux élu. Elle nota le numéro si souvent appelé et se mit en contact avec son correspondant chez l'opérateur Vodaphone afin de savoir à qui il était attribué. Un quart d'heure plus tard, elle possédait le nom : Ahmed Ali Mohammed, domicilié 12 Raymond Street EC3. Elle regarda sur un plan : c'était en plein dans « Little Karachi », le quartier pakistanais de l'East London. Elle entra le nom dans la banque de données du « 5 », sans rien trouver. Ahmed Ali Mohammed n'avait jamais été mis en cause dans une affaire criminelle. Elle alla sur un autre site, celui de l'Immigration, afin de vérifier s'il était citoyen britannique ou immigré avec un permis de séjour. Là, elle trouva quelque chose. Ahmed Ali Mohammed était citoyen jamaïcain, arrivé au Royaume-Uni cinq ans plus tôt pour y poursuivre des études de pharmacie. Il s'appelait à l'origine Bob Gust, mais s'était converti à l'islam à la fin des années 1990, adoptant, comme c'était l'usage, un nouveau patronyme.

La fiche confirmait son adresse et celle de son travail : la pharmacie Memon, 22a Plashet Road, où il travaillait comme préparateur tous les après-midi, pour le salaire hebdomadaire de 220 livres sterling.

Mary Crabtree n'avait jamais entendu parler de la pharmacie ni de son propriétaire. En plus de Ted Mulligan, elles étaient deux à gérer Benazir Kayani. Elle décida donc d'appeler son collègue Ted Mulligan, et lui donna rendez-vous à la cafétéria du rez-de-chaussée de Thames House. C'est devant une tasse de thé qu'elle l'informa de sa découverte. Plutôt détendue, c'était vraiment par acquit de conscience... Ted Mulligan sursauta.

— La pharmacie Memon ? Je connais ! L'antiterro m'a demandé d'y envoyer Benazir avec un message pour son propriétaire. C'est probablement là qu'elle a rencontré son amoureux. Il n'y a rien sur lui ?

— Rien, apparemment.

Ted Mulligan prudent, décida :

— Je vais faire une note aux gens du troisième, ceux qui m'ont « emprunté » Benazir. Quand ils la verront, qu'ils la cuisinent un peu sur ce Jamaïcain.

Malko raccrocha, après une longue conversation avec Alexandra. Sa fiancée hésitait à venir à Londres, qu'elle aimait pourtant : l'hiver, le mauvais temps et la flemme ne l'incitaient pas à se déplacer. Il allait appeler Sir George Cornwell pour lui dire que, finalement, il repartait pour l'Autriche, lorsque son portable sonna.

C'était Tom Atkins, l'officier du « 5 » avec qui il avait déjeuné. Toujours aussi affable.

— Je crois que vous devriez rester à Londres, dit-il. Nous avons quelque chose de nouveau sur l'affaire qui nous intéresse. Pouvez-vous passer à Thames House ?

— Bien sûr, dit Malko intrigué.

— Empruntez l'entrée n°8, sur Thorney Street.

Du coup, il rappela Alexandra.

— Je suis obligé de rester !

— Encore tes histoires de *spooks* ! grinça-t-elle. Qu'est-ce que tu veux que j'aille faire dans un château pas chauffé où on va manger de la merde, et s'habiller comme une nonne ?

Elle avait une vision austère de la vie en Grande-Bretagne.

— Je pense que tu es pessimiste, rétorqua Malko. Mon ami a une fortune importante et doit chauffer son château. Tu ne seras pas dépaylée. En plus, il apprécie les jolies femmes.

— Tu veux me vendre...

— Tu es folle... Je n'ai pas envie de passer le week-end sans toi. Tu me manques.

Alexandra fondit.

— Très bien ! conclut-elle. Je vais venir. Je te rappelle pour te dire quand j'arrive.

Après avoir raccroché, Malko réalisa qu'il avait omis de lui

préciser que Sir George Cornwell, membre de la Chambre des lords, était aussi le patron du MI6. Cela valait peut-être mieux.

Du taxi qui l'emmenait au « 5 », il appela Sir George Cornwell et lui fit part de sa réponse. Le Britannique sembla ravi.

— Nous partirons ensemble de Londres, annonça-t-il, c'est plus simple. Si votre amie peut arriver demain matin pas trop tard, je passerai vous prendre vers midi au *Lanesborough*.

Malko s'abstint de lui parler de son rendez-vous au « 5 » sur une ligne non protégée. À Thames House, on le mena directement dans un bureau au troisième étage où l'attendait Tom Atkins. L'agent du MI5 annonça d'emblée :

— Il n'est pas impossible que nous ayons une piste sur l'affaire « Shalimar ».

Il relata à Malko la découverte du lien entre une source du Service et une personne proche du correspondant de « Shalimar » à Londres et conclut :

— C'est peut-être de là que vient la fuite. L'homme que nous avons identifié est jamaïcain d'origine, converti à l'islam. Les nouveaux convertis servent de cibles pour Al-Qaïda.

— Vous avez quelque chose sur lui ?

— Pas encore. On a envoyé une demande de renseignements à Kingston. Lundi, on en saura plus. Vous serez encore à Londres, je crois ?

— Je le pense, dit Malko, sans s'étendre.

Le week-end chez Sir George Cornwell, c'était sa vie privée : celle de Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge. Pas celle du chef de mission de la CIA.

Benazir Kayani était un peu nerveuse devant sa tasse de thé, chez *Richoux*. C'était totalement inhabituel que son traitant, « John », la convoque avec aussi peu de préavis. Deux heures... Du coup, elle avait décommandé un rendez-vous avec Ahmed Ali Mohammed, prétextant un cour du soir à l'université. Elle fut un peu rassurée en voyant les traits détendus de son traitant. Pendant quelques instants, ils bavardèrent de sujets innocents, puis, intriguée, Benazir Kayani finit par demander :

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? Il y a un problème ?

Elle craignait toujours que sa famille découvre ses liens avec le MI5. Même si elle en était fière, tout le monde ne serait pas du même avis...

— Non, non ! affirma « John ». Je voulais seulement vous féliciter. La jeune Pakistanaise le fixa, surprise.

— De quoi ? Je n'ai pas encore passé mon examen.

« John » continuait à sourire.

— Non, ce n'est pas cela, mais j'ai l'impression que vous avez

trouvé l'âme sœur...

Le sang quitta le visage de Benazir, elle demeura figée, instantanément fragilisée.

— Comment, comment le savez-vous ? bredouilla-t-elle.

Le traitant sourit.

— Vous savez que, pour votre protection, nous surveillons vos communications téléphoniques. Quelqu'un pourrait vous appeler en vous voulant du mal, quelqu'un que vous ne connaîtriez pas, mais que *nous* connaîtrions. En jetant un coup d'œil à vos relevés, j'ai remarqué que vous appeliez beaucoup depuis peu le même numéro. Celui d'un certain Ahmed Ali Mohammed. Un préparateur en pharmacie de votre quartier. C'est tout. C'est votre vie privée, mais, comme vous le savez, le propriétaire de cette pharmacie a des liens avec nous et nous veillons sur lui. Cet homme nous est inconnu. Pouvez-vous me parler un peu de lui ?

Il fallut que Benazir Kayani boive une tasse de thé pour que sa gorge se desserre.

— Il est... il est très gentil, affirma-t-elle, c'est un garçon doux, travailleur, qui veut réussir. Je l'ai rencontré par hasard en allant à la pharmacie pour...

— Je sais, coupa le Britannique. En somme, c'est un peu grâce à nous ! conclut-il sur un ton léger.

Benazir Kayani s'empourpra et mentit :

— Oh, je ne sais pas encore si c'est sérieux. C'est un bon musulman, certes, mais je suis très jeune et il n'a pas encore un vrai job : il doit travailler deux ans encore avant d'avoir son diplôme de pharmacien. Il vit dans de mauvaises conditions...

— Vous êtes allée chez lui ? demanda doucement « John ».

Benazir Kayani baissa les yeux, s'empourpra, faillit mentir, puis souffla :

— Oui.

Le Britannique sourit.

— Ce n'est pas mal, vous savez, dit-il. C'est votre vie privée. Bon, conclut-il, je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps. Je pense qu'il serait prudent de ne pas lui parler de vos liens avec nous...

Cette fois, Benazir Kayani réagit instantanément.

— Bien sûr ! D'ailleurs, il ne m'approuverait pas.

Le traitant dressa l'oreille.

— Pourquoi ?

Benazir Kayani avala sa salive longuement avant de répondre à voix basse :

— Il est... un peu radical. Très croyant. Il quête pour des ONG qui défendent le djihad. Il n'aime pas beaucoup les Occidentaux.

« John » buvait du petit-lait, ne croyant pas à sa chance ! Enfin, on

tenait une piste dans l'affaire « Shalimar ». Bien sûr, c'était encore fragile, mais cela se dessinait : il suffisait que Bashir Memon, le pharmacien, ait été imprudent pour déclencher la mort de son frère et ce qui avait suivi.

— *Well*, dit-il, je suis content de cette conversation. Soyez prudente. Nous n'avons rien contre ce garçon, mais nous ne savons pas tout sur lui.

Il prit l'addition et déposa un billet de cinq livres sur la table avant de se lever. Benazir Kayani resta encore un moment. Honteuse que les Services britanniques soient au courant de sa vie intime, mais ne se sentant pas coupable. En dépit de ses propos radicaux, elle pensait son amant inoffensif. Même si elle n'avait pas osé rapporter à « John » ses tirades les plus extrémistes.

Elle était amoureuse et ses ovaires réfléchissaient à la place de son cerveau.

Ahmed Ali Mohammed avait été pris en charge par le MI5 avant même le rendez-vous de Benazir. Pendant qu'il se trouvait encore à la pharmacie, une équipe de l'A 2 avait équipé la pièce où il vivait avec deux micros et une minicaméra. Il ne possédait pas de véhicule, juste un compte en banque à la Barclay's flirtant en permanence avec le découvert. Son portable avait été mis sur écoute et un « sous-marin » stationnait non loin de chez lui avec de puissantes caméras.

Désormais, aucun de ses faits et gestes n'échapperait au « 5 ». La petite cellule qui gérât l'affaire « Shalimar » était persuadée qu'on tenait le responsable de la catastrophe, mais n'en avait pas soufflé mot à Bashir Memon. Ce dernier aurait commis des imprudences. Il serait toujours temps de le mettre au courant lorsqu'ils auraient du concret...

Alexandra émergea du *Lanesborough*, hautaine comme la princesse de Galles et sexy comme une créature d'Helmut Newton. En tenue de campagne. Comme le soleil brillait faiblement, elle portait sur le bras une élégante veste en cuir, offrant aux regards un cachemire mauve la moulant comme une seconde peau, jusqu'aux pointes des seins. La taille étranglée par une large ceinture de cuir Dolce & Gabbana, elle portait un pantalon de cuir noir qui semblait peint sur sa croupe callipyge.

Le portier du *Lanesborough*, en haut de forme rouge, pourtant accoutumé aux *beautiful ladies*, lui jeta un regard teinté d'envie.

Il courut quand même jusqu'à la Bentley grise arrêtée devant l'hôtel et ouvrit la portière.

Alexandra s'installa avec la grâce d'un chat sur le siège arrière, huma l'odeur de cuir et se tourna vers Malko.

— Ton ami a bon goût, remarqua-t-elle. Que fait-il dans la vie ?

— C'est un grand propriétaire terrien, affirma Malko ; c'est courant en Grande-Bretagne. Eux n'ont jamais été envahis. Il devait être avec nous, mais il a dû partir hier soir. Il nous attend chez lui, au château de Twyford.

— J'ai hâte de le connaître, fit Alexandra.

La Bentley démarra, sans un bruit, conduite par un chauffeur en livrée grise et casquette, et fila vers la M 4, à l'ouest de Londres. Ils traversèrent Chelsea, puis débouchèrent sur l'autoroute. Entre les deux sièges, un coffret de bois verni contenait plusieurs flacons d'alcool. Malko se servit une vodka et posa la main sur la cuisse gainée de cuir noir.

— Tu es magnifique, remarqua-t-il.

La vitre de séparation se leva doucement, les isolant du chauffeur. Bien stylé.

— J'ai aussi apporté des robes, précisa Alexandra.

Une heure plus tard, la Bentley pointa sa calandre dans une allée bordée de peupliers menant à un château si beau qu'il en semblait irréel. Pas une tuile ne manquait, les pelouses étaient nettes, les arbres taillés. Cela empestait le luxe. À peine la voiture s'était-elle arrêtée que Sir George Cornwell surgit, en tenue de chasse, et s'inclina sur la main d'Alexandra avec un sourire galant.

— Je vous remercie d'avoir accompli ce long voyage pour venir jusqu'ici, dit-il. Je suis ravi de vous y accueillir.

En dépit de son *self-control*, son regard dérapa furtivement sur la lourde poitrine aux pointes saillantes. Il se reprit aussitôt.

— Nous vous attendions pour le déjeuner ; ensuite, nous irons voir les animaux.

Un maître d'hôtel en gilet rayé porta leurs bagages dans une chambre aussi grande qu'un appartement normal, donnant sur des bois à perte de vue. Dès que la porte se fut refermée, Alexandra se tourna vers Malko et soupira.

— Je vais me sentir à l'étroit à Liezen...

Il sourit. Jaune.

— Sir George est veuf. Tu peux tenter ta chance...

Elle le fixa avec un sourire carnassier.

— Ne me mets pas au défi... Attends, je vais me changer, j'ai transpiré.

Elle fit passer son pull par-dessus sa tête, révélant un soutien-gorge qui s'arrêtait sous les pointes de ses seins. Malko dut se retenir

pour ne pas en profiter immédiatement, mais Alexandra continua son strip-tease et fila prendre une douche. Elle avait laissé sa valise ouverte et Malko aperçut un empilement de lingerie qui lui mit l'eau à la bouche... Le grand lit à baldaquin semblait leur tendre les bras. Elle ne perdait rien pour attendre.

Bashir Memon broyait du noir, écoutant à peine les bavardages de sa femme. D'habitude, il se détendait chez lui, hors de la pharmacie, jouait avec ses enfants, regardait un film. Mais depuis la disparition de son frère, il n'arrivait plus à se concentrer sur autre chose.

Il avait encore appelé plusieurs fois Nadir, sans résultat. Grâce à un ami au Pakistan, il avait fait interroger l'opérateur de mobile pakistanais qui n'avait pu que confirmer ce qu'il savait déjà : cet appareil était hors circuit, détruit ou débranché. Il aurait fallu l'aide de l'ISI pour le localiser, s'il existait encore.

Brutalement, Bashir Memon prit sa décision : il irait lui-même à Quetta voir ce qu'était devenu son frère. Cette incertitude était insupportable. Si Nadir était mort, il voulait le savoir. Il avait le choix entre deux itinéraires. Soit Londres, Dubaï, Quetta. Soit Londres, Islamabad, Quetta.

Il regarda sa femme, plongée dans un feuilleton télé, à mille lieues de ses soucis. Il se mit à dévorer des pistaches, essayant de chasser de son esprit une idée inquiétante : si Nadir avait été assassiné par des islamistes, lui allait se jeter dans la gueule du loup ! Là-bas, tout se savait et on le repérerait facilement. Mais il était prêt à prendre le risque, conclut-il. Même s'il courait un danger de mort.

Il pensa à ses « amis » du MI5. Il ne voulait pas leur parler de son projet car ils tenteraient de le dissuader. Il fallait donc les prendre par surprise. S'il parvenait à échapper à leur surveillance, ils ne s'apercevraient de son départ qu'une fois qu'il serait dans l'avion. Ils n'iraient sûrement pas le dénoncer à l'ISI ! Le tout était de ne pas faire de réservation car sa ligne était surveillée. Et de trouver un moyen de leur fausser compagnie. Pour l'argent, il n'y avait pas de problème : il avait toujours environ deux mille livres en liquide. Il achèterait son billet avec sa Visa et prendrait ses deux passeports, le britannique et le pakistanais.

Sa décision fut prise : il partirait lundi en fin de journée. Sa pharmacie avait une seconde entrée donnant sur un terrain non bâti. Il filerait par là.

Les poignets et les chevilles attachés aux quatre colonnes torsadées en acajou sombre du baldaquin, uniquement vêtue d'une guêpière rouge, Alexandra se cambrait pour mieux faire violer ses

reins.

Au-dessus d'elle, Malko profitait de chaque seconde de ce moment magique. S'enfonçant dans sa croupe lentement et régulièrement, comme il avait rêvé de le faire toute la journée. Leur hôte s'était montré exquis, les emmenant voir les biches puis le parc à sangliers. Pour le dîner aux chandelles, dans une magnifique salle à manger un peu froide en dépit des tableaux de famille, Alexandra arborait un tailleur de tweed épais, qui avait l'avantage de dissimuler les serpents des jarretelles. Le chevreuil avait été arrosé de Château Latour 1992 et le soufflé aux framboises accompagné d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, millésimé 1998.

À peine revenu dans la chambre, Malko avait lui-même débarrassé Alexandra de son tailleur.

Ensuite, grâce aux cordelières des rideaux, il avait pu matérialiser son fantasme. Qui lui rappelait leurs jeux de Liezen. Il sentait le plaisir monter. Empoignant les globes découverts par la guêpière, il s'enfonça de toutes ses forces au fond des reins de la jeune femme, qui cria sans retenue.

La vie était magnifique.

Sir George Cornwell lut le document qui venait de sortir de son fax crypté, en provenance de Vauxhall Cross. Au château, il était en liaison constante avec le « 6 », vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Après l'avoir lu, il appela la permanence, qui lui confirma certains détails. Il était encore tôt et il prit tout son temps avant de descendre. Il n'aimait pas prendre son breakfast dans sa chambre.

Ses invités étaient déjà là. Il s'inclina sur la main d'Alexandra, toujours aussi sexy dans une tenue de chasse « améliorée », et s'assit en face de Malko.

— *My dear friend*, dit-il, je crois que vous avez eu raison d'accepter mon invitation. Je viens d'être informé d'un développement intéressant et inattendu dans notre affaire.

CHAPITRE IX

Alexandra fronça les sourcils et chercha le regard de Malko, ne comprenant pas l'allusion de leur hôte. Soudain, les coins de sa bouche s'abaissèrent et elle lui lança un regard fulgurant. Posant sa serviette, elle se leva.

— Je vous prie de m'excuser, je ne me sens pas bien...

Le directeur du MI6 la suivit des yeux, intrigué. En colère, elle était encore plus belle, avec le déhanchement de sa croupe moulée de cuir. Malko se hâta de mettre les choses au point.

— Je ne lui avais pas parlé de vos occupations, expliqua-t-il. Alexandra déteste l'espionnage *establishment*. Elle pensait que vous étiez simplement une relation mondaine.

— Je suis désolé, dit Sir George Cornwell. J'essaierai de lui expliquer que les deux univers auxquels nous appartenons l'un et l'autre ne sont pas forcément incompatibles.

— Merci, apprécia Malko. Qu'avez-vous donc appris de nouveau ?

Le Britannique eut un sourire un peu triste.

— C'est presque un message de l'au-delà ! Nous venons de recevoir une alerte de notre poste d'Islamabad. Ils exercent une surveillance de routine sur tous les vols au départ du Pakistan. Or, ils ont découvert qu'un religieux, l'imam Zalmay Saiyid, a une réservation pour demain sur le vol Quetta-Dubaï, de la Pakistan International Airlines.

— Qui est cet imam ? demanda Malko.

— Un religieux installé à Chaman, non loin de Quetta, au Béloutchistan ; lié aux radicaux islamistes – talibans et Al-Qaïda –, il nous avait été signalé par la source « Shalimar » comme étant extrêmement actif au sein d'Al-Qaïda. Nous l'avions mis sous surveillance passive car, à Quetta, il est impossible de le surveiller directement.

— Comment interprétez-vous ce voyage ? demanda Malko.

— Je ne sais pas encore, avoua le directeur du MI6, mais je pense que nous devons nous y intéresser. C'est un homme qui quitte très rarement le Béloutchistan et qui n'a aucune raison professionnelle de se rendre à l'étranger. D'après l'ISI, la dernière fois qu'il a quitté le Pakistan, c'était pour aller au pèlerinage de La Mecque. Son voyage est peut-être lié à ce qui s'est passé l'autre jour avec vous. Ou à une

activité d'Al-Qaida.

Il se tut, avala un peu de confiture d'orange puis se tourna vers Malko avec un léger sourire.

— Que diriez-vous d'un petit voyage à Dubaï ?

Devant l'étonnement de ce dernier, il ajouta aussitôt :

— Nous avons commencé à traiter cette affaire en « *joint venture* », nous pouvons continuer. Vous avez risqué votre vie à Spin Boldak, ce serait *fair* de vérifier cette nouvelle affaire, en liaison avec nous. Bien entendu, si vous acceptez, je préviens notre poste des Émirats. Il faut savoir ce que ce religieux va faire à Dubaï, qui il va rencontrer. Et s'il continue son voyage vers l'Europe.

— J'accepte, bien sûr, approuva Malko, mais comment le prendre en charge ?

— L'ISI nous a fourni des photos de lui. Notre poste d'Islamabad va nous les transmettre par mail. De plus, un de nos agents va partir d'Islamabad pour Quetta, de façon à se trouver sur le même vol que cet imam. Il débarquera donc avec lui à Dubaï et aura eu le temps de le repérer. Vous le prendrez donc en compte à l'arrivée à Dubaï, avec une équipe de chez nous. Qui s'occupera également de votre logistique.

— Vous avertissez les autorités dubaïotes ?

— Pas pour le moment. Cet imam n'est pas recherché, nous le suspectons simplement d'être mêlé aux activités d'Al-Qaida.

— Très bien, approuva Malko. Il n'y a plus qu'à prendre les réservations.

— C'est exact, confirma le directeur du MI6, mais cela ne perturbera pas votre week-end ici. Le vol de Dubaï part de Heathrow demain matin à 9 h 35. Vous regagnerez Londres ce soir avec votre amie. D'ailleurs, à ce propos, je vais bavarder un peu avec elle, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... Je ne voudrais pas être la cause indirecte d'un problème dans votre couple.

Bashir Memon, après avoir étudié les différents trajets sur Internet, avait changé d'avis. Passer par Islamabad pour gagner ensuite Quetta par la route était une mauvaise idée : beaucoup trop long. Il avait donc décidé de prendre d'abord un vol Londres-Dubaï et ensuite Dubaï-Quetta.

La première partie du trajet ne posait aucun problème : il y avait plusieurs vols quotidiens pour Dubaï, à partir de Londres, soit sur British Airways, soit sur Emirates soit sur Itihad. Tous partaient dans la soirée, entre 8 heures et 10 heures. Comme il ne voulait pas risquer d'alerter ses « anges gardiens » en prenant une réservation, il irait directement à Heathrow.

Finalement, la pression étant trop forte dans sa tête, il avait décidé de partir dimanche soir. Ce jour-là, la pharmacie était ouverte l'après-

midi. Il s'y rendrait donc, y resterait un moment et s'éclipserait ensuite par la porte de derrière. Bien entendu, il partirait de chez lui sans bagages. S'il avait le temps, il achèterait ce qu'il lui fallait à Heathrow, sinon, ceux qui le protégeaient n'avaient aucune raison de croire qu'il chercherait à leur fausser compagnie. Lorsqu'ils s'en apercevraient, il serait déjà dans l'avion pour Dubaï.

Il entassa des affaires de toilette et une tenue pakistanaise dans sa vieille serviette, vérifia qu'il avait son argent et ses passeports. Il sortit de son cottage de Greenleaf Road et s'éloigna à pied vers la pharmacie, éloignée de quelques centaines de mètres. Il avait dû mettre sa femme dans la confidence et, après quelques pleurs, celle-ci l'avait approuvé et avait juré de garder le silence.

Dans la Bentley qui les ramenait à Londres, Alexandra faisait la gueule. L'intervention de leur hôte avait évité une explosion, elle était flattée d'avoir été reçue avec tant de prévenance, mais elle en voulait à Malko de lui avoir menti. Même si Sir George Cornwell était loin d'avoir le profil de ses *spooks* détestés.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi à Dubaï ? proposa Malko. Il y fait chaud et il y a tout le shopping du monde...

— Non, dit-elle, je ne participerai jamais à tes missions. Je n'aime pas cela. Je sais que tu dois les accomplir, que c'est ton gagne-pain, mais je déteste ce milieu.

Il était à peine neuf heures quand ils atteignirent le centre de Londres.

— Si nous allions dîner chez *Annabel's* ? suggéra Malko.

Un des clubs les plus chics de Londres, à Berkeley Square. Malko en était membre depuis des années.

— D'accord, approuva Alexandra. Ce sera notre dernière soirée avant Dieu sait combien de temps...

Sans jamais vouloir y penser, elle savait bien que la chance de Malko pouvait, un jour, avoir des ratés...

Il l'attendit à la *Library*, le bar du *Lanesborough*. Lorsqu'elle le rejoignit, tous les regards la suivirent. Elle était éblouissante dans une robe noire très fluide, serrée à la taille, tendue par sa lourde poitrine.

Ils prirent le temps de vider une coupe de Taittinger Brut Réserve avant de filer chez *Annabel's*. La petite piste de danse en contrebas du restaurant était presque vide. Alexandra se mit à danser avec Malko comme si elle le rencontrait pour la première fois. Elle colla sa bouche à son oreille et murmura :

— Ce soir, c'est moi qui commande. Tu mérites une punition pour m'avoir menti.

Bashir Memon se laissait bercer par le balancement du métro. Il jeta un coup d'œil à la station où il venait d'arriver : Hammersmith. Il lui restait encore une dizaine de stations avant d'arriver au terminal 4 de Heathrow.

Jusque-là, tout s'était bien passé. Il s'était esquivé discrètement de la pharmacie et, après un grand détour, avait gagné la station de métro Upton Park, sur la District Line. Ensuite, il avait changé à Embankment, pour rejoindre à Piccadilly Circus la Piccadilly Line qui le menait directement à l'aéroport. Il n'avait plus qu'à trouver une place sur un vol à destination de Dubaï...

Peter Tisbury, l'agent en faction de l'A 4 du « 5 » chargé de la protection de Bashir Memon, commença à s'inquiéter lorsqu'il vit, vers sept heures trente, l'employé jamaïcain de la pharmacie sortir seul de l'officine après avoir éteint. L'agent du « 5 » attendit encore une dizaine de minutes, puis dut se rendre à l'évidence : son client s'était volatilisé !

Du « sous-marin » où il se trouvait, il appela un collègue, lui demandant d'inspecter les alentours, tandis qu'il appelait le portable de Bashir Memon. L'appel passa sur messagerie : l'appareil était fermé.

Il attendit encore quelques minutes que son agent revienne en disant qu'il ne voyait rien d'anormal : il n'y avait plus personne dans la pharmacie. Tous savaient qu'il y avait une autre issue, mais personne n'avait pensé à la surveiller. Bashir Memon n'avait aucune raison de vouloir s'enfuir.

À tout hasard, ils interrogèrent l'équipe chargée de la surveillance de son domicile. Au cas hautement improbable où le Pakistanais serait passé devant eux sans qu'ils le voient.

Il n'était pas revenu chez lui.

Peter Tisbury décida alors d'appeler la ligne fixe du Pakistanais. D'abord la pharmacie, où le répondeur lui récita les heures d'ouverture, puis son domicile. Une voix enfantine répondit que ses parents étaient au cinéma et qu'ils rentreraient en fin de soirée. C'est à ce moment que l'agent du MI5 décida de diffuser un message d'alerte à l'intention de Scotland Yard, demandant de rechercher le Pakistanais, prétendument en danger.

Une demi-heure plus tard, toute la section A 4 était sur le pied de guerre. Il fallait coûte que coûte localiser Bashir Memon. Cette fuite étrange ouvrait la porte à bien des hypothèses. Notamment la plus sinistre : que ce soit lui qui ait trahi son frère.

Deux heures plus tard, l'homme de la section technique descendit de son capharnaüm du quatrième étage pour annoncer :

— On vient de localiser son portable. Le pharmacien se trouve au terminal 4 de Heathrow.

Même fermé, même sans sa puce, un portable pouvait être localisé.

Le sang de Peter Tisbury ne fit qu'un tour.

— Prévenez la Spécial Branch. Je pars là-bas.

Malko avait la tête légère, très légère. Alexandra et lui étaient venus sans efforts à bout d'une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé 2003, entre deux danses. Dans leur box de velours rouge, un peu en surplomb de la piste, ils avaient flirté comme des collégiens. Il réalisa enfin que le taxi venait de s'arrêter devant le *Lanesborough*.

À peine dans la chambre, Alexandra entreprit de le déshabiller, ne lui laissant que son slip, puis le poussa sur le lit, à plat dos. Pour venir se mettre à califourchon sur lui. Toujours dans sa robe noire et sa culotte de satin rouge.

— Souviens-toi, dit-elle, ce soir, c'est moi qui commande...

Elle commença par un travail sophistiqué sur sa poitrine où elle mit toute son âme. Toujours à califourchon sur lui, elle s'était arrangée pour que son sexe soit juste en face de celui de Malko et se frottait doucement d'avant en arrière, le faisant progressivement durcir. La chaleur qui se dégageait d'elle était le meilleur aphrodisiaque du monde.

— Occupe-toi de mes seins ! souffla-t-elle, fais-moi mal !

Malko défit les boutons de la robe noire et prit à pleines mains les deux globes, les malaxant avec brutalité. Alexandra approuva d'un soupir et elle se frotta encore plus vite. Puis, progressivement, elle glissa le long de Malko et ses mains abaissèrent le slip, faisant jaillir le membre qui se dressa comme un ressort.

Avec la délicatesse d'un chat, elle commença à lui donner des petits coups de langue, tout en le masturbant lentement. Puis ses mains remontèrent à la poitrine de Malko, tandis qu'elle l'enfonçait profondément dans sa bouche. Prosternée, la croupe haute, elle aurait fait bander un eunuque. Pourtant, elle avait conservé tous ses vêtements, y compris ses escarpins... Ce qui était encore plus excitant. Malko commença à donner des coups de bassin, s'enfonçant encore plus dans la bouche qui l'aspirait.

— Attends ! gémit-il. Je veux te baiser.

Alexandra le retira de sa bouche, juste le temps de dire :

— Non !

Comme il essayait de se dégager, elle saisit d'une main ferme la base de son sexe et s'allongea sur lui, l'empêchant de bouger. Bientôt, son autre main se mit de la partie. La gauche le tenait fermement, pour qu'il ne puisse pas se relever, tandis que la droite le masturbait

lentement ou rapidement selon son humeur, et que sa bouche dansait un ballet endiablé autour de son gland. Plusieurs fois, Malko sentit la semence prête à jaillir. Aussitôt, comme si elle l'avait deviné, Alexandra ralentissait son manège.

Cela dura longtemps, très longtemps. Alexandra avait toujours su se servir à merveille de sa bouche, mais ce soir, elle Se surpassait. Malko devait se contenter de tourmenter ses seins, à les arracher, pour le grand plaisir de la jeune femme. Inlassables, la bouche et les mains d'Alexandra s'occupaient de son sexe, dans une sorte de marathon érotique qui semblait ne jamais avoir de fin. Malko n'en pouvait plus : les images se succédaient dans sa tête, se télescopant en un puzzle sulfureux. Soudain, il demanda :

— Tu n'aimerais pas qu'une queue s'enfonce dans tes fesses pendant que tu me sucés ?

Il avait touché juste. Le mouvement de la bouche refermée autour de son membre s'accéléra. Cette fois, il sentit venir le plaisir. À son premier hurlement, Alexandra avait desserré sa prise autour de son sexe et l'avait enfoncé au fond de son gosier. Il cria encore trois fois, sans pouvoir se retenir, tandis qu'Alexandra, accrochée à lui comme une goule, l'aspirait jusqu'à la dernière goutte.

Enfin, elle l'abandonna et dit d'une voix moqueuse :

— Maintenant, si tu veux me baiser, tu peux...

Il la maudit. Vidé, épuisé, il ne pouvait pas. Elle avait tenu sa promesse.

— Bashir Memon, le frère de « Shalimar », s'est envolé hier soir pour Dubaï, annonça Tom Atkins lorsque Malko monta dans la voiture du « 5 » qui devait les conduire à Heathrow.

Alexandra dormait encore, son vol pour Vienne n'étant que beaucoup plus tard.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Malko, intrigué. Cela a un rapport avec notre affaire ?

— On ne sait pas encore, reconnut l'agent du « 5 ».

Il a faussé compagnie à l'équipe chargée de le protéger. On l'a localisé un peu plus tard à Heathrow, grâce à son portable, mais il était déjà en train d'embarquer...

— Pourquoi est-il parti ?

La limousine filait vers l'ouest, se faufilant dans la circulation intense du West End. Le vol pour Dubaï décollait deux heures plus tard.

— C'est la question que nous nous posons, avoua Tom Atkins. Cet homme coopérait depuis assez longtemps avec nous, il était considéré comme sûr. La surveillance dont il était l'objet avait pour unique but sa protection.

— Ce serait lui la source de la fuite ?

Tom Atkins hochla la tête.

— Il est encore trop tôt pour le dire. Nous avons interrogé sa femme. Elle prétend ne pas savoir où il se trouve, mais elle ment. Il n'avait pas fait de réservation...

— Vous allez le cueillir à son arrivée à Dubaï ?

— Impossible. Il a la double nationalité et nous n'avons rien à lui reprocher. On va envoyer un agent en poste du « 6 » pour l'interroger à sa descente d'avion, mais, s'il refuse de répondre, nous serons impuissants.

— Cela supposerait qu'il ait été retourné ? avança Malko.

— Rien n'est impossible.

— C'est lui qui vous avait indiqué l'existence de cet imam de Chaman, Zalmai Saiyid ?

— Exact.

Ils venaient de s'arrêter devant le hall n°4 de l'aérogare. Tom Atkins tendit une enveloppe à Malko.

— Vous avez toutes les coordonnées qu'il vous faut là-dedans, mais, de toute façon, Scott Bromley, le chef de poste, viendra vous accueillir. *Good luck.*

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de mains et Malko partit vers le comptoir de British Airways.

Le départ précipité de Bashir Memon pour Dubaï juste au moment où lui-même s'y rendait pour intercepter un imam suspect était inquiétant.

Bien sûr, cela pouvait être une coïncidence, mais son expérience lui avait appris que, dans son métier, les coïncidences se produisaient rarement.

Cela risquait plutôt d'être un piège. Comme celui de Spin Boldak.

CHAPITRE X

Bashir Memon fixait d'un air absent la mer d'un bleu irréel du golf Persique. Son vol allait atterrir à Dubaï et il apercevait sur sa droite les buildings futuristes du centre et dans le lointain, l'immense hôtel en forme de voile de Jumeira Beach. Il avait peu dormi, ayant du mal à faire taire son angoisse. Jusqu'à la dernière seconde, il avait craint d'être intercepté par les policiers du MI5 ou de Scotland Yard.

Les roues touchèrent le sol de la piste et l'appareil ralentit brutalement. Le Pakistanais s'ébroua. Il n'aimait pas Dubaï, trop moderne, trop artificiel, trop riche, mais c'était l'escale la plus pratique pour gagner Quetta. Seul inconvénient, les vols pour Quetta partaient très tôt le matin et il fallait donc passer la nuit sur place.

Bashir Memon utilisait un petit hôtel non loin du terminal 2, qui pratiquait des prix raisonnables.

L'appareil roulait vers son point d'arrêt et l'hôtesse annonça l'heure : 10 h 50. Le vol avait plus d'une demi-heure d'avance sur l'horaire, grâce à des vents favorables. Dix minutes plus tard, Bashir Memon se présenta à l'Immigration, utilisant son passeport britannique. Il patienta à peine cinq minutes et fila à travers la salle des bagages vers la sortie. N'ayant que sa grosse serviette, il n'avait pas de bagage de soute à attendre. Il fut frappé par la chaleur relative, comparé à Londres, jeta à peine un coup d'œil aux gens qui se pressaient autour des arrivées, sortit et gagna l'emplacement des bus qui faisaient la navette entre les deux terminaux. Infiniment moins chers que les taxis, alors qu'il y avait quand même dix-huit kilomètres à parcourir.

Il avait de la chance : le bus démarra quelques minutes plus tard, encore à moitié vide. Il avait hâte d'être dans l'avion pour Quetta, le lendemain matin. Qu'était-il arrivé à son frère ?

James Robinson, le *deputy* du chef de poste du « 6 » à Dubaï, était encore sur l'autoroute lorsqu'il vit l'Airbus émirati se présenter devant la piste. Il en eut un coup au cœur : ce n'était pas possible que ce soit le vol de Londres qu'il attendait ! Les vols Emirates étaient toujours en retard. Il devait y avoir un autre vol arrivant dans le même créneau horaire...

L'agent du MI6 accéléra et arriva à l'aérogare vingt minutes plus tard. Il se gara le long du trottoir, mais un policier lui intima l'ordre

de décamper jusqu'au parking. Comme il ne voulait pas créer un incident et qu'il n'avait pas de plaque diplomatique, James Robinson obtint.

Le temps de gagner le parking et de revenir, il perdit encore dix bonnes minutes. Essoufflé, il fonça dans le hall d'arrivée et se planta devant le tableau d'affichage. Jurant silencieusement. Un point rouge clignotait en face du vol 823 en provenance de Londres : *Arrived*.

Il se rua au comptoir Emirates.

— Le vol de Londres est arrivé ?

— *Yes, sir*, confirma une jolie Indienne. Il y a vingt minutes. Les passagers commencent à sortir.

La porte coulissante de la salle des bagages s'entrouvrit et James Robinson aperçut des passagers en train d'attendre leurs valises... Soulagé, il recula, alluma une cigarette et consulta la photo de Bashir Memon, reçue par e-mail. Avec son gros nez, ses cheveux plaqués, sa raie au milieu et sa silhouette enrobée, le pharmacien était aisément reconnaissable. D'autant que les passagers sortaient au compte-gouttes...

Vingt minutes plus tard, l'agent du « 6 » avait perdu toute sa sérénité. Depuis un long moment, un flot ininterrompu de passagers en provenance de Londres défilait devant lui, avec femmes, enfants et bagages. Très peu d'hommes seuls. Il commençait à s'angoisser sérieusement.

Bientôt, ce ne fut plus qu'un mince filet, puis quelques passagers retardataires. La salle des bagages était vide ! À nouveau, il interrogea un employé.

— J'attends un ami qui arrive de Londres et je ne l'ai pas vu.

— Ils sont tous partis, *sir*.

— C'est certain ?

— *Absolutly, sir*. À moins qu'il n'ait égaré son bagage. Il y en a quelques-uns là-bas.

James Robinson fonça vers le bureau vitré des « *lost and found* ». Trois passagers s'y trouvaient, mais aucun n'était le bon. Il ressortit et fonça au bureau d'accueil dans le hall, expliquant son cas.

— Pouvez-vous vérifier si ce passager se trouvait sur le vol ? demanda-t-il à l'hôtesse avec son sourire le plus enjôleur.

La jeune Indienne, la tête couverte d'un foulard, mais outrageusement maquillée, fit défiler les noms sur l'écran de son ordinateur et releva la tête.

— Certainement, *sir*. Siègle 52. Vous avez dû rater votre ami...

Il n'avait plus qu'à annoncer la mauvaise nouvelle à Londres, tout en ne s'expliquant pas comment le pharmacien avait pu lui échapper.

Malko contemplait l'étrange paysage des Émirats arabes unis.

Ces buildings futuristes plantés en plein désert, les autoroutes

dignes de la Californie et une sorte de propreté de clinique. Les buildings pharaoniques de *Downtown Dubaï* ressemblaient à Gotham City, comme la monstrueuse tour en construction qui atteignait 560 mètres de hauteur. Mais, à vingt kilomètres de là, à Charjah, l'alcool était interdit et c'était encore le Moyen Âge.

Le soleil se couchait et lorsqu'il sortit du Boeing 757 de British Airways, la température était supportable, autour de 20°C. Cela changeait des 50°C estivaux... À côté, un charter russe débarquait des familles entières de nouveaux riches amenant leur vodka dans leurs valises pour aller bronzer une semaine dans les hôtels bon marché de Sharjah.

Le Dubaï du pauvre.

Les formalités d'immigration étaient réduites à leur plus simple expression. Pas de visa, pas de douane. À Dubaï, à part les armes et le matériel de guerre, on pouvait importer à peu près n'importe quoi... Dans la maigre foule attendant les voyageurs, il repéra un jeune rouquin brandissant une pancarte « Global Equities ».

Une des infrastructures du MI6 à Dubai. Malko vint vers lui et il se présenta aussitôt.

— Charles O'Pheelan. Je suis chargé de vous emmener à votre hôtel.

Il s'empara de la valise de Malko. Avec sa tête juvénile, sa cravate sur une chemisette et son air propre, il ressemblait à un étudiant attardé. Malko le suivit jusqu'à une Toyota avec un chauffeur, qui descendit pour saluer Malko.

— Où allons-nous ? demanda celui-ci.

— Au *Meridien Airport*, annonça Charles O'Pheelan, c'est plus pratique que d'aller en ville.

D'autant qu'il n'y avait pas de ville. Dubaï tenait de Las Vegas, de New York et de Disneyland... La ville elle-même, c'est-à-dire une succession d'hôtels, de mails commerciaux et de boutiques, s'étalait de part et d'autre du Creek, un bras de mer s'enfonçant assez loin dans les sables du désert, qui divisait la ville en deux, comme une raie au milieu. Pas de restaurants, très peu de piétons. Toutes les femmes dubaïotes étaient voilées, avec, parfois, le masque de cuir des Émirats, mais elles conduisaient elles-mêmes leur voiture et draguaient dans les mails, portable au poing, totalement frustrées sexuellement.

Une grosse Mercedes verdâtre de la police roula un moment à côté d'eux. La Toyota aux vitres noires attirait l'attention. Ensuite, ils traversèrent un des quartiers indiens, là où vivaient les trois quarts de la population de Dubaï, quasiment en état d'esclavage.

Quelques *dhaws* étaient amarrés le long du Creek, réminiscence d'un passé commercial où les Dubaïotes vivaient du trafic d'or avec l'Inde. Ensuite, c'était un entrelacs de voies rapides desservant des

hôtels futuristes, des parkings immenses, le tout entouré de sable... Les touristes allaient plus loin, vers le nord, à Jumeyra Beach, là où se trouvaient le quartier chic et les beaux hôtels.

Le *Meridien* n'avait pas changé. Un hall pompeux, couvert de dorures et, à gauche de l'entrée, un bar surélevé, quartier général des putes de l'hôtel. À Dubaï, les putes pullulaient, s'infiltraient partout, comme des moustiques pendant la saison des pluies. Elles venaient des quatre coins du monde : du Maroc, d'Égypte, de Russie ou des pays de l'Est, et désormais, de Chine. Ces dernières étaient détestées de leurs consœurs, car elles cassaient les prix. Malko balaya le bar du regard. Deux hommes en *dichdacha*, des Saoudiens ou des locaux, et cinq putes boudeuses. Le jeune agent du MI6 proposa timidement :

— Installez-vous. Je vous attends. Je dois vous emmener ensuite au *Jumeyra Beach Hôtel* retrouver mister Bromley.

Le chef de poste du MI6, d'après la note remise par Sir George Cornwell.

Le *Jumeyra Beach Hôtel*, planté en bord de mer, à plusieurs kilomètres au nord, abritait des hordes de touristes européens anonymes. Entre ses onze restaurants, il y avait le choix. Une des putes brunes, peut-être une Égyptienne, essaya d'accrocher le regard de Malko lorsqu'il passa devant elle, décroisant les jambes ostensiblement pour lui permettre d'apercevoir le haut de ses cuisses. Un petit geste commercial.

Du trente-deuxième étage du *Jumeyra Beach Hôtel*, la vue était à couper le souffle. À droite, le golfe Persique, piqueté de quelques feux de position de navires à l'ancre et, plus loin, Palm Islands, le ghetto de luxe en construction, où on pouvait acheter son île... Évidemment, les promoteurs oubliaient de préciser que l'ensemble s'enfonçait doucement dans la mer...

Trois hommes étaient déjà installés à une des meilleures tables dominant directement la mer. Ils se levèrent à l'arrivée de Malko. Le plus proche, un homme mince et bronzé, les cheveux très noirs rejetés en arrière, l'air distingué, lui tendit la main.

— Je suis Scott Bromley, en charge de notre structure locale. Voici mon adjoint, James Robinson. Et j'ai pensé que vous seriez heureux de rencontrer notre « cousin », le chef de station de l'Agence, ^{38} Robbin Abbott.

Malko serra toutes les mains. Robbin Abbott, avec ses yeux globuleux, son visage rougeaud, son nez retroussé, sentait les Forces spéciales. Ce n'était visiblement pas un intellectuel. Le contraire de James Robinson qui semblait tout juste descendre de sa chaire professorale. Scott Bromley leva son verre de vin blanc.

— *Welcome in Dubaï !*

Tous choquèrent leurs verres. À peine assis, Malko demanda :

— Avez-vous des nouvelles de Bashir Memon ?

Scott Bromley se rembrunit.

— Nous l'avons raté. Le vol était très en avance et il n'avait pas de bagage. Cependant, Londres m'a conseillé d'aller traîner demain matin au départ du vol de Quetta. S'il allait dans cette direction, il se trouve toujours à Dubaï : il n'y a eu aucun vol pour Quetta depuis son arrivée.

— Vos bureaux sont loin d'ici ? demanda Malko.

— À Bin Dubaï, expliqua Scott Bromley, dans Maukhool Road. Maintenant, c'est déjà un « vieux » quartier. Il paraît que le Foreign Office pense à déménager l'ambassade.

Désormais, les buildings poussaient comme des champignons, entre les pistes de ski artificielles, les piscines géantes et « la » tour, celle qui serait la plus haute du monde. Dire que trente ans plus tôt, avant la découverte du pétrole à Abou Dhabi, les Émirats abritaient une population laborieuse et misérable de bédouins, dont certains se livraient à la pêche des perles, en apnée, pour nourrir leur famille. L'or noir avait jailli et le vieux cheikh Zaied, patron d'Abou Dhabi, était devenu l'un des hommes les plus riches du monde. Certes, le pétrole se trouvait sur son territoire, mais sa munificence s'était étendue aux sept émirats d'inégale importance, coincés entre l'Arabie Saoudite et le sultanat d'Oman. Avec les dollars du pétrole, le cheikh Maktoum avait décidé de faire de Dubaï un nouveau Singapour.

Tandis que le cheikh Zaied construisait des mosquées, lui érigeait des hôtels et des centres commerciaux, important des dizaines de milliers de travailleurs d'Inde et du Pakistan. Car les Émirats s'estimaient trop riches pour travailler... Alors, trois millions de crève-la-faim afghans, pakistanais, indiens, iraniens, arabes de toutes origines, s'étaient rués sur cet eldorado où on les traitait comme des chiens mais où le chômage était inconnu. Dubaï était certainement le seul pays au monde où les nationaux ne représentaient que 17 % de la population totale. Et encore, on ne comptait pas les putes...

Le vieux cheikh Zaied était mort, l'année précédente, laissant une énorme mosquée inachevée, et Dubaï continuait à grandir dans une débauche d'immobilier et de projets pharaoniques. Plaque tournante entre l'Afghanistan, l'Irak, l'Iran et l'Arabie Saoudite, relativement occidentalisé, Dubaï brassait des gens de tous horizons. Avec, évidemment, des barbouzes de tous les pays.

Pendant le dîner, on n'aborda que des sujets légers. Robbin Abbott mangeait comme quatre, mais ne buvait que de l'eau. Probablement un alcoolique repenti. Les deux Britanniques avaient fait un honneur un peu immérité au vin sud-africain. Quant à la nourriture, elle était à l'image de Dubaï : bien présentée, de qualité médiocre et insipide. Malko attaqua avant le café :

— Quels sont les plans pour l’interception de cet imam ?

Scott Bromley vida son verre avant de répondre.

— Nous avons quelqu’un de chez nous qui embarquera à Quetta avec le « client. » Inutile de bouger de votre hôtel tant qu’il ne sera pas certain qu’il est sur le vol. Nous ignorons *qui* va l’accueillir ici, aussi faut-il être très prudent.

— Que vais-je faire ? demanda Malko.

— Dans un premier temps, rien, déclara le Britannique. Nous aurons un dispositif de huit personnes dont deux motards. Il y a deux « locaux » parmi eux. Ils ont tous les photos de l’imam Zalmay Saiyid. Leur job est de ne pas le lâcher d’une semelle dès qu’il débarquera au terminal 2. Nous ignorons s’il va reprendre un avion ou rester à Dubaï, donc il faut couvrir toutes les possibilités. Nous avons des voitures banalisées et des moyens de communication sécurisés.

— Il n’y a plus qu’à prier, conclut Malko.

Il n’aimait quand même pas la disparition de Bashir Memon. Son portable couina. Un SMS. Il l’ouvrit directement et trouva un message d’Alexandra : « J’espère que je te manque. »

Il n’y avait plus qu’à regagner le *Meridien*. Des tas de choses pouvaient se passer le lendemain. Dubaï était un nid d’islamistes, même si les autorités le niaient. Il en savait quelque chose. ^{39}

CHAPITRE XI

Le terminal 2 de Dubaï International Airport se trouvait exactement à l'opposé du terminal 1, sur Babu Hail Road, et était infiniment plus modeste que le grandiose terminal connu des touristes, avec son *free-shop* gigantesque, où l'on trouvait de tout, du caviar aux Ferrari. La Mecque du commerce. Évidemment, le 2 était réservé aux vols venant de pays rugueux et pauvres, comme l'Afghanistan ou le Pakistan... Du *Meridien*, il fallait quand même parcourir une dizaine de kilomètres...

Malko, escorté de Scott Bromley, pénétra dans l'aérogare. Des files de Pakistanais et d'Afghans, pauvrement vêtus, faisaient la queue aux guichets de départ, repartant chez eux avec leur petit pécule, surveillés par des policiers émiratis, impeccables dans leurs uniformes bleus, à la discipline sourcilleuse. Le moindre écart déclenchait un aboiement sec et le coupable se remettait immédiatement dans la file... Certes, ils étaient tous frères, puisque musulmans, mais il y avait des frères aînés. Scott Bromley alla jeter un coup d'œil au tableau d'affichage.

— Le vol de Quetta arrive dans vingt minutes, annonça-il. Allons prendre un café.

La cafétéria était minable, occupée par quelques enturbannés écrasés de fatigue.

— Votre dispositif est en place ? interrogea Malko en frissonnant.

À cause de la clim, on grelottait, alors que dehors régnait un bon 15 °C.

— Nous avons six agents, expliqua l'homme du « 6 ». Deux en moto, deux en voitures et un « sous-marin » équipé de caméras. Sauf s'il file en hélico, il ne peut pas nous échapper.

— Vous avez prévenu les Émiratis ?

— Non. On les tiendra informés mais pas en temps réel. De toute façon, il n'est question que de filature.

— Et Bashir Memon ?

— Il n'était pas sur le vol de Quetta. Il a pu partir vers Islamabad.

Un haut-parleur cracha un message rauque et le Britannique regarda sa montre.

— Il se pose, il est en avance !

Ils se mêlèrent à la petite foule qui guettait les arrivants. Très vite,

les premiers passagers commencèrent à se présenter à l'Immigration. Pour les pauvres diables en guenilles, les contrôles semblaient interminables, mais il y avait un guichet presque vide. Diplomates et assimilés. Deux Blancs l'empruntèrent, admis en quelques secondes. Puis un troisième, en costume clair, avec de longs cheveux blonds.

— C'est Winston ! murmura l'homme du « 6 ». Notre client ne doit pas être loin.

Winston, l'agent du « 6 » qui avait « accompagné » l'imam Zalmay Saiyid depuis Quetta, s'arrêta devant le guichet « Informations », cherchant ostensiblement un hôtel. Les minutes s'écoulèrent, puis un barbu coiffé d'une toque blanche liserée d'or, en tenue pakistanaise, des sandales de cuir aux pieds, un vieux sac à la main, se présenta sur la file réservée. Pour lui aussi, ce fut rapide. Il émergea dans le hall, regarda autour de lui, puis se dirigea vers la sortie.

L'agent du « 6 » avait quitté son comptoir et sortit pratiquement en même temps, presque collé à lui. Scott Bromley souffla à Malko :

— C'est le mec en blanc. Ça va, les autres ont vu Winston à côté de lui. Il n'y a plus qu'à attendre. Ils vont nous prévenir.

Ils traversèrent à leur tour et émergèrent dans le parking pour voir l'imam pakistanais monter dans un taxi Mercedes, qui démarra aussitôt.

Ils étaient presque arrivés à l'ambassade de Grande-Bretagne lorsque le portable de Scott Bromley sonna.

— Ici, Alpha 2. Il est au *Carlton Hôtel*, sur Banyas Road, annonça une voix impersonnelle. *We proceed*.

— On va voir, suggéra le Britannique. Sans entrer.

Ils contournèrent l'aéroport et ses pistes pour rejoindre le Creek. Banyas Road remontait vers la mer, parallèlement. Ils repérèrent le *Carlton* sur leur gauche, de l'autre côté de l'avenue. Un établissement modeste pour Dubaï, qui ne devait pas avoir plus de trois étoiles, alors que le summum était cinq plus la mention « luxe ». L'imam Saiyid vivait modestement.

— O.K., conclut le Britannique, nous avons un homme à l'intérieur, un « bronzé », et une équipe dehors. Il n'y a plus qu'à attendre. Retournons au *Meridien*, c'est plus gai que l'ambassade.

Ils passaient devant la Clock Tower lorsque le portable sonna à nouveau. C'était Alpha 3 qui annonça :

— Il a commandé un taxi et ne reste qu'une nuit. On le prend en charge.

Scott Bromley ralentit, puis se gara dans le parking du *Meridien*, souriant à Malko.

— On entre dans le « dur »...

Ils n'eurent pas longtemps à attendre ; le portable sonna à nouveau et Alpha 3 annonça :

— Il vient d'arriver au Deira City Center. Alpha 2 l'a pris en compte.

Scott Bromley passa en « drive » et lança :

— *Let's roll.* ⁽⁴⁰⁾

Malko commençait à être sérieusement excité. À qui l'imam allait-il les mener ?

Bashir Memon avait le cœur qui sautait dans sa poitrine lorsque le taxi l'arrêta devant la madrasa Islamia Imdadia dirigée par son frère. Elle comportait, outre ses dortoirs, une petite mosquée, les logements de l'imam et des professeurs, autour d'une cour centrale.

Le pharmacien titubait de fatigue. La veille, en allant acheter son billet pour le vol régulier Dubaï-Quetta de la PIA, il avait découvert qu'un charter revenant de La Mecque, et à destination de Quetta, allait faire escale dans la soirée. Du coup, il était resté dans l'aérogare et, lorsque le vol s'était posé, avait réussi à négocier une des rares places libres. Seulement, le vol n'était reparti qu'à quatre heures du matin...

Il sonna et comme on ne lui ouvrait pas, poussa la porte qui donnait dans une petite entrée sombre. Celle-ci communiquait avec une cour intérieure où bavardaient quelques étudiants de la madrasa. Un jeune homme à la courte barbe bien taillée l'aperçut et vint vers lui, demandant, la main sur le cœur :

— *Salam aleykoun !* Que cherches-tu, mon frère ?

Ici, on pratiquait le soufisme, beaucoup plus accommodant que l'intransigent wahhabisme ou le salafisme extrémiste. Bashir Memon rendit son salut au jeune homme.

— *Aleykoun salam !* Je suis Bashir Memon, le frère du Piz Nadir. J'arrive de Londres et je suis inquiet, je n'ai pas de nouvelles de lui depuis plusieurs jours.

Le jeune homme se figea, le regard affolé.

— Comment ! Vous ne savez pas ?

Bashir Memon sentit son estomac se tordre. C'était ce qu'il avait craint... Il retint une forte envie de prendre ses jambes à son cou. À Quetta, un agent de la Couronne britannique n'avait pas une espérance de vie démesurée. Mais il domina sa panique et insista :

— Je ne sais rien. Qu'est-il arrivé ?

Le jeune homme hochait tristement la tête.

— Notre Piz bien-aimé a eu un grave accident ! Si Allah le veut, il restera en vie, mais cela fait une semaine qu'il est au Bolan Hospital et son état est toujours stationnaire. Si on le laissait seul, il mourrait. Nous allons tous les matins lui rendre visite, mais il ne nous reconnaît pas. Nous prions aussi beaucoup pour lui...

Bashir Memon sentit des larmes lui emplir les yeux. À la fois soulagé et rongé d'angoisse, il insista.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il a été renversé par un bus dont les freins n'ont pas fonctionné. Sa tête a heurté le sol et...

Sa voix se brisa. Il était visiblement très ému.

— Je veux le voir.

— Le Bolan Hospital n'est pas très loin.

Bashir Memon était déjà sorti. Un peu plus loin il trouva un taxi qui le conduisit au Bolan Hospital.

C'était un énorme complexe médical très moderne, à l'ouest de Quetta, juste avant les montagnes, en contrebas de la route. Mais à l'intérieur, on retrouvait le vrai Pakistan. Il y avait des gens assis par terre, des familles qui cuisinaient, des malades prostrés sur des bancs. C'était pourtant le meilleur hôpital de Quetta. Bashir Memon se présenta à l'accueil et expliqua sa situation... Quelques minutes plus tard, un médecin à la blouse blanche douteuse, un Palestinien arrivé là Dieu sait comment, l'introduisit dans une chambre où gisaient quatre malades. Tous reliés à une foule d'appareils de mesures et à des goutte-à-goutte. Ils ne risquaient pas de se gêner : tous étaient inconscients. Bashir Memon, d'abord, ne reconnut pas son frère : on lui avait rasé sa barbe noire pour lui faire une trachéotomie et il avait le teint cireux, les yeux fermés, les joues creuses. Il eut l'impression de se trouver devant un cadavre.

— Sans la machine, il serait déjà mort, expliqua le médecin. Il est dans un coma artificiel. Son cerveau a été atteint, mais on ne sait pas à quel point. Nous ne possédons pas de scanner ici et il est intransportable. Alors, il faut prier Dieu...

C'était une méthode de soins comme une autre.

Bashir Memon ne pouvait pas détacher les yeux du profil émacié de son frère. Il avança la main et effleura timidement son front. Il était tiède.

— Cela peut durer combien de temps ? demanda-t-il.

Le médecin eut un geste d'impuissance.

— *Inch' Allah !* On ne sait pas. Certains patients restent des années ainsi puis se réveillent. Mais ce sont des légumes... Je suis content que vous soyez venu.

— Pourquoi ?

Le médecin baissa les yeux.

— D'après mon expérience, votre frère est déjà avec Dieu... Il ne reprendra jamais connaissance. Nous n'avons que quatre de ces machines et certains malades en ont besoin... Il faudrait nous signer un papier nous autorisant à le débrancher. Pour sauver une vie.

Devant le sursaut horrifié de Bashir Memon, le médecin se hâta de

préciser :

— Pas maintenant. Il faut que je prépare des formulaires, que j'en parle au directeur. Mais si vous êtes son frère, vous avez le pouvoir légal de donner cette autorisation.

Bashir Memon avait envie de lui sauter à la gorge. Jamais il ne pourrait ôter à son frère ce dernier filet de vie. Même si c'était inutile.

— Depuis quand est-il là ? demanda-t-il.

Le médecin alla au pied du lit et regarda la feuille de température.

— Cela fait onze jours ! On l'a amené tout de suite après l'accident. Il n'a jamais repris connaissance.

Bashir Memon fit un calcul rapide : son frère avait eu son accident *la veille* du jour où il devait aller retrouver les agents britanniques à Spin Boldak. Donc ceux d'Al-Qaida ne pouvaient le soupçonner. En un sens, il en fut soulagé. Il pourrait être mis en terre dignement. Il se retourna vers le médecin.

— Où sont ses affaires ?

— Ici.

Il désignait une petite armoire métallique qu'il ouvrit avec une clef accrochée à sa ceinture. Bashir Memon aperçut des vêtements, un turban blanc taché de sang, puis une pochette en plastique où on avait rassemblé des papiers, un peu d'argent, des clefs, un mouchoir et les débris d'un téléphone portable, vraisemblablement détruit dans l'accident. Voici pourquoi il ne répondait pas...

Il demeura silencieux un long moment, perdu dans ses réflexions. Il n'était pas venu pour rien. Impossible de détacher les yeux du visage de son frère. Finalement, il prit une aspiration profonde et releva les yeux vers le médecin.

— Vous êtes sûr de votre diagnostic ?

— Certain, hélas !

— Très bien. Je reviens cet après-midi. Préparez les papiers.

Il sortit, trop ému pour pouvoir ajouter un mot. Il ne sentait même plus la fatigue du long voyage. Il erra quelques minutes sous le soleil, puis trouva un taxi et retourna à la madrasa. Le jeune homme qui l'avait renseigné était encore là. Bashir Memon s'ouvrit à lui de son dilemme. L'autre était horrifié.

— Vous allez le faire mourir !

— Allah l'a déjà rappelé, corrigea Bashir. Si je ne fais rien, ils le feront après mon départ. Je veux le porter en terre moi-même. Je vais organiser l'enterrement pour demain matin avec vous. Mais pourquoi personne ne m'a téléphoné pour me prévenir ?

Le jeune homme désigna l'antique téléphone noir posé sur la table de l'entrée, avec un sourire désolé.

— Nous n'avons pas accès à l'international. C'est trop cher.

— Très bien. Nous enterrerons Nadir demain, à la première heure.

Prévenez les membres de la madrasa. Maintenant, je vais prier.

Le jeune homme le guida jusqu'à la petite mosquée. Bashir Memon se déchaussa et se prosterna, demandant à Allah de lui donner du courage. Nadir avait toujours été très proche de lui. Plus qu'un frère. Au moins, il était soulagé : il n'était en rien responsable de sa mort. C'était le destin.

Agenouillé sur le tapis usé, il demanda à Allah de prendre soin de son serviteur, qui l'avait servi fidèlement pendant tout son passage sur terre.

— Il se trouve devant le magasin Al-Madani, en D 18, niveau 1, annonça Alpha 3. Depuis plusieurs minutes, il reste dans la même zone. Il doit avoir rendez-vous.

Scott Bromley sauta hors de la voiture, Malko sur ses talons, et ils pénétrèrent dans le City Mail. On se serait cru en Floride ou en Californie, pas dans un pays arabe. Sur trois étages, on trouvait toutes les boutiques du monde, de la bijouterie aux restaurants, desservies par d'interminables galeries, des escaliers roulants. C'était férocement climatisé et une musique orientale baignait l'ensemble d'une ambiance sirupeuse. Seul signe local : les *abayas* noires des femmes, mêlées aux minijupes des putes d'Europe de l'Est. Toutes venaient dans les mails pour draguer. Les Émiraties pour trouver un partenaire sexuel, les secondes, un client... Délaisées très vite après avoir pondu, les femmes des Émirats chassaient comme des folles le mâle qui pourrait les satisfaire discrètement. Protégées par leur *abaya* et leur masque, elles posaient négligemment leur portable avec le numéro affiché sur une table, une fois qu'elles avaient repéré une proie. Tous les jeunes gens qui ne voulaient pas encore se marier profitaient de ces femmes parfois belles, qui avaient toutes des frelons dans la culotte et ne demandaient même pas d'argent. Tout ce qu'elles souhaitaient, c'était un mâle bien membré qui leur fasse oublier leur solitude...

Scott Bromley et Malko fendirent la foule pour arriver à la zone désignée. Une demi-douzaine de boutiques, de part et d'autre d'une étroite galerie, à côté du grand magasin Debenhams. Malko repéra tout de suite l'imam Zalmay Saiyid. Il était arrêté devant la vitrine d'un magasin de vêtements masculins, coincé entre une boutique de lingerie et Dubaï Optical.

Au moment où ils approchaient, il pénétra dans la boutique. Malko, surpris, s'arrêta devant la vitrine voisine, Inner Lines, une boutique de lingerie plutôt osée. Il n'était pas là depuis quinze secondes qu'il sentit une présence à côté de lui. Une pute russe serrée dans un jean moulant comme une seconde peau, le regard bleu translucide, lui souriait silencieusement. Il se détourna et rejoignit Scott Bromley un peu plus loin. Ce dernier écarta son portable de son oreille et dit à voix basse, avec un demi-sourire :

— Le « client » est en train d'acheter des caleçons... Alpha 1 est avec lui.

Ils firent quelques pas. L'imam Saiyid ressortit, un paquet à la main, et continua à traîner dans le coin, se passionnant pour les lunettes de Dubaï Optical et regardant à deux reprises sa montre.

— On brûle ! murmura le Britannique, il a rendez-vous. Éloignons-nous.

Ils s'éloignèrent vers la zone B. Dix minutes plus tard, le portable sonna à nouveau.

— Un homme, en costume marron, cravate bleue, type oriental, s'est approché de lui, annonça Alpha 2 ; ils ne se sont pas parlé, mais, en ce moment, ils se dirigent vers la zone B. Vers vous...

Ils n'eurent pas le temps de bouger, la voix reprit :

— Ils viennent d'entrer tous les deux dans les toilettes publiques entre Al-Ghurar Exchange et Okaïdi, un magasin de jouets. C'est sûrement son contact...

Ils continuèrent à faire les cent pas. Heureusement, il y avait beaucoup de non-Arabs dans le mail et ils passaient inaperçus. C'était à peu près la seule distraction à Dubaï... Ils allaient revenir sur leurs pas lorsque Alpha 1 annonça :

— Le type en costume marron vient de ressortir des toilettes. On le prend en charge. Il marche dans votre direction. Alpha 2 s'occupe du client principal...

Malko et Scott Bromley étaient en grande conversation lorsque l'homme entré dans les toilettes avec l'imam passa devant eux, l'air affairé. Taille moyenne, bajoues, nez busqué, yeux encapotés, type oriental. Plutôt élégant. Une femme avec des lunettes noires était sur ses talons : Alpha 1. L'inconnu monta dans une Mercedes garée sur le parking. Ils n'avaient plus qu'à regagner le *Meridien*.

Scott Bromley et Malko prenaient un daiquiri-banane au bar du *Meridien* lorsque Alpha 1 surgit. Elle s'assit et ôta ses lunettes noires. Très britannique, le visage osseux, le nez fin, le regard intelligent, mais à peu près aussi sexy qu'un lavabo.

— Le client se trouve à la chambre 124 de *l'Intercontinental*, annonça-t-elle.

— Vous avez son nom ?

— Non, on y travaille.

— Sa nationalité ?

— Non plus. D'après son accent, il pourrait être libanais. J'envoie Alpha 5 se renseigner. Nous en saurons plus très vite.

Le portable de Scott Bromley sonna.

— C'est Alpha 2, annonça-t-il après une courte conversation. L'imam est rentré à son hôtel. Il a mis sur sa porte la carte « not disturb » et a demandé qu'on le réveille demain matin à six heures. Il y a un vol PIA. pour Quetta à 8 h 10...

Donc, le religieux salafiste n'avait effectué qu'un très bref voyage. La seule personne qu'il avait « frôlée » étant le mystérieux homme en costume marron, c'était sur ce dernier qu'il fallait se concentrer...

— Vous ne le lâchez pas, s'inquiéta Malko, cela peut-être une feinte.

— Bien sûr que non, assura Scott Bromley.

Malko trempa les lèvres dans son daiquiri, pensif.

Ainsi, l'imam, signalé comme membre d'Al-Qaida, serait venu de Quetta uniquement pour acheter des caleçons...

Une seule conclusion : l'homme avec qui il était entré dans les toilettes était celui qui motivait son déplacement à Dubaï. Il restait à savoir ce que cachait ce contact. L'imam n'avait pas de valise, pas de sac, et ne pouvait pas dissimuler grand-chose sous sa *dichdacha*. Une conclusion s'imposait : il était venu transmettre un message. Assez important pour justifier un tel déplacement.

Lequel ?

CHAPITRE XII

Maddie Stuart, qui faisait partie du dispositif de Scott Bromley sous le nom de code « Alpha 5 », adorait se déguiser en pute, c'était un des petits « plus » de son métier d'agent du MI6. Son physique particulièrement attrayant – un mètre quatre-vingts de blonde avec des jambes qui n'en finissaient pas, une poitrine qu'elle renforçait habilement grâce à un Wonderbra et une allure délurée – lui attirait, surtout dans les pays du Moyen-Orient, énormément d'offres. Mariée, un enfant, fidèle, elle se dédoublait dans ce jeu de rôles et parfois, lorsqu'elle faisait l'amour avec son mari, fantasmaient un peu sur les hommes qui lui avaient proposé de l'argent quelques heures plus tôt.

Elle pénétra d'un pas assuré dans le *Fishmarket*, le restaurant de l'*Intercontinental*, situé au premier étage, en bordure de Banyas Road. À Dubaï, il n'y avait pas de restaurant en dehors des hôtels.

Alpha 2, installé dans le hall, venait de lui signaler que le client, dont ils ne savaient encore rien, se dirigeait vers le restaurant. Elle s'arrêta sur le seuil, examinant la salle. Avec sa courte robe noire moulante, ses escarpins de douze centimètres, ses longs cheveux blonds, elle ne passait pas inaperçue.

Tout de suite, elle repéra l'homme qu'elle cherchait, assis seul à une table, à côté d'une fenêtre. Il venait de reposer le menu et, par chance, son regard croisa le sien. Maddie Stuart afficha aussitôt un sourire carnassier et prometteur. Hélas, le garçon approcha pour prendre la commande. En plus, elle ne devait pas transgresser certains codes : on n'attaquait pas les clients au restaurant, où il y avait des familles. Maddie Stuart fit demi-tour et prit l'ascenseur pour gagner le dixième étage où se trouvait le bar, dont les grandes baies donnaient directement sur le Creek. Il y avait encore peu de monde. Sur le podium, un trio philippin moulinait des chansons sirupeuses et, alignés au bar comme des quilles, quelques expatriés solitaires se partageaient entre bière et scotch.

L'un d'eux glissa de son tabouret et chaloupa jusqu'à Maddie Stuart, pour s'asseoir à sa table avec un sourire engageant.

— *May I offer you a drink, young lady*⁽⁴¹⁾ ?

— Avec plaisir, accepta Maddie Stuart, mais on vient me chercher dans dix minutes. Une autre fois peut-être.

Mécaniquement, elle lui glissa une carte dans la main. Toutes les

putes de Dubaï procédaient ainsi. Ne pas le faire eût paru suspect. Lorsqu'on appelait le numéro géré par la permanence du MI6, une voix féminine annonçait que « Carol », le nom de guerre de Maddie Stuart, avait quitté Dubaï. La jeune femme avait réussi quelques très bons contacts et sa profession apparente lui permettait de se déplacer facilement.

Son soupirant grommela et retourna au bar. C'était fréquent que des filles aient rendez-vous avec des Saoudiens qui les faisaient poireauter des heures, mais payaient royalement... Maddie Stuart commanda un jus de tomate et alluma une cigarette. *Normalement*, son « client » devrait se montrer, après le dîner. La plupart des expatriés seuls venaient faire un tour au bar du dixième. Soit pour un verre, soit pour une pute.

Malko regardait la télévision. Depuis longtemps, il avait épuisé les joies de Dubaï. À part les puttes et les piscines, il n'y avait strictement rien. Un univers totalement artificiel, comme un mirage dans le désert.

Une équipe du « 6 » suivrait l'imam Saiyid jusqu'à son avion pour Quetta. De ce côté-là, il n'y aurait pas de surprise, mais le Pakistanais était venu pour une question sérieuse, pas pour acheter six caleçons rayés... Donc, il était vital de ne pas lâcher l'homme qu'il avait rencontré dans les toilettes du City Mail.

Aziz Darvish hésita en sortant du *Fishmarket*. Son avion ne décollait qu'à onze heures le lendemain matin, donc il n'avait pas à se coucher tôt. La vision de la grande blonde aperçue à l'entrée du restaurant le titillait. Surtout ses jambes interminables. Juste le genre de femme qui le faisait bander... Évidemment, cela lui coûterait quelques centaines de dollars, mais il avait les moyens.

Finalement, il prit l'ascenseur et monta au dixième.

Il la repéra tout de suite, seule, à une table assez éloignée du podium de l'orchestre philippin. Il faillit d'abord se mettre au bar puis décida de ne pas perdre de temps et fonça vers elle. Le regard bleu l'examina rapidement. Elle souriait, lointaine et provocante à la fois. Il remarqua les seins gonflés et ne regretta pas d'être monté.

— Je crois que je vous ai vue au restaurant, dit-il. Je peux m'asseoir ?

— Avec plaisir. Je m'appelle Carol.

— Et moi Aziz. Vous vivez à Dubaï ?

— Pour le moment.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non, je suis écossaise. Je suis venue comme danseuse. J'aime danser.

Il se dit qu'elle aimait aussi baiser. Son sourire était ravageur. Après tout, se dit-il, c'est une pute, pourquoi perdre du temps ?

— Que diriez-vous d'un moment agréable en tête à tête ? reprit-il.

Elle lui lança un regard intéressé.

— Vous habitez Dubaï ?

— Non, juste de passage. Alors ?

— Il y a un problème, dit Maddie Stuart. Je suis retenue. C'est dommage, j'aurais bien aimé vous tenir compagnie.

Comme pour souligner ce qu'elle disait, elle croisa les jambes très haut, dévoilant un bon morceau de cuisse. Aziz Darvish sentit son ventre s'enflammer.

— Qu'est-ce que cela veut dire, « retenue » ?

— Un ami saoudien m'a téléphoné. Il finit de dîner et il vient me rejoindre. C'est un client régulier, je ne peux pas me dérober...

— Mais, tout à l'heure, au restaurant...

Elle sourit, carnassière.

— Vous auriez dû vous décider ! J'ai bien vu que vous me regardiez. J'étais libre, il ne m'avait pas encore téléphoné. Mais, si vous voulez, demain, on peut dîner ensemble et passer la soirée.

— Demain, je ne serai plus à Dubaï, soupira Aziz Darvish, déçu.

— Le matin, je suis libre.

— Je pars à dix heures.

— Loin ?

— L'Europe, la Belgique.

— Emmenez-moi, proposa-t-elle en riant.

Aziz Darvish se pencha et dit à voix basse :

— Vous n'aimeriez pas gagner 1 000 dollars ?

— Pour prendre un verre ? demanda-t-elle moqueusement.

Aziz lui jeta un regard presque mauvais, se pencha un peu plus.

— J'ai envie de ton cul, fit-il.

Maddie Stuart ne se formalisa pas. Ses clients saoudiens étaient souvent encore plus grossiers. À leurs yeux, la femme se situait entre la chèvre et le chien, mais plus près du chien... Elle répondit en souriant :

— Peut-être que mon ami saoudien changera d'avis. Dans ce cas, nous pourrions nous amuser ensemble.

— Je ne vais pas attendre au bar comme un con...

— Non, fit-elle. Je peux vous rejoindre dans votre chambre si vous me donnez le numéro.

— 822.

— O.K., fit-elle. Allez regarder un film *hot*. j'aime les hommes qui

ont très envie de moi...

Aziz Darvish n'insista pas. Il s'arrêta quelques minutes au bar pour avaler un Chivas Régál et regagna sa chambre. Maddie Stuart attendit une dizaine de minutes puis sortit à son tour et gagna la réception. Un jeune Indien s'y trouvait qui lui lançait toujours des regards brûlants. Elle se pencha vers lui et demanda à voix basse, tout en lui glissant un billet de dix dollars :

— Au 822, qui est-ce ? Il veut que j'aille chez lui. Je n'ai pas envie de tomber sur un malade.

Il regarda son registre. À Dubaï, les étrangers devaient donner leur passeport.

— Il s'appelle Aziz Darvish, dit l'Indien. Il a un passeport libanais et il part demain matin.

— Il vient souvent ?

— C'est la première fois que je le vois.

— *Choukran*⁽⁴²⁾ dit-elle avant de s'éloigner.

En se balançant un peu pour le récompenser doublement.

Elle pouvait rentrer retrouver son mari. Il la baisait toujours très bien quand elle était déguisée en pute. Dans l'entrée de son immeuble, elle ôta sa culotte et la mit dans son sac.

À minuit, le portable de Malko sonna. C'était Scott Bromley qui annonça :

— Le poste a bien travaillé. Le client s'appelle Aziz Darvish. Passeport libanais. Il part demain sur Lufthansa pour Bruxelles via Munich. À 10 h 55.

— Bruxelles ? fit Malko, étonné.

— Oui. Cela va vous faire lever tôt.

— Je pars avec lui ?

— Non. Avant. Il y a un vol pour Amsterdam à sept heures. Vous le prendrez. On vous attendra à l'arrivée et vous gagnerez Bruxelles par la route. On ne va plus le lâcher. Départ d'ici à cinq heures et demie.

Malko regarda sa Breitling : cela ne lui faisait pas longtemps à dormir. Mais il avait hâte de savoir pourquoi cet Aziz Darvish avait rencontré l'imam de Quetta. Et surtout, qui il était.

Bashir Memon avait trouvé une place sur l'unique vol pour Dubaï qui le faisait arriver à 17 h 55. Juste à temps pour attraper le vol de Londres qui partait à 23 heures.

L'enterrement de son frère s'était passé rapidement au cimetière de Marriarad. Il n'y avait personne, à part les gens de la madrasa et lui. Tout avait été réglé en une heure, avec un imam qui avait prononcé une courte prière. Ensuite, on avait descendu le corps enveloppé dans un linge dans la fosse. Dans le rite musulman, on enterrait les morts le plus rapidement possible. Or, on avait débranché Nadir Memon la veille. À 19 heures, il avait été déclaré mort par le médecin du Bolan Hospital.

Dans son bagage, Bashir Memon emportait son turban taché de sang et quelques papiers, plus le vieux Coran avec lequel son frère priait. Il avait fait don du reste à la madrasa.

Tandis qu'il attendait son vol, il se dit que la mort de son frère mettait fin à son engagement avec le MI5 britannique : il n'avait plus rien à leur vendre. D'un côté, il en était soulagé.

À peine dans l'avion pour Amsterdam, Malko s'était rendormi ! Le cerveau vide. Sept heures de vol. Non stop. Il n'avait pas faim et voulait seulement se reposer. Toute cette affaire était passionnante, mais, pour le moment, ne débouchait sur rien de concret.

Le Libanais qui avait rencontré l'imam fondamentaliste ne semblait pas avoir le profil d'un terroriste, avec sa silhouette empâtée et son allure bourgeoise. Malko avait hâte de savoir pourquoi il avait rencontré ce sulfureux imam qui s'était déplacé uniquement pour passer quelques minutes avec lui en catimini.

Une équipe du « 6 » avait embarqué sur le vol de la Lufthansa et, à tout hasard, une autre attendait à Munich, bien que Aziz Darvish ait été enregistré jusqu'à Bruxelles. N'ayant pas de bagage en soute, il pouvait parfaitement descendre à Munich...

Une hôtesse se pencha vers Malko, souriante, et annonça :

— *Sir*, nous arrivons bientôt à Schipol. Veuillez redresser le dossier de votre siège.

Il obéit mécaniquement. Le ciel était gris à Amsterdam et le paysage toujours aussi plat. Il avait soif et envie d'une douche. Hélas, il n'avait guère le temps...

À peine eut-il franchi l'Immigration qu'il aperçut la haute silhouette de Richard Spicer. Le chef de station de la CIA à Londres l'accueillit joyeusement.

— Pas trop fatigué ?

— Ça va ! fit Malko. Vous avez des nouvelles de notre client ?

— Oui, il n'est pas descendu à Munich, mais nous l'avons criblé et ce n'est pas inintéressant. C'est un trader en diamants, patron d'une petite société, Éco-Gems, qui est en sommeil. Elle n'a fait aucune

transaction depuis trois ans. Aziz Darvish a été soupçonné, à plusieurs reprises, de trafiquer avec les « diamants du sang », en Sierra Leone et au Liberia. Il connaît bien Charles Taylor, le dictateur libérien en train d'être jugé à La Haye.

— Où est-il basé ?

— À Anvers, mais il n'est pas membre de la Bourse du diamant. Cependant, il y compte de nombreuses relations. Donc, à mon avis, il va à Anvers.

— Il aurait récupéré des diamants à Dubaï ? demanda Malko, en gagnant le parking où se trouvait la Mercedes de location de Richard Spicer.

— C'est tout à fait possible, confirma l'Américain. Depuis 1998, Al-Qaida a diversifié son financement en investissant massivement dans les diamants. Nous avons trouvé la trace de plusieurs de leurs « opératifs » au Burkina Faso et au Liberia. Ils changeaient de l'or contre des diamants, plus facilement transportables.

Seulement, pour les négocier, ils ont besoin de gens comme cet Aziz Darvish.

— Quelle nationalité ?

— Libanais.

Ils sortirent du parking.

— Nous avons deux heures de route jusqu'à l'aéroport de Bruxelles, annonça l'Américain. Une équipe de notre station belge est déjà là-bas, au cas où on serait en retard...

Déjà, ils filaient sur l'autoroute en direction d'Anvers.

— Al-Qaida a donc besoin d'argent ! reprit Malko. C'est cohérent avec nos informations. S'ils lancent une offensive, il faut la financer.

— Donc, conclut Richard Spicer, si nous parvenons à intercepter ce financement, on leur coupe les ailes.

— Et on remonte leurs réseaux en Europe, compléta Malko.

Finalement, il ne regrettait pas son voyage éclair à Dubaï. Depuis le début de cette affaire, il avait parcouru pas mal de kilomètres, apparemment en vain, mais il allait peut-être prendre sa revanche.

— Bashir Memon est sur le vol Emirates qui arrive ce matin à Heathrow ! annonça Tom Atkins à la conférence quotidienne. Nous allons enfin savoir où il est allé et pourquoi il est parti...

— On ne sait pas où il est allé ?

— Non, on a perdu sa trace à Dubaï. Peut-être est-il resté là-bas.

— Ce n'est donc pas un traître, conclut Barry Huntington, sinon il ne serait pas revenu.

— On verra, fit Tom Atkins. Nous allons le cueillir à l'arrivée et le

débriefier.

— Rien de nouveau du côté de la pharmacie ?

— Nous enquêtons sur Ahmed Ali Mohammed, le préparateur. Celui qui est devenu l'amant de notre source, Benazir Kayani. D'après elle, ce serait un fondamentaliste. Jusqu'ici, il ne s'était pas fait remarquer...

— Les gens de Birmingham non plus, remarqua amèrement son adjoint. Ni ceux de juillet 2006. Nous ne les connaissons pas tous.

— C'est quand même une coïncidence curieuse qu'il se soit trouvé justement dans la pharmacie de Bashir Memon, quelqu'un qui travaille avec nous...

— C'est vrai, reconnu Barry Huntington. Nous allons tirer cette affaire au clair. Des nouvelles de Dubaï ?

Tom Atkins regarda sa montre.

— Nos gens voyagent avec cet Aziz Darvish. On verra où il va nous mener.

L'aéroport de Zaventem, à l'ouest de Bruxelles, était plutôt calme en ce début d'après-midi. Depuis le naufrage de la Sabena, la compagnie belge, il y avait moins de vols au départ de la Belgique, et le train rapide Thalys avait porté un coup fatal aux liaisons aériennes avec Paris. Malko regarda le tableau d'affichage : le vol Lufthansa Munich-Bruxelles venait d'atterrir.

Richard Spicer soupira.

— J'espère que les gens du « 6 » ne vont pas faire de conneries.

C'est le MI6 qui avait été chargé de la surveillance de Aziz Darvish.

Les premiers passagers du vol Lufthansa commencèrent à se présenter à l'Immigration. Comme il s'agissait d'un vol intra-européen, il n'y avait pratiquement pas de contrôle et les guichets des Douanes, eux, étaient carrément vides...

Malko recula au niveau de la vitrine du Relay. Le Libanais aurait pu se souvenir de son visage, entraperçu à Dubaï. Les passagers s'écoulaient rapidement et l'homme au complet marron apparut enfin, passant sans même s'arrêter devant les guichets de l'Immigration et se dirigeant vers la sortie. Un sac de voyage en daim à la main, il disparut à l'extérieur. Presque aussitôt, une voix annonça dans l'écouteur de Richard Spicer :

— Il se dirige vers les parkings longue durée. Nous le prenons en charge.

— Allons-y ! suggéra Malko.

Ils rejoignirent le parking voisin, où Richard Spicer avait garé une

BMW grise banalisée appartenant à la station de Bruxelles.

Ils étaient en train de sortir du parking lorsque la voix du « contrôleur » annonça :

— Il vient de prendre son véhicule. Une Audi 6 bleue avec une plaque belge : TZA762. Il rejoint le Ring 2.

Bruxelles était ceinte de deux périphériques d'où partaient les autoroutes menant dans toutes les directions. Tout de suite après Zaventem, il y avait un nœud d'autoroutes à donner le tournis. Malko hésitait sur la voie à suivre quand leur guide, dans le haut-parleur du bord, annonça :

— Il est sur le Ring 2, en direction de Vilvoorde. Il roule assez vite.

Un flot de camions s'écoulait sans arrêt, sur toutes les files, sauf celle de gauche. Les gens roulaient assez vite, mais il fallait être vigilant à cause des brusques changements de direction des camions. Ils se noyèrent dans la circulation. Les usines alternaient avec les champs, les chantiers, une sorte de tissu urbain à la californienne, le charme en moins. La voix éclata de nouveau dans le haut-parleur :— Il vient de s'engager sur l'A 12. L'autoroute menant à Anvers. Où le Libanais allait-il les emmener ?

CHAPITRE XIII

Deux monstrueuses éoliennes aux pales presque immobiles, plantées comme des hérons en bordure de l'autoroute, ressemblaient à des signaux d'un autre monde. Ils n'étaient plus qu'à une quinzaine de kilomètres d'Anvers. Aziz Darvish roulait à quelques kilomètres devant eux. Le flot des camions ne se tarissait pas. Des deux côtés du ruban de bitume, zones industrielles et champs alternaient, un tissu urbain austère, qui ne s'interrompait jamais.

En arrivant à Anvers, l'autoroute se scindait en branches multiples, signalées par des inscriptions en flamand.

Ils coupèrent un énorme périphérique à huit voies et le contrôleur qui suivait Aziz Darvish annonça :

— Il remonte Amerikalei vers le nord-est.

Ils y arrivèrent à leur tour : une grande avenue à deux voies, bordée de maisons bourgeoises typiques sans le moindre volet. La bande du milieu était réservée à des trams blancs qui se succédaient en file indienne.

— Il tourne à droite, dans Marialei, annonça le contrôleur. (Quelques secondes, et il compléta :) Il vient de s'arrêter devant le numéro 42 de Rubenslei. Il entre dans le garage. Il a disparu. *Over*.

À leur tour, ils parvinrent dans Rubenslei, une rue élégante bordée de petits immeubles serrés les uns contre les autres, en bordure d'un grand parc triangulaire, le Stadspark... Ils continuèrent jusqu'à l'angle opposé du triangle, aussitôt rejoints par une Golf blanche qui s'arrêta derrière eux. Un jeune homme en descendit.

Il se présenta après avoir pris place à l'arrière.

— Mike Nichols, j'appartiens au poste du « 6 » de Bruxelles.

— Vous connaissez bien Anvers ? demanda aussitôt Malko.

— Bien sûr, sourit le jeune homme, en 2005, quand les traders en diamants russes ont voulu s'implanter ici, j'y suis souvent venu. Ici, c'est un des quartiers chics de la ville. Les vieux bourgeois sont à Brasschaat, dans le nord-est, une sorte d'oasis de verdure, avec des propriétés magnifiques. Mais tous les gens qui travaillent dans le diamant sont logés autour de Stadspark : Juifs, Pakistanais, Indiens. C'est à deux pas de la Bourse du diamant et très agréable pour les enfants à cause du parc. L'été, c'est magnifique, toute cette verdure...

— Et tous ces gens cohabitent harmonieusement ? s'étonna Malko.

— Tout à fait, confirma l'agent du « 6 ». Ils vont même aux anniversaires les uns chez les autres ! Les Pakistanaïsi ont surtout les commerces de détail, les Juifs, les grosses affaires. Regardez, en voilà un !

Un homme s'avançait sur le trottoir, d'une démarche dansante. On aurait dit une rétrospective du ghetto de Varsovie ! Tout en noir, coiffé d'une énorme toque de fourrure qui débordait de son crâne de vingt centimètres, des lunettes, une barbe clairsemée. Un Juif hassidim, directement importé de Mea Sharim ! Il entra un peu plus loin dans un élégant building en pierre grise de Van-Ecklei, une des rues bordant le parc.

— J'aimerais voir où habite Aziz Darvish, demanda Malko.

Ils repartirent, guidés par le jeune agent du MI6, faisant le tour du grand parc triangulaire. Jusqu'à un petit immeuble moderne de six étages, le Monte-Carlo, avec des balcons et, au rez-de-chaussée, un garage.

— Nous sommes en planque un peu plus loin, annonça le Britannique. Le mieux est que vous vous installiez à l'hôtel et on vous prévient dès qu'il bougera.

Malko regarda sa Breitling : 4 h 10. Le Libanais était peut-être fatigué du voyage.

— On peut avoir ses numéros de téléphone ? demanda-t-il.

Richard Spicer hocha la tête.

— S'il est dans l'annuaire, on aura sa ligne fixe. Pour le portable, on ne peut rien faire sans les Belges. Il faut que je demande à Langley...

— Je peux peut-être vous aider, suggéra le jeune Britannique. J'ai de bons rapports avec un de mes homologues de la Sûreté de l'Etat. Joan Van Boalen. Nous avons travaillé ensemble sur les Russes. Je peux lui demander *off the record* s'il a quelque chose sur ce type. Comme nous avons des raisons de supposer que Aziz Darvish a des liens avec les diamantaires, je vous conseille de vous installer dans le coin ; il y a un bon hôtel sur Koningin-Astridplein, le *Park Plaza Hôtel*. Juste en face de la gare. De là, vous pouvez aller à pied dans le quartier des diamantaires. S'il n'y a rien d'ici ce soir, nous pouvons nous retrouver pour dîner dans un restaurant libanais d'Appelmansstraat, le *Tarbouch*. C'est pas trop mauvais et cela me donne le temps de mettre la main sur Joan Van Boalen. Je ne pense pas que notre « client » ressorte : je connais les mœurs du pays : dans une demi-heure, tout est fermé !

Il n'y avait plus qu'à suivre son conseil. Il les précéda jusqu'à Koningin-Astridplein, dont le côté nord était occupé par un hideux building jaune flanqué de clochetons triangulaires, le *Park Plaza Hôtel*.

Ils se garèrent dans le parking souterrain de la place et allèrent

s'installer. Il valait mieux se déplacer à pied, la circulation était atroce, à cause des innombrables trams, des sens uniques, des feux interminables et des bicyclettes. Au moment où il entra dans le parking, Richard Spicer faillit écraser un Juif en kippa caracolant sur un immense vélo, noir comme un corbeau, qui les injuria en yiddish...

Bashir Memon ne parut nullement surpris lorsqu'il vit, en débarquant dans le hall 4 de Heathrow, s'avancer vers lui en souriant l'homme qu'il connaissait sous le nom de John Murphy.

— Vous avez fait bon voyage ? demanda poliment ce dernier.

— Je suis fatigué, répondit le Pakistanais, bougon.

— Nous allons vous éviter de prendre un taxi, proposa le Britannique, cela nous donnera l'occasion de bavarder...

En fait de taxi, il s'agissait d'un véhicule banalisé du « 5 ». Dès qu'il furent sur le M4, John Murphy demanda gentiment, mais d'un ton ferme :

— Pourquoi êtes-vous parti à Dubaï avec une telle précipitation ?

— Je n'ai pas été à Dubaï, j'étais à Quetta.

John Murphy tiqua intérieurement. C'est en surveillant tous les vols au départ de Dubaï vers Londres que le « 5 » avait retrouvé la trace du pharmacien.

— J'étais inquiet pour mon frère.

— Ah bon, je comprends, approuva l'agent du « 5 ».

— Il est mort, laissa tomber Bashir Memon.

— Comment ?

— Un accident, la veille du jour où il devait se rendre à ce rendez-vous avec vos amis. Il a été renversé par un camion.

— Il s'agit vraiment d'un accident ?

L'homme du MI5 semblait sceptique. Bashir Memon secoua la tête.

— Il y avait des témoins. Le chauffeur du bus a été arrêté. Il sera jugé. Ses pneus étaient lisses, les freins marchaient mal. C'est un pauvre homme, qui était fatigué. Il avait beaucoup roulé...

John Murphy regretta sa question : Al-Qaida avait plutôt l'habitude d'égorger et ne s'embarrassait pas de faux accident, dans une région où les fondamentalistes faisaient ce qu'ils voulaient. C'était une question idiote. Néanmoins, il continua son interrogatoire et lorsqu'il déposa le pharmacien devant chez lui, il savait à peu près tout.

Il n'avait plus qu'à faire son rapport, qui risquait de soulever pas mal de questions.

La façade du *Tarbouch*, peinte en rouge vif, luisait dans la pénombre comme une balise de détresse. Après s'être installés au *Park*

Plaza Hôtel, Malko et Richard Spicer étaient allés reconnaître le quartier, en commençant par la gare centrale.

Sans doute la seule gare au monde où on ne vendait que des diamants dans les galeries commerciales. Un énorme bâtiment ancien de quatre étages, dont deux réservés pour les voies, les deux autres alignant des vitrines étincelantes sous le regard indifférent des passants.

Seule, une fille aux cheveux orange d'une minceur incroyable, juchée sur des semelles compensées de vingt centimètres, rêvait devant la vitrine d'un joaillier pakistanais. Les piétons ordinaires passaient devant les vitrines sans les voir, blasés. La gare jouxtait le quartier des diamantaires et la rue qui la longeait, Pelikaanstraat, alignait sur une centaine de mètres tous les diamants du monde, veillés par des Pakistanais adipeux à l'œil vif et au sourire humide. Le voyageur arrivant de n'importe quel train venait s'écraser sur les vitrines scintillantes.

Lorsqu'ils poussèrent la porte du *Tarbouch*, Mike Nichols était déjà installé. Il n'y avait que trois tables occupées et le Britannique remarqua :

— À Anvers, les gens dînent chez eux, il n'y a que les touristes qui sortent.

— Vous avez du nouveau ? demanda Malko.

— Côté Aziz Darvish, rien. Il n'est toujours pas ressorti de chez lui, et je pense qu'il ne le fera pas, Néanmoins, on continue la surveillance 24 heures sur 24.

— Et votre ami de la Sûreté de l'État ?

— Notre client est connu... En 2001, le parquet d'Anvers a ouvert une enquête sur lui, car il était soupçonné d'avoir acheté des diamants de contrebande au Sierra Leone, *via* un intermédiaire lié à Al-Qaida... Il possède une société de courtage de diamants, Éco-Gems, mais n'est pas membre de la Bourse du diamant d'Anvers.

— Qu'est devenue cette enquête ? demanda Malko.

— Elle n'a rien donné, avoua l'agent du MI6. Les Belges ont découvert des coups de téléphone suspects donnés à des membres présumés des réseaux islamistes, en Afghanistan, au Pakistan, en Iran et en Irak...

— Et qu'ont-ils fait ?

Le Britannique eut un geste fataliste.

— Rien... Il aurait fallu mener des recherches longues et difficiles. Les Belges m'ont communiqué le dossier et j'ai transmis à Londres. Le parquet royal a classé sans suite. Les Belges n'aiment pas beaucoup qu'on évoque des magouilles dans le diamant. Cela fait peur...

— Qui est cet Aziz Darvish ?

— Un chiite libanais, diplômé de gemmologie. Il a travaillé un

temps à Londres, dans le quartier de Hatton Gardens, chez un négociant lié au Burkina Faso, par où transitent les « diamants du sang ».

Malko se tourna vers Richard Spicer.

— L'Agence n'a jamais travaillé là-dessus ?

L'Américain fit la grimace.

— Notre Administration non plus n'aime pas trop qu'on fouille ce sujet ! Le principal centre de taille de diamants se trouve à New York et personne n'a envie de jeter l'opprobre sur cette activité. Le lobby juif des diamantaires est très puissant.

— Même lorsqu'il s'agit d'Al-Qaida ?

Richard Spicer ne répondit pas et Mike Nichols se hâta de dévier la conversation.

— En tout cas, dit-il, je crois que vous avez mis dans le mille. Si cet Aziz Darvish s'est rendu à Dubaï, c'est sûrement pour récupérer des pierres.

— Pour les vendre ?

— Ici, c'est facile. Il va à la Bourse du diamant dans Hoveniersstraat. Et la transaction se fait en moins d'une heure. Même s'il n'est pas membre, il y compte des amis.

Ils se mirent à manger sans envie leur kebab. La façade valait mieux que la nourriture. À mi-repas, Mike Nichols tira de sa poche un bristol et le tendit à Richard Spicer.

— Voilà ses numéros. Le fixe et le portable. Lequel a peut-être changé. Je l'ai transmis au poste de Bruxelles, et ils s'en occupent. De toute façon, je crois que pour ce soir, vous pouvez vous coucher. L'activité là-bas, c'est entre dix heures du matin et quatre heures de l'après-midi.

* * *

Aziz Darvish se détendait dans un bain chaud, préparé par sa femme. Heureux de son voyage sans histoire. Il ne travaillait qu'irrégulièrement avec ses « amis » pakistanais, mais c'étaient des gens sérieux, corrects sur les commissions et qui ne discutaient pas les prix qu'il offrait. D'ailleurs, prudent, il se contentait d'une modeste commission de 15 %, plus les frais. Les prix du diamant n'étaient pas extensibles et il n'avait pas envie de se retrouver la tête séparée du corps... Cette fois, il allait empocher près de quatre cent mille dollars. Pas mal pour quarante-huit heures de voyage. Un seul regret : ne pas avoir consommé la ravissante pute de *l'Intercontinental*, à Dubaï...

Il sortit de son bain et s'enveloppa dans un peignoir, puis rejoignit Leila, sa femme, installée sur le lit avec un plateau. Elle avait fait des frais pour son retour, arborant une sorte de déshabillé noir qui aurait été très sexy si elle avait eu vingt kilos de moins. À tout hasard, elle avait mis un DVD porno.

— *Habibi*, je te plais ? minaуда-t-elle.

Aziz Darvish était déjà en train de dévorer une kefta bien piquante. Son portable sonna. Il reconnut tout de suite la voix et dit sans attendre la question :

— Tout s'est très bien passé.

Son interlocuteur fut bref. On l'attendrait à partir de onze heures dans Lange-Herentalsestraat. À la sortie du centre commercial.

La communication fut coupée. Aucun nom n'avait été prononcé.

Leila soupira, d'une voix mouillée :

— Si tu vas là-bas demain, *habibi*, j'irais bien avec toi ! J'ai repéré une bague avec une très grosse tanzanite et de tout petits diamants. On doit pouvoir l'avoir pour pas cher.

La bouche pleine, Aziz ne répondit pas, regardant sur l'écran une créature qui lui rappelait celle de Dubaï.

Mike Nichols reposa son portable, l'air ravi.

— Il a rendez-vous demain, entre onze heures et midi, dans le quartier des diamantaires.

— Avec qui ? demanda Malko.

— Un homme à l'accent oriental parlant anglais. Il a appelé sur le portable de Aziz Darvish. Nous avons quelqu'un avec une « valise », juste en face de chez lui... L'appel a eu lieu à 10 h 09.

— Vous avez le numéro d'appel ? demanda Malko.

— Bien sûr C'est un portable local, mais on ne peut pas identifier son propriétaire sans l'aide de la Sûreté d'État. Il faut une demande officielle et ce n'est pas sûr qu'ils coopèrent.

— Comment ? s'étonna Malko, pour une affaire liée au terrorisme, ils ne coopéreraient pas ?

— Nous sommes en Belgique, soupira Mike Nichols. Ici, même la Sûreté de l'État n'a pas le droit de procéder à des écoutes sans le mandat d'un magistrat fédéral ! Ils vont donc nous demander comment on a obtenu ce numéro. Et, à leurs yeux, c'est illégal.

Al-Qaida avait encore de beaux jours devant elle.

— En plus, nous n'avons pas prévenu les Belges de notre intérêt pour Aziz Darvish. Du moins, officiellement.

— O.K., conclut Richard Spicer, restons entre nous. On verra comment se développent les choses.

Il régla et ils se retrouvèrent dans Appelmansstraat.

Mike Nichols désigna, juste en face du restaurant, sur l'autre trottoir, l'entrée d'une galerie marchande.

— C'est ici qu'Aziz Darvish a rendez-vous demain matin avec son correspondant.

CHAPITRE XIV

Malko arpentait lentement Hoveniersstraat, la rue piétonne, cœur du quartier des diamantaires. Il n'était que dix heures du matin et il y avait encore peu d'animation. Quelques Juifs en noir, une mallette noire attachée à leur poignet par une chaîne, des marchands pakistanais en costume bleu, cravatés, des Indiens. Tous se saluaient poliment d'un signe de tête et d'un sourire.

L'univers des diamantaires était minuscule : une sorte de forteresse de trois rues sans trottoirs, incrustée dans ce quartier populaire, peuplé traditionnellement de Juifs. Dans la rue voisine, Vestingstraat, il n'y avait que des magasins kasher.

Il était arrivé dans Hoveniersstraat par Rijnstraat, sorte de passage d'une trentaine de mètres, donnant dans Vestingstraat, qui, elle-même, débouchait sur Pelikaanstraat, longeant la gare d'Anvers. Des immeubles modernes, sans charme, avec des façades blanchâtres. Comme n'importe quelle rue du quartier moderne d'Anvers. Seule différence : la chaussée était barrée par un cercle de plots d'acier escamotables commandés par une borne au clignotant rouge, et une batterie de caméras épiait le moindre geste des visiteurs. Si vous ne possédiez pas le badge émis par la Bourse du diamant, impossible d'accéder en voiture à ce saint des saints...

À la jonction de Rijnstraat et de Hoveniersstraat, plusieurs camions de la Brinks, bien rangés, attendaient de transporter leur trésor.

Hoveniersstraat était vraiment le cœur du quartier sur une centaine de mètres. Après la Brinks, on trouvait la Bourse du diamant, puis, au 31, une toute petite synagogue aux portes ouvertes ; au 37, le Club des diamantaires, au 39, l'agence d'ABN-Amro, flanquée par le poste de police.

Aucune tension : quelques policiers en bleu déambulaient sans s'intéresser aux passants. Malko s'arrêta devant un bâtiment majestueux avec un large bandeau sur sa façade : Antwerp Diamonds Bank. C'est là que se faisaient la plupart des grosses transactions, après un accord au Diamant Club van Antwerpen, juste à côté. Tout cela baignait dans un calme de bon aloi. Il leva les yeux vers le ciel, aperçut les traînées blanches des avions qui décollaient d'Amsterdam, survolant Anvers très haut.

Avant de tourner dans Schupstraat, qui prolongeait

Hoveniersstraat après un angle droit, il s'arrêta quelques instants devant la succursale d'ABN-Amro, là où beaucoup de diamantaires entreposaient leurs pierres.

Juste à côté du poste de police, aux fenêtres protégées par des rideaux blancs opaques, un building massif de quinze étages fermait la rue, celui de CNN. Après, c'était fini. Un marchand de journaux avec un choix important de revues arabes et juives, quelques boutiques de commerce lié au diamant et la sortie protégée, comme de l'autre côté, par un demi-cercle de plots escamotables en acier et une dizaine de caméras, flanqués d'une guérite de police.

Ces trois rues étroites pouvaient être bouclées en quelques minutes, et il n'y avait jamais de hold-up.

Un Pakistanais s'arrêta devant un Juif en papillotes, lui serra la main et lui lança en yiddish un sonore « *Mazal u Bracha*⁽⁴³⁾ ». Ici, Juifs et musulmans vivaient en bonne intelligence, pratiquant le même négoce et se contentant d'une poignée de main pour sceller un contrat.

Une sorte de monde idéal.

Arrivé au bout de Schupstraat, Malko tourna à droite dans Lange-Herentalsestraat, pour remonter vers le nord. Rue sans grâce, avec quelques petits hôtels et pas de diamants. Un peu plus loin, elle changeait de nom, devenant Appelmansstraat. Et, juste en face de la façade rouge du *Tarbouch*, s'ouvrait la galerie commerciale qu'ils avaient repérée la veille.

Malko s'y engagea, passant devant un magasin de saris et de robes superbement brodées, destinées à des Pakistanaïses ou des Indiennes. En face, du prêt-à-porter pour hommes. La galerie zigzagait, offrant plusieurs restaurants, des boutiques variées, pour ressortir dans Hoveniersstraat, juste en face de la Brinks, par un étroit couloir pavé de carreaux blancs. En dehors des trois extrémités des trois rues qui n'en faisaient qu'une, c'était le seul accès à la Mecque du diamant... Malko flâna quelques instants devant la vitrine de Brazil-Thai Gems, repassa devant le kiosque plein de falafels et alla s'installer au milieu de la galerie, au restaurant *Le Lunch*, dans un confortable *director's chair*.

Après avoir commandé un café, il regarda sa Breitling. Onze heures dix.

Il n'aurait plus longtemps à attendre. Normalement, le dispositif du MI6 était sans faille : Aziz Darvish serait pris en charge dès la sortie de son immeuble, ensuite, trois équipes de deux agents ne le lâcheraient pas, jusqu'à ce qu'il ressorte dans Appelmansstraat, là où il avait rendez-vous avec ses « sponsors ».

Il sursauta : son portable sonnait.

Une voix anonyme annonça :

— Le sujet vient de partir de chez lui au volant de sa voiture. Il est

seul et a une serviette noire.

Malko coupa la communication et but un peu de café. Appelmansstraat était sécurisée. Une voiture avec Richard Spicer, une équipe à pied et un motard. La rue étant en sens unique vers le sud, cela facilitait les choses. Les gens qui venaient retrouver le Libanais ne pourraient pas échapper à la surveillance des équipes de la CIA et du MI6. D'autant qu'ils ne se doutaient sûrement de rien.

Une fille en jean serré, avec des bottes et un pull vert, les cheveux réunis en chignon, vint s'installer à quelques tables de Malko et commanda un café, avant de se plonger dans le *Herald Tribune*. De l'allure, plutôt sexy, mais visiblement ne cherchant pas la compagnie. Le portable de Malko sonna à nouveau.

— Il a mis sa voiture au parking de Koningin-Astridplein, annonça la voix. Il va ressortir par l'intérieur de la gare. Il se dirige vers Pelikaanstraat.

Aziz Darvish marchait d'un bon pas, fouetté par l'air frais et plutôt content de lui. D'abord, sa femme, la veille au soir, lui avait fait exactement ce dont il avait envie, ce qui lui avait permis un joli petit fantasme avec la pute de Dubaï.

Toujours ça de pris.

Du coup, il était décidé à lui offrir sa bague de tanzanite, quitte à la négocier à mort. Il suivit Pelikaanstraat, tourna dans Rijnstraat et fonça droit vers la Bourse du diamant. Au portillon du bas, un vigile lui demanda poliment qui il venait voir. N'étant pas membre, il ne pouvait y pénétrer sans être attendu par quelqu'un.

— M. Zimmerman, répondit le Libanais.

Le vigile prit son téléphone. Quelques instants plus tard, il ouvrit le portillon.

— M. Zimmerman vient vous chercher.

Aziz Darvish attendit patiemment, dans le brouhaha des conversations. Ici, tout le monde se connaissait et on discutait en anglais, en yiddish, en urdu, en indhi, ou même en flamand. Une vraie tour de Babel. Walter Zimmerman surgit de l'ascenseur, tout de noir vêtu, souriant dans sa barbe bien peignée, affable. Il avait déjà fait des affaires avec Aziz Darvish et s'en était bien trouvé. Ils montèrent au sixième, dans son petit bureau, sans même une secrétaire. Ici, on employait le moins possible d'étrangers. À peine la porte refermée, Aziz Darvish ouvrit sa serviette, en sortit quatre sachets en peau et en déversa le contenu sur le tapis vert, éclairé par une lampe puissante. Des diamants de taille moyenne et de belle couleur.

Le courtier avait déjà vissé sa loupe à son œil droit. Il n'y avait

que quatre critères pour estimer un diamant, les quatre C, *clarity*, *carat*, *colour* et *cut*.^{44}

Pendant d'interminables minutes, on n'entendit que le souffle des deux hommes. Walter Zimmerman n'examinait pas chaque pierre mais en choisissait au hasard quelques-unes dans chaque lot. À la fin, il retira sa loupe, posa ses mains à plat sur la table et adressa un sourire amical au Libanais.

— La marchandise est correcte. Ce n'est pas du premier choix, mais...

— Je sais, reconnu Aziz Darvish, mais la taille est belle.

— Il y a un certificat ?

— Bien sûr.

Faux, évidemment, mais c'était inutile de le souligner. Les diamants les plus douteux ne portaient pas de tâches de sang... Seule l'origine était importante pour les très grosses pierres.

Walter Zimmerman s'était mis à sa calculatrice. Aziz Darvish respecta ses calculs. Jusqu'à ce que son acheteur tourne la machine et lui montre le chiffre inscrit sur le cadran. Le Libanais ne réagit pas plus qu'un joueur de poker. Il prit la machine et pianota un chiffre différent.

Encore un échange, puis un quatrième chiffre. Aziz Darvish fit la moue.

— Vous êtes dur aujourd'hui...

— Non, juste ! corrigea Walter Zimmerman. Je vais être obligé de les garder un peu... C'est bon ?

— C'est bon.

Comme la tradition l'exigeait, ils se serrèrent la main et le Libanais murmura :

— *Mazal u Bracha*.

— On va à l'ABN ? proposa l'acheteur.

Il glissa les diamants dans leurs sachets puis ceux-ci dans une petite sacoche de cuir noir qu'il relia à son poignet par une chaîne d'acier. Il aurait fallu la lui trancher pour les récupérer et, dans ce milieu, cela ne se faisait pas... Ils parcoururent en bavardant les deux cents mètres qui les séparaient de la banque ABN-Amro. Sur place, Walter Zimmerman demanda un retrait en liquide de la somme fixée, puis descendit à la salle des coffres, ranger ses achats. Lorsqu'il remonta, les enveloppes étaient prêtes. Il n'avait plus qu'à les transférer dans la grosse serviette noire du Libanais. 3 800 000 dollars, en billets de cent.

Ils se séparèrent au milieu de la rue, Walter Zimmerman faisant une halte à la synagogue, comme après chaque transaction, pour remercier Dieu, tandis que Aziz Darvish filait vers le fond de la rue. Il passa devant la Brinks et entra dans l'Empire Shopping Center.

Malko attendait devant son café vide. Tendu. Il avait beau savoir que tout était sous contrôle, il craignait toujours une mauvaise surprise. Cependant, l'entrée de Schupstraat était aussi sous surveillance, au cas où le Libanais aurait modifié ses plans. Soudain, son pouls s'accéléra.

Aziz Darvish venait d'apparaître, venant de Hoveniersstraat, une grosse serviette noire à la main. Il passa devant la terrasse du bistrot et continua, en direction de Appelmansstraat. Donc, les choses se déroulaient sans accroc. Le Libanais ne l'avait sûrement pas remarqué et il décida de patienter encore quelques minutes.

Il était en train de laisser des pièces sur la table lorsque deux claquements secs venant de l'extérieur troublèrent le silence. Son pouls grimpa en flèche : c'étaient des coups de feu. Il se dressa d'un bloc : cela venait de la sortie du centre commercial, côté Appelmanstraat.

Tout ne se passait pas comme prévu.

Aziz Darvish jeta un coup d'œil distrait à la vitrine des saris, sur sa gauche, et aperçut une voiture rouge arrêtée en double file en face de l'entrée du centre commercial. La portière avant droite s'ouvrit et il en émergea un grand jeune homme brun de type oriental, avec une petite barbe et un long cou, le nez busqué, le visage fin.

Celui avec qui il avait rendez-vous.

Le jeune homme gagna le trottoir et ils se rejoignirent en face de l'entrée du centre commercial.

— Tout est là ? demanda le jeune homme.

— Oui.

— Combien ?

— Trois millions huit cent mille.

— Ce n'est pas beaucoup.

— Je n'ai pas pu faire mieux.

— *Yallah !* Donne.

Aziz Darvish lui tendit la serviette et ne vit pas un homme qui s'approchait de lui par-dérrière. Il n'eut même pas le temps de se retourner. Il y eut une détonation sèche. L'inconnu lui avait tiré une balle dans la nuque. Aziz Darvish s'effondra, foudroyé, et l'homme lui tira un second projectile dans l'oreille, avant de s'enfuir vers la voiture rouge, en compagnie de celui qui portait la serviette. Le tout avait duré quelques secondes.

Au moment où Malko se ruait vers l'endroit des coups de feu, la jeune femme au chignon se leva également. Il était si concentré qu'il ne vit qu'à la dernière seconde l'arme qu'elle avait sorti de son sac. Un

pistolet automatique Walther PPK. Froidement, elle tendit le bras et visa la tête de Malko. Dans un ultime réflexe de défense, ce dernier parvint à lui saisir le bras au moment où elle appuyait sur la détente, lui abaissant violemment le poignet vers le bas.

C'est alors que le coup partit.

Il ressentit une violente douleur dans le ventre et lâcha le pistolet, tout en s'effondrant en arrière. Le souffle coupé par la douleur, il vit la femme viser posément sa poitrine et appuyer de nouveau sur la détente de son arme. L'adrénaline se rua comme un torrent dans ses artères. C'était la fin !... Il n'y eut qu'un claquement sec. La douille précédente était restée coincée dans la fenêtre d'éjection !

La femme n'insista pas, s'enfuyant en courant, bousculant une passante qui se mit à hurler quand son bébé tomba sur le sol.

La tueuse émergea en courant de la galerie marchande, dans Appelmansstraat.

Au moment où elle en sortait, elle vit deux hommes qui couraient sur le trottoir. Simultanément, le jeune homme à la barbiche ressortit de la voiture rouge, une mini-Uzi au poing, en lui criant de se dépêcher.

— *My Goodness !*

Mike Nichols n'en croyait pas ses yeux. À quelques mètres de Aziz Darvish, il avait vu surgir l'inconnu qui venait d'abattre le Libanais, sans pouvoir intervenir. Il n'était pas armé.

Son collègue du poste de Bruxelles du MI6, un homme plus âgé, Robert Bardey, chargé de la surveillance de la rue, accourait. Lui était armé. Il sortit son Browning de son holster et le brandit, bien décidé à empêcher la voiture rouge de fuir. Il n'en eut pas le temps. Le jeune homme à l'Uzi, jailli comme un diable de sa boîte, l'arrosait déjà d'une longue rafale.

Robert Bardey s'effondra, sans même avoir eu le temps de tirer. Le jeune homme était remonté dans la voiture rouge. Laquelle effectua un demi-tour et fonça à contresens dans Appelmansstraat, phares allumés. Arrivée sans encombre au bout, elle tourna dans De Keyserlei la grande artère aboutissant à la gare, tourna à gauche, éteignit ses phares et se perdit dans la circulation.

* *

Malko avait l'impression qu'on avait attaqué son ventre au marteau-piqueur. Assis par terre, se reposant les bras sur deux chaises, il essayait de reprendre son souffle, sans comprendre comment il était encore vivant... Une foule de plus en plus compacte se rassemblait autour de lui, avec des commentaires horrifiés. Un policier en bleu se

pencha et lui demanda en anglais comment il allait.

— O.K. ! souffla Malko, qui avait envie de vomir.

Il tâta avec précaution son ventre et sentit quelque chose d'inhabituel. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que la boucle de sa ceinture Hermès en épais laiton était pliée en deux, au milieu du « H ».

Le projectile tiré par la jeune femme était encore encastré dans le laiton brûlant.

Sous la ceinture ou avec un projectile de plus gros calibre, il aurait eu les intestins perforés... On l'aida à se relever et à s'asseoir sur une chaise. La tête lui tournait et il avait mal partout. Il entendait à peine le policier lui poser des questions et n'avait pas envie de répondre.

Soudain, Richard Spicer surgit, dévasté, et l'interpella.

— *Have you been shot at*⁽⁴⁵⁾ ?

Malko inclina la tête affirmativement, montrant sa ceinture.

— *Oh my God !* souffla l'Américain.

À son tour, il se laissa tomber sur un siège. Il venait de découvrir les deux cadavres dehors, dont celui d'un agent du « 6 ». Quant aux meurtriers, ils s'étaient évanouis dans la nature et personne n'avait pensé à relever le numéro de leur véhicule. Comme un automate, il appela la station de la CIA à Bruxelles pour annoncer la catastrophe. Ils avaient perdu l'argent, le Libanais et un homme. Une idée s'imposa aussitôt à eux, quand Malko eut fait le récit de son attaque.

Leurs adversaires les attendaient et étaient parfaitement au courant de leur présence. Ils n'avaient pris aucun risque en liquidant Aziz Darvish. Celui-ci ne risquerait pas de parler. À l'évidence, une nouvelle fois, comme à Spin Boldak, leur opération avait été pénétrée.

Mais par qui, cette fois ?

On ne pouvait plus accuser « Shalimar » ou son frère qui n'étaient au courant de rien... Seule conclusion, ils n'avaient pas décelé à Dubaï une « contre-protection » veillant sur la rencontre entre le Libanais et l'imam Saiyid. Les gens d'Al-Qaida avaient laissé vendre les diamants, avaient récupéré l'argent et avaient liquidé ensuite le courtier.

Malko se rappela quelque chose qu'il dut répéter, tant Richard Spicer était troublé.

— Vous avez dit que Darvish a reçu un appel, hier. On devrait remonter par là.

CHAPITRE XV

Malko tâta, à travers sa chemise, l'énorme bleu qui s'étalait sur son ventre, juste au-dessus de la ceinture. Le moindre contact avec la peau était douloureux et même le jet de la douche était insupportable. Il avait gardé sa chambre au *Park Plaza Hôtel* à Anvers, mais avait regagné Bruxelles pour une réunion de crise avec les membres du « 6 », de la CIA et de la Sûreté de l'État belge.

Leur premier débriefing avait eu lieu chez les Belges, au 6 boulevard du Roi-Albert II, afin de s'entendre sur ce qu'il fallait dire aux médias. Tous avaient convenu de présenter l'affaire comme un hold-up raté contre un diamantaire, qui avait entraîné la mort d'un passant britannique.

La veuve de Aziz Darvish était interrogée par la 23^e brigade de la PJ belge, et l'ordinateur du Libanais était en train d'être décrypté, à la recherche d'indices sur ses assassins. Processus lent et incertain... Bien entendu, dans le carré des diamantaires, personne ne savait rien. Interrogé, Walter Zimmerman, l'acheteur des pierres, affirmait qu'il s'agissait d'une transaction tout à fait banale et parfaitement légale. En effet, avec les diamants, Aziz Darvish lui avait remis un certificat de provenance d'Afrique du Sud.

Quant au paiement en liquide, c'était pratique courante.

Seule conséquence du drame, deux policiers supplémentaires avaient été affectés à la surveillance du triangle d'or ou plutôt de diamant. Une nuée d'agents du MI6 s'étaient abattus sur la capitale belge comme des sauterelles. Ce n'est pas tous les jours qu'ils perdaient un agent dans un pays européen... Leur venue avait suivi une discussion courtoise mais tendue entre les Britanniques et la Sûreté de l'État belge, cette dernière se plaignant d'avoir été tenue à l'écart, soulignant que son intervention aurait probablement permis d'interpeller les criminels...

Pour l'instant, les représentants de la CIA et du MI6, Malko et le sous-directeur de la Sûreté de l'État, flanqué d'un gradé de la police fédérale, se regardaient en chiens de faïence dans un bureau sinistre.

Jonathan Salem, un représentant du MI6, arrivé de Londres, brisa le silence, en se tournant vers Gilles Bonnay, le sous-directeur de la Sûreté de l'État.

— Monsieur Bonnay, demanda-t-il en excellent français, pouvez-

vous me dire où en est l'enquête ?

Le Belge plongea dans son dossier et annonça avec un épais accent wallon :

— Nous avons beaucoup progressé !

— Vous avez retrouvé les assassins ?

— Non, mais la voiture rouge qui leur a servi à fuir a été abandonnée et brûlée dans un terrain vague de Bruibeke. Des passants ont vu trois hommes et une femme s'enfuir dans une BMW beige, vers le sud.

— Leur signalement ?

— Des gens du Moyen-Orient, sauf la femme, et encore...

Malko, encore plié en deux de douleur, sentit la moutarde lui monter au nez.

— Cette femme a tiré sur moi à bout portant, dit-il, je peux vous assurer qu'elle n'est pas orientale, mais de type européen.

— Vous avez interrogé les serveurs du restaurant *Le Lunch* ?

Gilles Bonnay se tourna vers le représentant de la police fédérale nationale, venu d'Anvers, qui répondit en flamand :

— Personne ne l'a remarquée, traduisit Gilles Bonnay. Ce n'était pas une habituée.

— Est-ce qu'un portrait-robot a été établi ? demanda Malko.

— Non, pas encore.

— Vous ne l'avez pas dans votre fichier de suspects dans les milieux terroristes ? insista Malko.

— Nous n'avons que des Maghrébins et quelques Pakistanais, expliqua Gilles Bonnay. Un Noir aussi, mais c'est le FBI qui nous a envoyé sa fiche et nous ignorons même s'il est jamais venu en Belgique...

Un ange passa et se mit à tourner en rond en pouffant. Malko se dit qu'en quelques années, les Services belges n'avaient pas vraiment évolué. Entre l'éclatement des différents services, la rivalité Wallons-Flamands et la lenteur belge, les terroristes avaient encore de l'avenir.

Il revint à la charge.

— L'homme qui a tué l'agent britannique était moyen-oriental. Vous avez établi un portrait-robot ?

— On y travaille, assura l'homme de la police fédérale, mais nous n'avons pas beaucoup de témoignages. En plus, tous ces Arabes se ressemblent ! Il aurait fallu des empreintes. Hélas, on n'a rien trouvé.

— Ils auraient aussi pu laisser leur carte de visite, souligna ironiquement Malko.

À la suite de cet échange verbal, un silence pesant s'établit autour de la table, rompu par le représentant du « 6 ».

— *Sir*, il semble que vingt-quatre heures après cette agression où deux personnes sont mortes, dont un de nos agents, la police belge

n'ait aucun indice sérieux.

Le Belge ne dissimula pas son embarras.

— Le terrorisme est une matière très difficile, reconnut-il. Nous ne possédons pas de sources au sein des groupes suspects que nous avons repérés, et la plupart de ces individus ne font que passer. Ils ne s'installent pas en Belgique.

— Ceux-ci sont peut-être déjà loin, renchérit le représentant de la police fédérale. Nous avons prévenu les Hollandais, les Allemands et les Français.

— Sans le moindre indice, cela ne servira pas à grand-chose, conclut Richard Spicer.

On tournait en rond...

Malko respirait à petits coups précautionneux, pour éviter de hurler de douleur.

— Les douilles ? demanda-t-il. Ils ont dû en laisser...

— On en a retrouvé, en effet, reconnut le policier fédéral. Deux de calibre .32 au restaurant, deux de calibre .38 sur le trottoir et onze de calibre .38 Para, la munition tirée par l'Uzi. Elles sont à la balistique. Ce sont des calibres courants. Il faudrait pouvoir les comparer aux armes utilisées.

Décidément, ces terroristes étaient odieux : ils ne laissaient ni leur carte de visite, ni leurs armes. Jonathan Salem, le représentant du MI6, regarda sa montre et s'ébroua.

— *Gentlemen*, je dois reprendre l'avion, j'espère que votre enquête avancera. En tout cas, il semble bien qu'une cellule d'Al-Qaida existe à Anvers ou dans ses environs... Y a-t-il une zone où vivent des musulmans ?

— Certainement, répondit Gilles Bonnay. Le Stadspark. Tous les Pakistanais sont là, ainsi que les Juifs.

Richard Spicer lui jeta un regard à pulvériser un bloc de granit.

— Les Pakistanais *riches*, souligna-t-il. Je parle des autres, les clandestins, les travailleurs immigrés, les étudiants.

— Il y en a beaucoup à Hoboken, répondit aussitôt le représentant de la police fédérale. C'est plein de femmes voilées là-bas. C'est une zone industrielle très étendue.

— La police locale ne vous a jamais rien signalé ?

— Non, rien. Ils sont très tranquilles.

Malko soupira si fort qu'il étouffa un cri de douleur... Il allait avoir mal un bon moment. Il n'y avait plus qu'à mettre sous une vitrine la boucle de ceinture Hermès qui lui avait sauvé la vie.

— Une chose m'a frappé, remarqua-t-il, la femme qui a tiré sur moi a opéré à visage découvert... Comme les autres, d'ailleurs. Ils ne craignaient donc pas d'être repérés.

— L'action a eu lieu à deux pas de la gare, remarqua Gilles

Bonnay. Ils sont peut-être partis pour la Hollande dans les minutes qui ont suivi.

C'était possible. Malko échangea un regard avec Richard Spicer : c'était le moment de révéler leur botte secrète.

— La veille de son meurtre, Aziz Darvish a reçu un appel sur son portable, annonça-t-il, lui donnant rendez-vous à l'endroit où il a été assassiné. Celui qui a donné cet appel – il avait un accent moyen-oriental – a forcément un lien avec les assassins de la rue Appelmans.

Gilles Bonnay ouvrit de grands yeux.

— Comment savez-vous cela ? Il vous a parlé ?

Il était déjà soupçonneux.

— Non, corrigea Richard Spicer, nous avons écouté son portable... Nous avons suivi Aziz Darvish depuis Dubaï où il a rencontré un imam pakistanais lié à Al-Qaida. Lorsqu'il est rentré chez lui, nous avons mis en place une surveillance et, grâce à une valise de détection, nous avons pu intercepter cette communication.

— *Sir*, en Belgique, c'est une écoute illégale, remarqua le sous-directeur de la Sûreté de l'État. Seul un juge peut autoriser ce genre de chose.

Malko vit le visage de Jonathan Salem, le représentant du « 6 », devenir si rouge qu'il crut qu'il allait exploser comme une tomate trop mûre. Le Britannique se pencha à travers la table avec un regard meurtrier pour celui qui venait d'énoncer la règle belge.

— *Sir*, dit-il d'un ton à faire éclater un iceberg, deux hommes ont été assassinés hier à Anvers, dont un agent de *mon* Service. Votre enquête piétine. Voulez-vous que je convoque les médias belges pour leur expliquer ce qui se passe vraiment, ou souhaitez-vous une protestation officielle de mon gouvernement ? Ce que nous avons fait est peut-être illégal, *stricto sensu*, mais tuer des gens en pleine rue est *aussi* illégal. J'ajouterai même, beaucoup plus illégal.

Les deux Belges courbèrent les épaules, le regard sur la table, comme si le plafond venait de s'effondrer sur leur tête. Le sous-directeur de la Sûreté de l'État retrouva le premier la parole et assura d'une voix sans timbre qu'il s'agissait d'une réglementation formelle.

Richard Spicer balaya ses arguments d'un geste définitif.

— *Cut the bullshit*⁽⁴⁶⁾ ! Acceptez-vous, oui ou non, de coopérer à fond dans la recherche de ces meurtriers ?

— Évidemment ! firent en chœur les deux Belges.

— Bien.

L'Américain sortit un carnet de sa poche, l'ouvrit et vrilla son regard dans celui du sous-directeur.

— *Sir*, Aziz Darvish a été appelé avant-hier à 10 h 09 d'un portable belge. Le 475 500066. Pouvez-vous retrouver le propriétaire de ce portable ?

Nouveau silence, lourd, très lourd.

Les deux Belges avaient noté fiévreusement le numéro. Gilles Bonnay finit par répondre :

— Je vais faire contacter immédiatement l'opérateur. Je pense que, d'ici demain, nous aurons un nom. Sauf, évidemment, s'il s'agit d'une carte jetable...

Richard Spicer lui jeta un regard féroce.

— *Now*, lança-t-il en tapant du plat de la main sur la table. *I want it now.*⁽⁴⁷⁾

Dans sa fureur, il avait parlé anglais, mais tout le monde avait compris. Gilles Bonnay se leva comme un automate et bredouilla :

— Je m'en occupe tout de suite.

À peine fut-il hors du bureau que l'atmosphère se détendit imperceptiblement, mais personne n'avait envie de tenir une conversation mondaine...

Douze minutes plus tard exactement, le sous-directeur réapparut. Il semblait être passé dans une laveuse automatique de voitures. Il était blême.

— Alors ? demanda Richard Spicer.

— Ce numéro est enregistré au nom d'Abdul Jamal Mahmoud, annonça-t-il. Nationalité marocaine, étudiant à la faculté d'Anvers, en sciences économiques. Il demeure 38 Lumbeeckstraat, à Hoboken.

Richard Spicer devint violet.

— Comment avez-vous eu tous ces renseignements aussi vite ?

Le Belge baissa la tête et avoua d'une voix imperceptible :

— Cet individu était déjà dans notre fichier de personnes suspectes.

Jonathan Salem, le représentant du « 6 », prit le relais, d'une voix glaciale :

— Pouvez-vous nous donner plus de précisions ?

Gilles Bonnay réussit à dire d'une voix presque normale :

— Des voisins avaient signalé à la police des allées et venues suspectes la nuit, à cette adresse. Alors, nous les avons fait surveiller pendant quelques semaines, par sondages. Sans rien trouver. Nous avons enregistré tous leurs numéros de portables. Trois en tout.

— Qui « ils » ? demanda Malko.

— Ils sont trois : Abdul Jamal Mahmoud, marocain, Hussein Al-Aarki, jordanien, Fayçal Badon, tunisien. Tous étudiants à la même université. Sans problèmes apparents. Ils reçoivent de l'argent de leur famille, mais ne dépensent pas beaucoup. Ils n'ont jamais participé à des manifestations.

— Évidemment ! siffla Jonathan Salem.

Les terroristes défilent rarement pour les droits de l'homme.

— Pas de femme avec eux ? demanda Malko.

— Pas à notre connaissance, mais nous n'avons jamais interrogé les voisins pour ne pas les alerter...

Louable prudence. Richard Spicer exhala une longue bouffée d'air.

— Je crois qu'il va falloir leur rendre une petite visite, lança-t-il. Et le plus vite possible.

— La Sûreté de l'État n'a pas de pouvoir de police, expliqua Gilles Bonnay. C'est donc la police fédérale qui va traiter cette affaire, en liaison avec notre poste d'Anvers.

Le représentant de la police fédérale enchaîna aussitôt :

— Je retourne à Anvers tout à l'heure, pour prendre contact avec la police locale. C'est leur juridiction.

Malko fronça les sourcils et se tourna vers Gilles Bonnay :

— Vous n'avez pas de section antiterroriste ?

— Si, mais elle n'a pas de pouvoir de police. Ici, il s'agit d'interpeller des suspects.

— Nous allons rassembler les moyens nécessaires ce soir et dès demain matin, nous interpellons ces suspects, précisa le policier.

— Nous souhaitons assister à cette opération, annoncèrent en chœur Richard Spicer et Malko.

Gilles Bonnay et l'homme de la police fédérale échangèrent un regard.

— D'accord, accepta ce dernier, à condition que vous restiez en retrait. Quant à l'interrogatoire qui suivra, vous poserez les questions à un de nos hommes qui parle anglais, qui les posera à son tour aux suspects...

— Bien, conclut Richard Spicer, se contenant avec peine. Quelle heure demain ?

— Sept heures, annonça le policier belge. Nous viendrons vous chercher à votre hôtel à six heures.

Ils se séparèrent plutôt froidement.

Une bonne heure de route jusqu'à Anvers. En roulant dans les « tunnels », le périphérique intérieur de Bruxelles, Richard Spicer remarqua :

— Les Belges ont des excuses. Nous non plus, on n'a rien vu venir le 11 Septembre. Et tous les pilotes kamikazes étaient entrés *légalement* aux États-Unis.

Sur l'autoroute, Malko s'endormit sans même s'en rendre compte. Avant de quitter Bruxelles, il avait eu le temps d'acheter une boucle neuve chez Hermès.

Une Mercedes sombre attendait devant le *Park Plaza Hôtel*, précédée d'une Golf portant sur ses flancs l'inscription POLITIE. Le

policier flamand les accueillit presque aimablement et ils prirent place dans sa voiture. La circulation était déjà intense et ils filèrent vers le sud, par l'A 12, puis bifurquèrent à hauteur de Rijkik en direction de l'ouest.

C'était une banlieue plutôt coquette, qui ressemblait vaguement aux corons du Nord, en plus cossue. Beaucoup de feux rouges, des rangées de cottages, quelques femmes voilées. Au bout d'une demi-heure, ils stoppèrent à un carrefour où se trouvaient plusieurs véhicules grillagés bleu sombre : les unités spéciales de la police fédérale.

Le policier flamand désigna un passage à niveau devant eux.

— La maison des suspects se trouve de l'autre côté de cette voie de chemin de fer, dans Lumbeeckstraat. Nous allons boucler la rue aux deux extrémités et nous présenter ensuite. J'espère que tout se passera bien.

— Il y a plusieurs issues à cette maison ?

— Non, elle donne sur un jardin en friches. Mes hommes sont allés voir tout à l'heure. Nous avons des gens de ce côté-là aussi.

Malko aperçut une grue géante dans le lointain. Paysage industriel sinistre. Peu de gens dans les rues. Le policier flamand regarda sa montre.

— On y va. Vous resterez dans ma voiture.

Ils franchirent la voie ferrée et tournèrent à droite, laissant derrière eux deux voitures de police. Ils roulaient lentement et Malko aperçut une rangée de maisons de deux ou trois étages, collées les unes aux autres, modestes mais propres.

— C'est là-bas, où il y a la voiture de sport, annonça le policier.

Il ralentit comme ils passaient devant une petite maison d'un étage, à la façade blanc et marron. Presque en face, il y avait une remorque sur laquelle se trouvait une voiture de rallye bleue portant le numéro 26 sur sa portière et le nom de son propriétaire. Ils continuèrent jusqu'au bout de la rue, tournant à gauche où se trouvaient déjà des policiers en uniforme, armés, casqués, en tenue ABC.^{48}

Le policier flamand descendit et jeta d'un ton sans réplique :

— Vous m'attendez ici. Dès que nous les aurons sous contrôle, je vous appelle.

D'où ils étaient, Malko et Richard Spicer ne voyaient même plus la rue ! Le policier s'éloigna pour rejoindre ses hommes. Plutôt satisfait de donner à ces étrangers une leçon de professionnalisme.

Le commissaire Henri Van Stralen arriva devant le numéro 38 de Lumbeeckstraat et s'arrêta, faisant signe à ses hommes de l'imiter. Il se sentait parfaitement sûr de lui. Le quartier était entièrement cerné et ses hommes très fiers d'accomplir une action d'éclat. Arrivé devant le

petit immeuble, il se retourna afin de vérifier que tout le dispositif était en place... Huit policiers attendaient, armés de riot-guns, collés contre le mur. D'épais rideaux blancs obstruaient la fenêtre du rez-de-chaussée. Le policier leva le bras pour avertir ceux du bout de la rue. Un de ses hommes se tenait prêt avec un bélier.

— O.K., fit-il, on y va.

D'un doigt décidé, il appuya sur la sonnette, soulignée d'un nom effacé.

L'explosion, même amortie par le mur de l'immeuble le long duquel était garée la voiture de police, fut assourdissante. Sans se concerter, Richard Spicer et Malko sautèrent hors de la Mercedes et se ruèrent vers le coin de Lumbeeckstraat. Découvrant un spectacle de désolation !

La voiture de rallye bleue attachée sur sa remorque avait disparu, des débris divers jonchaient la rue et une épaisse fumée noire montait de l'endroit où s'était trouvée la remorque. Des corps gisaient un peu partout. L'un d'eux avait même été projeté en travers de la voie ferrée. Des gens commençaient à sortir des maisons. Des policiers accouraient de l'autre extrémité de Lumbeeckstraat. Malko arriva à la hauteur d'un cadavre qui brûlait encore. Il ne reconnut le policier flamand qu'à ses cheveux roux.

CHAPITRE XVI

— Ces enfoirés avaient relié la sonnette de la porte du numéro 38 à un relais électrique déclenchant un dispositif de mise à feu dissimulé dans la voiture de rallye. Il devait y avoir trente kilos d'explosifs dissimulés dans la carrosserie.

Un lourd silence suivit la déclaration de Richard Spicer. Ils se trouvaient encore à Hoboken, dans un bistrot de Kapelstraat. Les policiers grouillaient dans le quartier, fouillant les friches industrielles, les maisons vides, interrogeant les voisins. Sans grand résultat.

Personne n'avait aperçu les trois suspects depuis plusieurs jours. Déjà, on ne les voyait pas souvent. On avait l'impression qu'ils ne vivaient pas là. La maison n'avait pas trop souffert de l'explosion, à part les vitres brisées et la porte soufflée. La fouille n'avait rien révélé, à première vue, mais la police scientifique découvrirait peut-être quelque chose.

Malko trempa les lèvres dans un café immonde et remarqua :

— Depuis le début, Al-Qaida nous « enfume ». On a l'impression qu'ils savent tout de nos opérations. Ils avaient même prévu que nous les retrouverions !

— Ils l'ont fait exprès, souligna l'Américain ; ils auraient pu utiliser une carte téléphonique anonyme. Non, ils voulaient que nous venions ici.

Richard Spicer soupira.

— Sans le formalisme belge, nous y passions tous les trois... La police fédérale déplore sept morts et quatre blessés. Ils devaient connaître la façon dont les Belges travaillent et savoir qu'ils sonneraient avant de défoncer la porte.

— Je crois qu'on n'a plus qu'à quitter la Belgique ! conclut Malko. Il n'y a plus rien à faire ici. Cette cellule dormante a dû être activée quand nos adversaires se sont rendu compte que nous avions pris en charge Aziz Darvish. Ils ont décidé de le liquider pour qu'il ne puisse pas parler et, ensuite, ont monté ce guet-apens à notre intention.

— Quand je pense qu'on n'a même pas un signalement ! Je vais rester sur le dos des Belges, dans le cas où ils trouveraient des empreintes ou de l'ADN. Pour les comparer à notre fichier antiterroriste.

Malko grimaça devant le café amer. Il était profondément troublé.

— Quelque chose me gêne dans cette affaire, conclut-il. On dirait qu'ils lisent par-dessus notre épaule.

— C'est-à-dire ? s'étonna Richard Spicer.

— Depuis Dubaï, précisa Malko, personne, en dehors de nous, n'est au courant de cette surveillance. On peut éliminer toute fuite du côté du pharmacien ou même de Quetta. Donc, il ne reste que deux hypothèses : soit l'imam Zalmay Saiyid possédait un système de protection que nous n'avons pas détecté. Ce dernier aurait donc identifié une menace, et tout en poursuivant son opération, prévu des contre-mesures. L'élimination de ce Libanais, qui travaillait depuis des années avec Al-Qaida est très instructive.

Un lourd silence suivit sa déclaration, rompu par Richard Spicer.

— En tout cas, le *modus operandi* de cet attentat prouve que nous sommes en face de gens expérimentés, pas une cellule dormante réactivée pour la circonstance. Le piégeage de cette voiture abandonnée était très sophistiqué. Comme sa mise à feu. Cela rappelle les plus beaux jours de Beyrouth. Donc, nous sommes tombés sur le *hard core* d'Al-Qaida. Et cela suppose qu'une grande opération est en cours, comme nous le craignons. Avec des gens dont nous ignorons tout.

— J'adhère à cela, confirma Malko, mais vous ne répondez pas à ma question : d'où vient la fuite ?

Richard Spicer le fixa.

— À quoi pensez-vous, à la fin ?

Malko eut un demi-sourire plutôt crispé.

— À l'impensable.

— C'est-à-dire ?

— Je me demande si la fuite ne vient pas de chez nous.

L'Américain fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— D'un des Services impliqués dans cette affaire, précisa calmement Malko, c'est-à-dire le « 5 » ou le « 6 ». J'élimine l'Agence qui n'a pas participé directement aux opérations, à part mon intervention.

Richard Spicer avait blêmi.

— Sur quoi vous basez-vous ? demanda-t-il d'une voix mal assurée. C'est une accusation extrêmement grave...

— Absolument ! confirma Malko. Je puis en parler, ayant risqué trois fois d'être physiquement éliminé. À Spin Boldak, où un commando d'Al-Qaida nous attendait, avant-hier, par cette femme qui me connaissait et, maintenant, à Hoboken. Ces gens ne cherchaient pas seulement à s'emparer de leur argent sans qu'on puisse les suivre. Ils ont délibérément cherché à nous éliminer.

Le chef de station de la CIA semblait tétanisé.

— Vous voulez dire qu'il y aurait une taupe dans les Services britanniques ? Une taupe d'Al-Qaida ?

Malko ne se déroba pas.

— Exactement. J'ajoute que cela ne serait pas la première fois. Souvenez-vous de l'affaire Burgess-Mac Lean. Les taupes du KGB, bien au chaud au cœur du MI5.

— Ces hommes agissaient par conviction politique, releva Richard Spicer. Ils étaient marxistes.

— C'est vrai, reconnut Malko. Mais pouvez-vous éliminer totalement la possibilité d'un agent du « 5 » ou du « 6 » qui se soit converti secrètement à l'Islam ?

Un ange passa, dans un concert de muezzin. L'Américain semblait avoir vieilli de dix ans.

— Ce que vous dites est épouvantable ! conclut-il. J'espère de tout mon cœur que vous vous trompez.

— Moi aussi, reconnut Malko, mais nous devons regarder la vérité en face. Al-Qaida commence une offensive de grande envergure. Si nous tentons de l'enrayer avec quelqu'un qui les renseigne, nous perdons d'avance...

Lourd, très lourd silence.

— Nous devons en parler à Londres, conclut l'Américain. Pour le moment, je ne dis rien à Langley. Ce serait un véritable tremblement de terre. Mais si votre hypothèse se confirmait, je serais obligé de les prévenir. Vous imaginez les conséquences...

Déjà, à plusieurs reprises dans le passé, la CIA avait considéré les Services britanniques comme poreux, ce qui entraînait de la rétention d'informations, extrêmement préjudiciable.

— Pour l'instant, cette hypothèse doit demeurer « hermétique », trancha Richard Spicer.

Malko se leva avec une grimace de douleur. Il se souviendrait longtemps de cette conversation au fond de ce bistrot d'Anvers. Et d'une boucle Hermès, sans quoi il aurait été probablement tué.

Le retour à Londres allait être orageux.

* *

L'homme était élégant, avec un manteau au col de velours noir, une chemise rose, les cheveux gris coupés court. Il parlait anglais avec un accent peut-être allemand, que le vendeur de la concession Rolls-Ferrari-Mercedes n'avait pas pu identifier. Il ressortit de la Bentley d'occasion en vente pour 90 000 euros et dit simplement :

— Je la prends.

Le vendeur l'aurait embrassé ! Certes, il s'agissait d'un véhicule en parfait état, à un prix raisonnable, mais les voitures de luxe d'occasion partaient difficilement. Les acheteurs habituels avaient les moyens de s'en payer une neuve et les moins riches, eux, les trouvaient encore

trop chères.

— Souhaitez-vous un crédit ? demanda le vendeur.

— Pas du tout. Je vais vous établir un chèque et, lorsque vous l'aurez encaissé, vous me préviendrez sur mon portable afin que je vienne la chercher.

— Nous pouvons la livrer où vous le désirez, proposa aussitôt le vendeur.

— Nous verrons, conclut évasivement l'acheteur.

Ils s'installèrent dans le petit bureau vitré pour établir les documents de transfert. La carte de visite de l'acheteur indiquait : Pal de Balkany. Il avait un passeport hongrois avec un domicile à Bruxelles, 128 avenue Louise. Il rédigea le chèque sur la City Bank d'Icelles, un chéquier à son nom.

Dix minutes plus tard, il ressortait du magasin d'exposition, laissant le vendeur ravi. Ce dernier venait de gagner 4 500 euros de commission.

La scène était particulièrement poignante, sous un ciel bleu immaculé, dans le cimetière de Highgate, au nord de Londres. C'est là que Robert Bardey, l'agent du MI6, avait choisi d'être enterré. Pour l'occasion, le cimetière, qui n'ouvrait que le week-end, avait été interdit au public. Depuis une demi-heure, les voitures officielles se succédaient, amenant le ministre de l'Intérieur, de nombreux officiels et tous les responsables des deux Services.

Bien entendu, Sir George Cornwell, le patron du « 6 », était au premier rang du cortège, à côté de la veuve.

Suivaient les collègues et les amis personnels. La CIA avait délégué Richard Spicer et son adjoint, qui avaient apporté une énorme couronne.

Le ministre de l'Intérieur prononça un discours bref et plein d'émotion, jurant que ce brave agent serait vengé. Ensuite, on descendit le cercueil dans la fosse et les assistants refluèrent, tenant de brefs conciliabules ou filant vers la sortie.

Sir George Cornwell s'approcha de Malko.

— Je sais que vous l'avez échappé belle, dit-il. J'en suis heureux.

— Merci, dit Malko. Je voudrais aborder un sujet difficile avec vous, mais ce n'est guère le moment et le lieu.

Le Britannique se raidit imperceptiblement.

— Pourquoi, si c'est important ?

— C'est important, confirma Malko. Très important. Cela concerne l'affaire « Shalimar » et ses développements.

— Je vous écoute.

Ils s'étaient placés un peu en retrait, dans une allée bordée de tombes mal entretenues. Malko hésitait encore : ce qu'il avait à dire n'était pas facile à exprimer. Surtout au responsable du MI6.

— Sir George, attaqua-t-il, nos deux opérations, Spin Boldak et Anvers, étaient pénétrées.

Le Britannique demeura droit comme un I, le regard fixé sur les tombes.

— Par qui ?

— J'ai beaucoup réfléchi, répondit Malko, et je me demande si cela ne viendrait pas de votre côté.

Le directeur du MI6 demeura aussi impassible qu'un joueur de poker.

— Du « 6 » ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Ou du « 5 ».

Il s'ensuivit un long silence. Les gens continuaient à quitter le cimetière, dans un bruissement de claquements de portières et de conversations à voix basse. Le patron du MI6 demanda de la même voix égale :

— Qu'est-ce qui pourrait vous faire croire cela ?

— J'ai procédé par élimination, expliqua Malko. Seule, une personne participant à ces enquêtes était en possession de tous les éléments permettant d'organiser des contre-mesures. Il est impossible que ce soit votre source « Shalimar ». Il ne reste donc qu'une seule possibilité...

Le silence se prolongea. Soudain, Malko se demanda s'il n'avait pas été au-devant des réflexions du Britannique. Ce dernier ne semblait pas outré, ni même surpris ; il n'avait pas sursauté, se comportant comme si Malko énonçait quelque chose de banal.

Ce qui était loin d'être le cas.

Tout à coup, ils se rendirent compte qu'ils étaient les derniers dans le cimetière. Richard Spicer était remonté dans la voiture qui les avait amenés, Malko et lui, et attendait, moteur au ralenti.

Sir George Cornwell sembla enfin émerger de sa réflexion.

— Mon cher Malko, dit-il, je vous demande de ne parler de vos doutes à personne, jusqu'à nouvel ordre.

— Bien sûr.

— En avez-vous fait part à Richard Spicer ?

— Oui, avoua Malko, après une infime hésitation, mais il n'a pas répercuté cette hypothèse à Langley, pour l'instant.

— Très bien, approuva le Britannique, je vais étudier le dossier à fond et convoquer très vite une réunion. J'espère de tout mon cœur que vous vous trompez, mais si ce n'était pas le cas, nous prendrions les mesures qui s'imposent.

Ils s'éloignèrent après avoir échangé une poignée de main et Malko regagna la Buick de Richard Spicer.

— Ça y est ! Je le lui ai dit, annonça-t-il, en prenant place à côté de l'Américain.

Il se sentait, malgré tout, soulagé.

Une partie d'Evere, dans la banlieue ouest de Bruxelles, était quasiment en état de siège. C'est là que se trouvait le siège de l'OTAN. Le QG de l'Alliance atlantique occupait plusieurs hectares de long du boulevard Léopold-III, reliant Evere au centre de Bruxelles. La raison des précautions prises était la réunion de tous les membres de l'OTAN qui devaient examiner le renforcement des troupes de l'Alliance en Afghanistan. Les contingents américain, britannique et néerlandais tiraient la langue, face à des talibans de plus en plus audacieux et de mieux en mieux armés.

Le Secrétaire général de l'OTAN et le secrétaire d'État à la Défense américain, Robert Gates, en visite en Europe, avaient donc convoqué tous les responsables des nations membres, afin de tenter de leur arracher quelques troupes supplémentaires.

Ce n'était pas évident. Les pays dont les troupes étaient déployées dans le nord de l'Afghanistan, comme les Allemands, les Français et les Néo-Zélandais, n'avaient pas la moindre envie de descendre dans le Sud, là où on se battait.

Depuis neuf heures, les voitures des délégations officielles se succédaient, amenant les responsables de chaque pays. Ceux qui étaient déjà arrivés attendaient sous le soleil d'hiver, en face du bâtiment où se tenait la réunion, bavardant joyeusement. En dehors des discussions officielles, l'ambiance était toujours très détendue, avec ses potins et ses bons mots. C'était un festival d'uniformes impeccables de toutes les couleurs. Depuis la fin de la guerre froide, presque tous les pays européens étaient représentés.

Les gardes, à l'entrée, présentèrent les armes. Une Bentley Continental grise, arborant sur son aile gauche un fanion britannique et, sur la droite, celui, de l'OTAN, venait de se présenter à la grille. Elle stoppa quelques instants et le sous-officier chargé du contrôle jeta un coup d'œil à l'intérieur, occupé par un seul homme, un gentleman d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un costume sombre. Le chauffeur, lui, était probablement pakistanais ou indien d'après son teint sombre, et sanglé dans une impeccable tenue grise.

Le passager adressa un sourire distant au policier et fit signe à son chauffeur de redémarrer.

La Bentley franchit lentement la grille pour aller s'arrêter juste devant le bâtiment de la conférence. Le délégué britannique, un général-major, fronça les sourcils.

— Tiens, qui est-ce ?

Il n'y avait qu'un représentant par pays et il était déjà là. Curieux.

Il s'avança vers la Bentley.

Il l'avait presque atteinte lorsqu'une déflagration assourdissante fit trembler le vieux bâtiment. La Bentley se transforma en une fraction de seconde en une énorme boule de feu, projetant des morceaux d'acier incandescents dans toutes les directions.

Un souffle brûlant, à plus de 2 000 degrés, balaya les uniformes, transformant instantanément les délégués en torches vivantes.

La façade du bâtiment où devait se tenir la conférence fut soufflée. Le délégué britannique, déchiqueté, et sa tête vola jusque sur le perron où elle se consuma plusieurs minutes. Précipitamment, les policiers militaires essayaient de refermer les grilles tordues par l'explosion. D'autres bloquaient la circulation sur le boulevard Léopold-III. Ils interdirent l'accès à la Cadillac noire blindée de Robert Gates, le secrétaire d'État américain à la Défense. Retardé par un long coup de téléphone avec le président Bush, il avait cinq minutes de retard...

— Cette fois, les Belges ont travaillé vite, annonça Richard Spicer à Malko. L'homme qui a acheté la Bentley Continental sous le nom de Pal de Balkany avait un faux passeport qu'on n'a pas retrouvé. L'adresse qu'il a donnée, 128 avenue Louise, correspond à un hôtel. Par contre, il avait bien un compte à la City Bank d'Icelles, qui avait été alimenté avec des sommes importantes en liquide, exactement cent mille euros. Sur les dix mille qui restaient, on a identifié des billets de cent dollars remis à Aziz Darvish, à Anvers, par Walter Zimmerman, pris à la banque ABN-Amro qui avait conservé les numéros, comme pour tout retrait important en liquide.

La boucle était bouclée.

— Et ce Pal de Balkany ?

— Rien. Il avait ouvert le compte une quinzaine de jours plus tôt. Avec le même faux passeport. Prétendant qu'il allait s'installer à Bruxelles. On ne sait rien de lui. Et, avec ce qui reste de son corps, on ne risque pas d'avoir beaucoup d'indices. On a établi un portrait-robot, à partir des déclarations du vendeur de la Bentley, et on va le faire circuler. Il n'y a plus qu'à prier.

C'était la première fois depuis le début des attentats islamistes qu'un Blanc se faisait sauter dans un attentat kamikaze. Or, ce ne pouvait être un mercenaire. Ceux-ci ne sont pas suicidaires.

— La source « Shalimar » avait parlé d'un camp où Al-Qaida entraînait des non-Arabs, rappela Malko. Ce Pal de Balkany en est probablement issu, le premier à être envoyé en opération.

— Que Dieu nous protège si nous ne trouvons pas les autres ! fit Richard Spicer d'une voix blanche.

Trois jours avaient passé depuis l'attentat contre l'OTAN, qui avait fait treize morts parmi les délégués, une vingtaine de blessés graves, et coupé court aux velléités américaines de renforcer les troupes de l'ISAF en Afghanistan. Le lendemain, Al Jazira avait reçu un communiqué signé Ayman Al-Zawahiri, revendiquant l'attentat et louant le courage des deux martyrs, Bashir Abu Hassan et Hasni Abu Nawaf.

Un des deux noms était vraisemblablement celui de l'acheteur de la Bentley. Mais quelle était sa véritable identité ?

Une fois de plus, Malko était revenu à Londres, après avoir assisté à l'enterrement de l'agent du MI6 abattu à Anvers. Il se trouvait dans le bureau de Richard Spicer, au quatrième étage de l'ambassade américaine à Londres, en haut de Grosvenor Square.

Le chef de station de la CIA paraissait de plus en plus nerveux.

— Je ne vais pas pouvoir conserver longtemps le silence sur cette histoire de taupe, dit-il. Ce serait une trahison vis-à-vis de l'Agence.

Malko n'eut pas le temps de lui répondre. La secrétaire de Richard Spicer venait de pénétrer dans la pièce.

— Sir George Cornwell vous attend à son bureau demain matin, à neuf heures, annonça-t-elle. Afin d'examiner les affaires en cours.

C'est-à-dire l'existence éventuelle d'une taupe d'Al-Qaida au sein des Services britanniques.

CHAPITRE XVII

L'ambiance était électrique.

Les participants à cette réunion extraordinaire et ultrasecrète en avaient la chair de poule. Aucun n'osait complètement dévoiler le fond de sa pensée. Personne n'avait touché aux délicieux biscuits au chocolat disposés au centre de la table et on évitait de regarder en face Sir George Cornwell, assis en bout de table. Le plateau de celle-ci disparaissait sous les dossiers de toutes les couleurs amenés par les participants : Tom Atkins pour le « 5 », le chef de poste de Kaboul Stanley Allbright pour le « 6 », Richard Spicer pour la CIA, Malko et trois agents anonymes du « 5 » qui traitaient et recrutaient les sources.

Sir George Cornwell ouvrit la discussion.

— *Gentlemen*, dit-il, nous venons de subir coup sur coup deux revers sérieux. L'équipe que nous avons envoyée à Spin Boldak afin de contacter la source « Shalimar » est tombée dans une embuscade. Ce qui signifie que des éléments hostiles étaient au courant de ce rendez-vous. Ensuite, à Anvers, ce qui s'est passé prouve à nouveau que notre opération était pénétrée. Le Service a perdu un homme, sans parler de l'intermédiaire représentant très probablement Al-Qaida, qui a été froidement abattu. L'argent qu'il transportait a été récupéré par les assassins. (Tourné vers Malko, il demanda :) À votre avis, pourquoi ont-ils abattu ce Libanais ?

— Ils savaient que nous l'avions mis sous surveillance, dit Malko. Lui l'ignorait. Ils n'ont pas pu ou pas voulu le prévenir.

— Là encore, souligna Sir George Cornwell, ils étaient parfaitement au courant de notre présence.

— Je peux en témoigner, dit Malko. La femme qui a tiré sur moi me connaissait physiquement. J'ajoute que c'était une Européenne.

— Comme le passager de la Bentley Continental qui s'est fait sauter à l'OTAN, renchérit Sir George Cornwell.

Silence pesant. Un ange à la tête de vautour volait en cercle au-dessus de la table de conférence. Le directeur du « 6 » reprit la parole :

— Nous sommes vraisemblablement face à une offensive de grande envergure d'Al-Qaida. Si nous voulons la stopper, il est indispensable de savoir qui a pénétré ces deux opérations. Je crois qu'il faut tout reprendre par le début.

Il se tourna vers les représentants du MI5.

— C'est vous qui avez recruté « Shalimar ». Que pouvez-vous nous dire ?

Tom Atkins ouvrit son dossier rouge et attaqua, voix tendue et grave :

— *Sir*, ce recrutement a été entouré de toutes les précautions possibles. Nos analystes avaient découvert que Bashir Memon, citoyen britannique par naturalisation, pharmacien, parfaitement intégré socialement, avait un frère, imam à Quetta, au Béloutchistan. Et que ce frère entretenait de très bonnes relations avec des religieux proches d'Al-Qaida, tout en réprouvant le terrorisme. Ce n'était pas un fanatique, mais il admirait Oussama Bin Laden et les combattants du djihad. Nous sommes arrivés à faire venir « Shalimar » à Londres, où il a été traité dans un premier temps par Stephen Boyd, ici présent.

Il désignait un homme roux avec des lunettes d'écaillé, massif, une grosse moustache, les cheveux rejetés en arrière, l'air plutôt négligé.

— Pourquoi ce choix ? demanda « C » d'une voix égale.

— Stephen Boyd a appris l'urdu et l'arabe à Oxford et c'est un de nos meilleurs analystes.

Sir George Cornwell se tourna vers Stephen Boyd.

— Parlez-nous de « Shalimar ».

Bien qu'il soit mort, on continuait à protéger son anonymat. Stephen Boyd énonça d'une voix calme :

— C'était un homme simple, qui avait choisi la religion par conviction. Un soufiste. Il a écouté avec attention mon discours expliquant que nous luttons contre une violence qui nuisait finalement aux bons musulmans. Il m'a posé beaucoup de questions et je lui ai expliqué qu'il ne s'agissait pas de dénoncer des gens, mais d'empêcher des actions violentes. J'ai eu l'impression que, dans le fond, il désapprouvait les excès d'Al-Qaida.

— C'est donc lui qui a mentionné l'existence d'étrangers non arabes dans un camp d'Al-Qaida ?

— Exact, confirma Stephen Boyd. Il en avait entendu parler par son ami l'imam Zalmay Saiyid. Les Pakistanais sont très impressionnés de voir des étrangers convertis se lancer dans le djihad. Ils les respectent à un degré incroyable. Je vais vous donner un exemple. Un Français, un certain Loiseau, avait rejoint Al-Qaida en 2001. Il a fui à travers le massif de Tora Bora en novembre 2001, lorsque Oussama Bin Laden s'est replié sur le Pakistan, mais n'a pas pu passer. Il est mort gelé et a été enterré dans la zone tribale, à Tarra Valley. Depuis, sa sépulture est devenue un lieu de pèlerinage : tous ceux qui passent par là vont lui rendre hommage. C'est un *shahid*, un martyr. Aussi, la présence de combattants blancs, même musulmans, fait parler au Béloutchistan.

Sir George Cornwell ne sembla pas troublé par le sort de « Loiseau

mort ». Il crayonnait rêveusement sur une feuille de papier. Relevant la tête, il demanda :

— « Shalimar » a accepté facilement de coopérer ?

Stephen Boyd fit la moue.

— Relativement, mais il a dit tout de suite qu'il ne dénoncerait ni le cheikh Oussama ni le mollah Omar.

— Il a demandé de l'argent ?

— Non. Je lui ai dit que si, par la suite, il désirait s'installer en Angleterre, nous lui faciliterions la tâche.

— Et son frère, le pharmacien ?

— Il n'a rien demandé non plus et j'ai eu l'impression qu'il se sentait fier d'être mis à contribution. Une forme de civisme, *sir*.

Le patron du « 6 » médita quelques instants sur le civisme de Bashir Memon et reprit son interrogatoire.

— Avez-vous envisagé la possibilité qu'il ait pu mentir depuis le début, en faisant croire qu'il était prêt à collaborer avec nous ?

La réponse fusa immédiatement.

— Non, *sir* !

L'ange se mit à tourner encore plus vite au-dessus de la table. « Shalimar » paraissait hors de cause. L'homme du « 5 » enfonça le clou en soulignant :

— *Sir*, sa suspicion à l'égard de l'imam Zalmay Saiyid s'est révélée fondée, puisque le voyage de celui-ci a débouché sur la tuerie d'Anvers.

Sans se décourager, Sir George Cornwell se tourna vers Stanley Allbright, le chef de poste du « 6 » à Kaboul.

— Est-il possible que cette opération ait été « polluée » dans votre zone ? Soit par une fuite vers les Afghans, soit par une interception technique ?

Stanley Allbright secoua la tête.

— Non, *sir*. C'est absolument impossible. Nous n'avons pas, par précaution, utilisé de moyens techniques. Tout s'est fait par messenger. En plus, les Afghans n'étaient au courant de rien. Seules deux personnes l'étaient : le COS américain et moi.

— Et la jeune femme qui vous a accompagnés ? insista Sir George Cornwell, tourné vers Malko.

— Je ne lui ai pas dit où nous allions, ni ce que nous allions faire, précisa Malko. Elle croyait se rendre seulement à Kandahar.

— Encore une porte fermée ! reconnut le directeur du MI6.

Il se retourna vers Tom Atkins.

— Avez-vous criblé l'environnement du frère de « Shalimar » ici, à Londres ? Y a-t-il de ce côté une possibilité de fuite ?

— *Sir*, avant même de l'approcher, nous avons procédé à une enquête approfondie sur lui et sa famille. Nous n'avons trouvé aucun

lien avec des organisations radicales. En plus, tous ses moyens de communication sont sous contrôle, il y a des micros chez lui et à la pharmacie. Nous savons tout ce qu'il dit, qui le rencontre, à quelle mosquée il va. Évidemment, nous ne pouvons pas contrôler ce qu'il dit, hors de chez lui ou de sa boutique.

— Son entourage ?

— Il emploie un préparateur, à la pharmacie, un Jamaïcain arrivé depuis peu dans notre pays. Nous l'avions criblé sans rien trouver. Il a été en contact avec une autre de nos « sources » qui a observé chez lui des opinions radicales. Mais il n'a aucun contact avec les mosquées islamistes ou des personnes suspectes. J'ajoute qu'il n'a avec Bashir Memon que des rapports professionnels. Nous considérons que cette piste est morte. D'autant que le Jamaïcain n'était pas au courant de l'affaire de Dubaï et ne pouvait pas l'être.

— Bien, conclut le patron du « 6 ». Le dossier indique que le pharmacien utilisait un de ses cousins résidant à Quetta pour transmettre des messages. Y a-t-il un risque de pollution de ce côté-là ?

— On peut toujours l'imaginer, reconnut Tom Atkins, mais nous n'avons aucun élément matériel pour appuyer cette hypothèse. D'ailleurs, ce cousin ne jouait aucun rôle dans la seconde affaire, celle de l'imam. L'information a été transmise oralement à son frère par « Shalimar » lors de son déplacement à Londres.

Silence pesant, à nouveau. Tous étaient mal à l'aise devant l'insistance de Sir George Cornwell. Le patron du « 6 » but un peu de thé, reposa sa tasse et enchaîna :

— Que dit le frère de « Shalimar » aujourd'hui, après la mort de ce dernier ?

— Il semble soulagé, avoua Stephen Boyd. Il m'a dit qu'il craignait pour sa vie, parce qu'on lui faisait accomplir des choses très dangereuses. Mais « Shalimar » ne croyait pas à la dangerosité des gens d'Al-Qaida : il vivait dans une bulle religieuse, se contentant de recueillir les informations qui filtraient jusqu'à lui.

— Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé ? insista le patron du « 6 ».

— Aucune, *sir*, affirma Tom Atkins. C'est nous qui lui avons appris l'affaire d'Anvers.

Sir George Cornwell posa les mains sur la table et regarda pensivement ses ongles coupés très court. Un silence respectueux l'entourait. Il laissa tomber finalement :

— Et pourtant, ces deux opérations ont été pénétrées. Dans les deux cas, nos adversaires étaient prévenus de notre action. Ils avaient eu le temps de s'organiser, ce qui élimine une imprudence de dernière minute...

L'ange repassa, en volant très lentement. On aurait entendu respirer une mouche.

Malko rompit le silence.

— Sir George, dit-il, je crois qu'il est bon de souligner une réalité aveuglante. L'affaire d'Anvers, où j'ai failli perdre la vie, s'est produite après la mort de « Shalimar ».

— Il aurait pu être au courant de ce déplacement de l'imam Saiyid, contra le chef du MI6.

— Peut-être, reconnut Malko, mais il ne pouvait pas être au courant de notre réaction, puisqu'il était déjà au cimetière de Quetta.

Sir George Cornwell mit quelques secondes à trouver la parade à cette évidence.

— Sauf si, avant sa mort, il avait prévenu cet imam que nous l'avions mis sous surveillance ! Donc, ce dernier aurait pu prendre des précautions.

Malko se permit un sourire.

— En théorie, c'est exact. Mais pourquoi « Shalimar » aurait-il mentionné le nom de cet imam, le mettant en avant si, comme vous le pensez, il l'avait prévenu ? C'est incohérent.

Nouveau silence. Les portes se fermaient les unes après les autres.

Ils avaient beau se creuser tous la tête, ils ne voyaient pas la faille. Le patron du MI6 se tourna à nouveau vers Malko.

— En tant qu'observateur extérieur, avez-vous une hypothèse à me soumettre ?

Tous les regards étaient tournés vers Malko, dont on connaissait le sérieux et le professionnalisme. Bien qu'il ne soit ni américain ni britannique, il avait depuis longtemps gagné l'estime de tout *l'Espionnage Establishment*.

— *Well*, dit-il enfin, nous avons examiné plusieurs hypothèses, sauf une.

Sir George Cornwell se tendit imperceptiblement et demanda d'une voix qu'il voulait neutre :

— Quelle est cette hypothèse oubliée ?

Malko tourna sept fois sa langue dans sa bouche. Il jouait gros en répondant publiquement à cette question. La conversation qu'il avait eue avec le patron du MI6 au cimetière de Highgate était plus informelle.

— Y aurait-il eu une pénétration intérieure ? demanda-t-il. C'est une possibilité que nous n'avons pas évoquée.

Sir George Cornwell demeura impassible.

— Précisez votre pensée, Mr Linge, insista-t-il. Qu'entendez-vous par pénétration intérieure ?

Malko choisit une périphrase moins brutale que ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Vos deux Services sont parvenus à infiltrer Al-Qaida, avançait-il, par le biais de « Shalimar ». Pourquoi l'inverse ne serait-il pas possible ?

L'ange qui tournait au-dessus de leurs têtes se laissa tomber lourdement sur le plancher, mort de honte. Les participants à la réunion avaient, eux, parfaitement compris ce qu'avait voulu dire Malko et cela les plongeait dans une horreur abyssale. Sir George Cornwell, lui aussi, semblait frappé par la foudre. Son regard s'assombrit et il tourna vers Malko un visage de pierre.

— Vous insinuez qu'Al-Qaida aurait pu retourner un membre de nos Services ? demanda-t-il d'une voix à faire frissonner un iceberg.

— En effet, confirma Malko. C'est à mes yeux la seule hypothèse qui explique tout.

— Cela me semble impossible, laissa tomber le patron du « 6 ».

Les regards de tous les participants se fixèrent sur Malko, comme pour le transformer en cendres. Il venait de commettre un crime de lèse-majesté. Hélas, au point où il en était, il ne pouvait pas faire machine arrière.

Il prit son courage à deux mains et se tourna vers le directeur du « 6 ». Ce dernier semblait taillé dans un bloc de marbre.

— Sir George, dit-il, je vais vous rappeler de très mauvais souvenirs, mais je suis obligé de le faire. Pendant des années, vous n'avez jamais soupçonné ni Burgess ni Mac Lean. Des éléments totalement britanniques, formés à Oxford, insoupçonnables, de par leur *background*, leur culture... Et pourtant, ils trahissaient tous les deux au profit de l'Union soviétique, contre laquelle ils étaient supposés lutter. Pas par esprit de lucre, mais par idéalisme. Ils croyaient en un dogme différent. Platon a dit que la trahison n'était que l'autre face de la fidélité...

— Vous pensez donc, conclut Sir George Cornwell, que c'est l'un des nôtres qui renseigne Al-Qaida ?

— Oui, répondit Malko, parce que c'est la seule hypothèse qui explique tout ce qui s'est passé. Aussi, je pense qu'avant de continuer nos efforts pour combattre l'offensive d'Al-Qaida, nous devons démasquer le coupable. Autrement, nous nous exposons à de sévères déconvenues. Pour ne pas dire plus.

CHAPITRE XVIII

Malko observa les visages autour de lui. De toute évidence, tous ceux qui étaient là auraient donné n'importe quoi pour disparaître. L'affaire Burgess-Mac Lean, les traîtres qui avaient ridiculisé le MI5, forçant la CIA à prendre ses distances avec ses meilleurs alliés, rompant la relation quasi fusionnelle entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, était oubliée depuis longtemps. « Caria », la taupe soviétique qui avait manipulé les traîtres, était morte, comme les deux Britanniques exilés à Moscou. Et la guerre froide était, en principe, terminée.

Cependant, l'évocation de cet épisode sulfureux mettait tout le monde mal à l'aise. Depuis bien longtemps, les deux Services ne faisaient plus d'introspection dans ce domaine... Sir George Cornwell reprit le premier son sang-froid et la parole :

— Vous pensez que ce traître, s'il existe, est toujours en place ?

— Je ne vois pas pourquoi il serait parti, rétorqua Malko. Personne ne le soupçonne, comme votre réaction l'indique. Il est donc bien au chaud et il attend.

— Quoi ?

— La prochaine occasion de nuire.

Le directeur du MI6 fixa la baie vitrée verdâtre. Malko le connaissait assez pour savoir qu'il était ébranlé. À un niveau plus subalterne, personne n'aurait même voulu écouter Malko. Mais Sir George Cornwell avait une rare force de caractère et aucun tabou. En plus, il était depuis assez longtemps dans le Renseignement pour savoir que rien n'était impossible.

— Bien, conclut-il. Messieurs, qu'en pensez-vous ? Tom ?

Tom Atkins mit plusieurs secondes à articuler une réponse compréhensible.

— J'avoue que je n'avais pas envisagé cette hypothèse, reconnut-il. Nous nous connaissons tous et je ne vois pas qui pourrait être intéressé à ce genre de trahison.

Le directeur du MI6 se permit un sourire froid et laissa tomber :

— Ce sont toujours les mêmes motivations : l'argent, le pouvoir, la frustration, le sexe, l'orgueil.

Voyant qu'il s'engageait dans la discussion, Richard Spicer s'enhardit à son tour.

— Nous avons connu des problèmes similaires, reconnut-il. Avec Aldrich Ames qui nous a fait un mal considérable. Lui avait une motivation très simple : l'argent. Le KGB le couvrait littéralement d'or... Des centaines de milliers de dollars...

— Oui, corrigea Malko, mais Pollard, l'espion israélien, agissait, lui, par idéalisme. Manipulé par ses propres amis...

Sir George Cornwell demanda d'un ton grave :

— *Gentlemen*, voyez-vous parmi vos agents quelqu'un qui penche vers l'islam ou qui ait de gros besoins d'argent ? Je crois que nous avons un système de contrôle permanent assez efficace.

Tous les membres des deux Services étaient sondés régulièrement, sur leur passé et leur présent, et leurs réponses comparées avec les précédentes. Cette méthode ne laissait personne échapper entre les mailles.

Malko décida de frapper un coup encore plus fort.

— *Sir*, dit-il, si nous pouvons partir de l'hypothèse que celui que nous recherchons ne se trouve pas dans cette pièce, nous avons probablement un moyen de le démasquer.

Sa déclaration fit l'effet d'une bombe. C'était le sacrilège absolu. Tous ceux qui se trouvaient autour de la table étaient au sommet, avec des années de bons et loyaux services. Autant soupçonner le pape d'hérésie... Même Sir George Cornwell rougit légèrement. Tourné vers Malko, il lança d'une voix caustique :

— Je ne peux pas vous féliciter de ne pas considérer que tout le monde peut être le coupable, et je pense qu'il faudrait envisager cette hypothèse, sans cela, rien ne pourra être fait.

Les assistants pâlirent un peu plus. Tom Atkins prit son courage à deux mains pour exprimer ce que tous pensaient tout bas.

— *Sir*, dit-il, considérez-vous sérieusement l'hypothèse émise par Malko Linge ?

Le directeur du MI6 ne se démonta pas.

— Il faut être réaliste. Quelqu'un a trahi. Nous ne pouvons pas nous cacher derrière notre petit doigt, même si cette éventualité me fait horreur.

Un long silence suivit sa prise de position. On avait basculé dans l'impensable, et désormais, il fallait le gérer. En un sens, tous furent soulagés : on allait partir dans des procédures connues, celles que l'on utilisait pour démasquer les agents doubles. À une seule différence près, c'est qu'il s'agissait d'une enquête interne et que les suspects étaient leurs camarades de toujours...

Sir George Cornwell avait appuyé sur une sonnette invisible et sa secrétaire apparut, robe noire jusqu'aux chevilles, col montant, cheveux gris-bleu, sans maquillage. Personne ne se souvenait exactement depuis quand elle était dans le Service. Le directeur du

« 6 » murmura quelques mots à son oreille et elle ressortit aussitôt. L'ambiance s'était imperceptiblement détendue. Elle se tendit à nouveau lorsque la secrétaire réapparut avec plusieurs feuilles de papier dont elle déposa un exemplaire devant chaque participant. Malko lut le texte.

C'était un engagement de confidentialité, interdisant à ceux qui participaient à cette réunion de mentionner ce qui y avait été dit, à qui que ce soit. Même à leurs supérieurs... Pendant quelques instants, on n'entendit que le crissement des plumes sur le papier. La secrétaire attendait debout, à côté de son patron. Lorsque tout le monde eut signé, elle ramassa les feuilles, comme à l'école, et s'esquiva. Tout cela allait atterrir dans le coffre personnel de Sir George Cornwell. Ce dernier reprit la parole :

— De cette façon, nous coupons court à tout bavardage. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il y avait une fuite, nous trouverions facilement sa source.

Un frisson horrifié parcourut l'assistance. Le directeur du MI6 se tourna vers Tom Atkins.

— Tom, je veux rapidement avoir la liste exhaustive de tous ceux qui connaissent l'identité véritable de « Shalimar ».

— *Sir*, il y a très peu de monde, répondit aussitôt l'agent du MI5.

— Je veux tous les noms, insista George Cornwell. Même ceux des agents qui gèrent le service des sources.

C'était le secret le mieux gardé du Service. Tous les noms réels des sources utilisées par le « 5 » ou le « 6 » se trouvaient dans une armoire blindée au troisième étage de Thames House, sous la protection d'une poignée de vétérans. Eux seuls pouvaient mettre un nom sur les pseudos fantaisistes utilisés pour le traitement des affaires. De mémoire d'homme, on n'avait jamais enregistré de défection de ce côté-là. Bien entendu, ceux qui quittaient le Service étaient suivis, interviewés régulièrement. En Russie, on les aurait envoyés au goulag... Par prudence, leurs noms n'avaient jamais filtré à l'extérieur, donc, ils ne risquaient pas d'être contactés par des adversaires, ou kidnappés.

— Bien, *Sir George*, approuva Tom Atkins.

Le directeur du MI6 enchaîna d'un ton calme :

— Le premier travail consiste à recenser tous ceux qui ont eu légalement accès au patronyme de « Shalimar ». Ensuite, nous enquêterons pour chercher une faille dans leur dossier.

— Et si cette recherche ne donne pas de résultat ? avança Tom Atkins.

— Dans ce cas, expliqua le patron du « 6 », il faudra trouver qui a pu avoir accès à ce nom sans utiliser la procédure réglementaire... Cela peut prendre un certain temps... Voilà, *gentlemen*. Nous aurons

une autre de ces réunions la semaine prochaine.

Ils sortirent à la queue leu leu, cherchant à dissimuler leur trouble. Le fait que le patron du MI6 ait admis l'existence possible d'un traître dans leurs rangs les déstabilisait. En leur for intérieur, ils admiraient son courage... Au moment où Malko allait sortir, le dernier, la voix de George Cornwell le fit se retourner. Le patron du « 6 » lui souriait, massif, rassurant comme la Tour de Londres.

— Que diriez-vous d'un dîner au *Traveller's* ? suggéra-t-il. On y mange pas trop mal. Nous y serons tranquilles pour bavarder.

— Avec plaisir, accepta Malko, flatté.

Après son pavé dans la mare, c'était un geste d'une rare élégance de la part de Sir George Cornwell.

Abdullah Bin Khaled regarda les piles de billets bien rangées sur son bureau. Il les avait recomptés lui-même, après les avoir reçus des mains de celui qui les avait apportés de Belgique, Hussein Al-Haarki. Cet argent était sacré et il n'en aurait pas distrait un seul dollar pour son usage personnel. Il était destiné aux futurs martyrs qui allaient rappeler au monde que Al-Qaida existait toujours, plus fort que jamais, et pouvait frapper où elle voulait.

C'était la première fois depuis des années que le cheikh Oussama puisait dans son trésor de guerre pour financer des actions spectaculaires. Même si celles-ci ne coûtaient pas très cher, il fallait quand même les financer. Les attentats du 11 septembre avaient coûté environ 500 000 dollars, mais c'était en 2001. Cas unique. Les martyrs qui les avaient réalisés avaient bénéficié d'un effet de surprise total grâce à l'aveuglement des Américains. Depuis, le monde avait changé et d'innombrables barrières invisibles se dressaient en travers des projets du djihad. Pourtant, on pouvait encore réaliser des actions qui marqueraient les esprits.

L'exemple de l'OTAN était là pour le prouver. Et cela n'avait coûté qu'un peu plus de cent mille euros. Abdullah Bin Khaled avait lui-même remis l'argent au martyr qui avait mené cette action, et dont il ignorait la véritable identité. Bien que l'attentat ait été commis en Belgique et que l'argent destiné à la campagne d'Al-Qaida vienne également de Belgique, celui qui l'avait récupéré l'avait apporté à Abdullah Bin Khaled pour que ce dernier remette ensuite la somme nécessaire à celui qui avait mené à bien cette action.

Seul, Abdullah Bin Khaled était en contact avec les futurs martyrs qui arrivaient du Pakistan pour porter le fer chez les croisés et les chrétiens. Ce cloisonnement avait été rendu nécessaire par l'acharnement des différents services de renseignements occidentaux,

de plus en plus sur leurs gardes. Il était le seul à être en contact avec les cellules « dormantes » implantées un peu partout dans le monde et ceux qui se nommaient eux-mêmes les « glaives » de l'Islam.

Il ouvrit son coffre et rangea les piles de billets avec soin. Personne d'autre que lui ne venait dans ce petit appartement de la rue du Rhône et sa vie tranquille ne risquait pas d'éveiller l'attention des autorités suisses.

Employé comme analyste dans un fonds de placement émirati, Abdullah Bin Khaled menait à Genève une vie en apparence paisible. Ce qui était normal pour un « mort »...

En effet, membre du premier cercle d'Al-Qaida, Saoudien rallié très tôt à Oussama Bin Laden, il avait fui l'Afghanistan avec ses camarades en novembre 2001, vivant ensuite à Parachinar, dans le Waziristan, hébergé dans une petite maison de pierres sèches.

À cette époque, il s'occupait déjà de réunir des fonds et d'organiser des réseaux. Seulement, grâce à la trahison d'un officier de l'ISI, les Américains avaient appris où il se cachait. Dieu merci, il n'y avait pas que des traîtres à l'ISI et on l'avait prévenu discrètement du danger. En accord avec le cheikh Oussama, au lieu de fuir, il était resté sur place, ne modifiant rien à ses habitudes. Sachant que les missiles américains frappaient la nuit, il se glissait tous les soirs dans un sous-sol blindé, y restait jusqu'à l'aube.

Ce qui lui avait sauvé la vie lorsqu'un *cruise-missile* Tomahawk avait pulvérisé la maison où il habitait avec des amis. Eux avaient été tués. Abdullah Bin Khaled s'était esquivé avant que n'arrivent les soldats pakistanais venus constater les résultats de la frappe. Ceux-ci avaient trouvé quelques militants d'Al-Qaida en pleurs auprès d'un cadavre carbonisé. Un militant ouzbek d'Al-Qaida leur avait remis un passeport à demi brûlé au nom d'Abu Moussa Al-Libi, son nom de guerre enregistré par la CIA, qui n'avait jamais connu sa véritable identité.

Le lendemain, le corps carbonisé avait été enterré sous la garde de militants d'Al-Qaida arrivés à cheval et la télé Al-Jazira avait relayé une déclaration officielle de Zayman Al-Zawahiri, le bras droit d'Oussama Bin Laden, déplorant la mort d'Abu Moussa Al-Libi, un nouveau *shahid*, et promettant de le venger.

Abdullah Bin Khaled était ensuite sorti du Pakistan avec un passeport saoudien muni de sa photo et avait gagné l'Europe. Ce document lui avait été remis jadis par le prince Turki Al-Faysal, le chef du *General Intelligence Department* saoudien ; en blanc : il n'avait plus qu'à y mettre un nom et une photo. Le passeport, s'il était contrôlé, était toujours déclaré authentique par le gouvernement saoudien, qui ignorait même qui l'utilisait. C'est ainsi qu'Abdullah Bin Khaled avait gagné la Suisse sous sa nouvelle identité pour participer

à la croisade 2008 d'Al-Qaida.

Des amis émiratis lui avaient procuré un travail et il était en règle vis-à-vis des Suisses. Sécurité supplémentaire, une source d'Al-Qaida, au sein des Services britanniques. En Europe, Abdullah Bin Khaled était complètement isolé. Ses contacts avec les réseaux dormants se faisaient soit par messenger, soit par SMS, arrivant sur un portable intraçable utilisant des cartes achetées anonymement. Il se méfiait des moyens techniques américains capables d'exploiter les indices les plus infimes.

Il allait sortir dîner lorsqu'un léger couinement lui apprit que son portable sécurisé venait de recevoir un SMS. Il le déchiffra aussitôt. Le message ne comportait qu'un seul mot « Foxhunt⁽⁴⁹⁾ », sans signature.

Le Saoudien sentit son estomac se nouer : ce simple mot était un signal de détresse. Venant de la « taupe » dissimulée dans les Services britanniques, recrutée quelques années plus tôt. Il ne pouvait rien faire pour elle, mais, désormais, devait couper tout contact qui pourrait être pollué.

C'était une très mauvaise nouvelle.

Il sortit de son appartement, descendit la rue du Rhône et gagna l'autre bord du lac Léman, afin d'expédier un autre SMS à un numéro à Dubaï, qui transmettrait la mauvaise nouvelle au cheikh Oussama.

Malko appuya sur la sonnette du 115 Pall Mall, un building austère de pierre grise dont la porte arborait une toute petite plaque de cuivre indiquant *Traveller's Club*, l'un des plus sélects de Londres, à deux pas de Piccadilly. C'est là que se retrouvaient un certain nombre d'aristocrates dont certains avaient fait toute leur carrière dans le renseignement, tout en gérant des domaines immenses et des fortunes considérables. Peu de non-Britanniques y avaient accès car c'était, en dehors de l'espionnage, un club extrêmement fermé. Un maître d'hôtel en queue de pie, au visage allongé et sévère, ouvrit cérémonieusement le battant noir.

— *Good evening, sir.* Quel est le *gentleman* que vous venez retrouver ?

— Sir George Cornwell, annonça Malko.

— Il est déjà arrivé, suivez-moi, *sir*.

Ils traversèrent d'abord un petit salon de lecture où quelques messieurs hors d'âge étaient plongés dans des revues de chasse, puis une grande salle à manger presque vide, pour arriver à une sorte de fumoir aux boiseries sombres où une seule table était occupée, par le directeur du MI6.

Celui-ci lisait le *Times* devant un verre de vin entamé. La bouteille était posée sur la table : Château Latour 1996. Une bonne année. Le chef du MI6 tendit la main à Malko.

— Merci d'être venu jusqu'ici... Un peu de bordeaux, pour vous

éclaircir les idées ?

Malko ne pouvait qu'accepter. C'était vraiment une très grande année. Le maître d'hôtel avait surgi avec une carte aussi épaisse que la bible. Sir George y jeta un coup d'œil rapide et proposa :

— Je vous conseille le plat du jour, un excellent roastbeef avec des pommes paille. Une merveille. J'en prends toujours.

— Je vais vous imiter, approuva Malko.

Il était quand même un peu tendu après la réunion de la matinée. Son vis-à-vis trempa les lèvres dans son Château Latour et remarqua :

— Les Français font vraiment des vins remarquables ! Ce n'est pas étonnant que les Allemands les envahissent si souvent ! Il paraît que le général Rommel, lorsqu'en juin 1940 il fonçait avec ses Panzers vers la Méditerranée, s'est arrêté pour déjeuner chez la *Mère Brazier*, à Lyon... Il a quand même gagné la guerre.

Ce devait être de l'humour anglais.

Apparemment, le patron du « 6 » avait réquisitionné ce bar pour un dîner discret et tranquille. Après avoir reposé son verre, il lança d'une voix calme.

— Mon cher Malko, je tiens à vous remercier !

Un peu surpris, Malko chercha son regard.

— De quoi, mon Dieu ? Je pense que j'ai semé le trouble chez vos collaborateurs.

— Peut-être en effet, reconnut Sir George Cornwell, mais vous avez eu l'ouverture d'esprit de suggérer une hypothèse certes iconoclaste, mais hélas, probable. Je ne suis pas certain qu'entre nous, nous serions arrivés à la même conclusion. Nous aurions été, comment dire... inhibés. Ce qui est exécration dans un métier comme le nôtre.

Malko buvait du petit-lait. Il osa demander :

— Vous-même, vous n'y auriez pas pensé ?

Le Britannique but encore un peu de bordeaux et secoua la tête.

— Peut-être plus tard, mais grâce à vous nous allons gagner beaucoup de temps.

— Vous croyez donc à mon hypothèse ?

— J'ai lu tout ce qui concerne ces deux affaires, depuis votre départ, expliqua le patron du « 6 », et je suis arrivé à la même conclusion que vous : nous avons une brebis galeuse dans nos rangs.

Rien ne pouvait faire plus plaisir à Malko que cet aveu. Le directeur du MI6 continua tandis qu'on déposait devant eux deux assiettes de roastbeef saignant à souhait, tranchées sous leurs yeux, sur un chariot d'argent. Sir George Cornwell attendit que le maître d'hôtel se fût éloigné pour ajouter :

— On a toujours du mal à reconnaître ce genre de choses, mais elles arrivent ! J'ai eu une conversation tout à l'heure avec le ministre de l'Intérieur et je l'ai mis au courant de mes intentions. Il m'a

approuvé.

Donc, le ministre savait désormais qu'il y avait une taupe au sein des Services britanniques. Lourd secret à porter.

— Vous avez une idée de la façon de procéder pour démasquer cette taupe ? demanda Malko.

Sir George Cornwell s'essuya soigneusement la bouche.

— Nous allons mener une enquête au sein du Service, dit-il, mais je n'y compte pas trop.

— Pourquoi ?

— Ce traître est très malin... En plus, si nous parvenons à une intime conviction, non étayée par des preuves matérielles, ce serait le pire des cas de figure. Mettre quelqu'un à l'écart sans pouvoir prouver qu'il est vraiment coupable.

— Que préconisez-vous ? demanda Malko.

Le Britannique le fixa avec une détermination évidente.

— Une chasse active. Nous devons tendre un piège à cet animal nuisible, afin de pouvoir le confondre. Or, vous me paraissez avoir toutes les qualités pour ce genre de choses, plus une...

— Laquelle ? demanda Malko, intrigué.

— Vous n'appartenez pas à nos Services, donc vous serez plus clairvoyant.

Malko entama son roastbeef. Ce que lui proposait le patron du MI6, c'était une chasse à la taupe où il jouerait le rôle de la chèvre.

Un rôle périlleux, car les chèvres sont souvent sacrifiées pour attirer le tigre.

CHAPITRE XIX

En plus de la difficulté de la mission, Malko était embarrassé par la proposition du patron du MI6, connaissant la susceptibilité des Britanniques. Qu'un chef de mission de la CIA, de surplus *free lance*, ni américain ni anglais, participe à une enquête ultraconfidentielle, qui pouvait déboucher sur des révélations calamiteuses, était plus que délicat.

— Sir George, demanda-t-il, êtes-vous certain de vouloir me confier cette mission ? C'est très gênant pour moi.

Le directeur du MI6 lui jeta un regard teinté d'ironie.

— Mon cher Malko, j'ai l'habitude d'assumer mes décisions. Celle-ci est mûrement réfléchie. D'abord, j'ai une totale confiance en vous. Je sais que vous ne pouvez pas être la taupe. Votre *background* vous met définitivement à l'abri de tout soupçon.

— Merci, fit Malko, flatté.

Les liens entre aristocrates européens étaient encore vivaces.

— Ce n'est pas tout, continua Sir George Cornwell. Étant en dehors du Service, vous pourrez éventuellement mener certaines investigations qui resteront secrètes, sauf pour moi. J'ai décidé de superviser directement cette enquête interne à nos deux Services et le ministre de l'Intérieur m'a donné son accord.

— Bien, approuva Malko.

Comprenant qu'il ne ferait pas revenir le directeur du MI6 sur sa décision.

— Je vous propose de nous retrouver demain soir pour dîner à *l'Atrium*, proposa le Britannique. D'ici là, j'aurai réuni un certain nombre d'éléments. Une première liste de suspects, disons. Donc, vous allez prolonger votre séjour à Londres.

— Et Richard Spicer ? Que dois-je lui dire ?

— Il ne peut pas y avoir deux enquêteurs extérieurs au service. Je compte sur vous pour lui expliquer la situation. La CIA a autant intérêt que nous à découvrir ce traître, car nos échanges opérationnels sont si intenses qu'elle peut en souffrir également.

Le maître d'hôtel s'approchait en poussant un chariot de pâtisseries de toutes les couleurs.

— Un dessert ? proposa Sir George Cornwell.

— Merci, déclina Malko. Un café.

Les Britanniques maîtrisaient pas mal de choses, mais pour la pâtisserie, ils étaient encore à l'âge de pierre. Soudain, tandis que le directeur du MI6 dégustait une gelée d'un vert très oriental, Malko remarqua les poches sous ses yeux et les deux grandes rides autour de sa bouche. L'affaire de la taupe lui avait fait prendre dix ans.

La douzaine d'hommes assis en tailleur sur le tapis usé et décoloré écoutaient religieusement la péroration de l'imam Zalmay Saiyid, exaltant le sacrifice récent de leur frère Bashir Abu Hassan, qui s'était fait sauter au QG de l'OTAN. Pour cette prière du vendredi, le vieil imam s'était déplacé en grand secret de Chaman, sous la protection d'Al-Qaida. Vibrant d'émotion, il entreprit d'appeler la bénédiction d'Allah sur tous ceux qui se trouvaient là, venus de très loin pour participer à ce combat sacré.

Les futurs *shahid* se prosternèrent lorsqu'il se mit à réciter un verset du Coran.

L'imam Zalmay Saiyid était une des très rares personnes à connaître leur existence. C'était le secret le mieux gardé d'Al-Qaida. Tous ceux qui avaient été soupçonnés de le porter à la connaissance de leurs ennemis avaient été féroceement éliminés.

Le prédicateur termina son prêche : pour lui, l'année 1489 du calendrier musulman devait être celle de la victoire des Croyants sur les Juifs et les Infidèles. Et ceux qui l'écoutaient allaient porter la mort chez leurs ennemis. Indétectables et sans pitié.

Si, au déjeuner, *l'Atrium* accueillait fréquemment les invités de marque du MI5, le soir, la salle à manger était beaucoup moins fréquentée. En effet, seuls les services de permanence occupaient encore Thames House et tous les directeurs étaient repartis dans leurs banlieues plus ou moins verdoyantes. Situé au coin de Grand College Street et de Millbank, dans un austère immeuble de pierre grise, ce restaurant typiquement britannique, à deux pas de Westminster, offrait un cadre parfait pour les rencontres discrètes. À condition que ce soit pour le dîner.

Malko était là depuis dix minutes lorsque Sir George Cornwell le rejoignit.

— Désolé ! s'excusa le directeur du MI6, j'ai été retenu par le ministre du Home Department. Il est très inquiet.

Le maître d'hôtel, qui connaissait ses habitudes, apporta une bouteille de Chasse Spleen 1992 et la carte. Il n'y avait que trois tables

occupées. Sir George Cornwell, après avoir goûté son bordeaux, ouvrit un mince dossier bleu.

— Depuis hier, annonça-t-il, j'ai isolé quatre « suspects », des gens insoupçonnables mais qui étaient au courant des deux opérations pénétrées. Le Service B⁽⁵⁰⁾ est en train d'examiner les dossiers de tous ceux qui pourraient avoir trahi, mais je n'en attends pas grand-chose. Il s'agit d'une mesure indispensable, mais formelle. Mon instinct me dit que le coupable se trouve plus haut.

— Qui sont les quatre suspects ? interrogea Malko.

— D'abord, Henry Lovecraft, qui représente le « 6 » au sein du Groupe antiterroriste interservices. Il a accès à toutes les informations. Ensuite, John Mulligan, le traitant de « Shalimar », lui aussi au courant de tout. Puis, Barry Huntington, l'homologue de Henry Lovecraft au « 5 ». Et enfin, Tom Atkins, le chef du Groupe antiterroriste du « 5 ». Je tiens à souligner qu'il s'agit simplement de ceux susceptibles d'avoir transmis des informations, pour la simple raison qu'ils les avaient. En recoupant tout ce que nous savons sur ce dossier, j'ai déterminé qu'ils sont les seuls à avoir eu en leur possession les informations relatives aux deux trahisons dont nous avons été victimes. À Spin Boldak et en Belgique. Mais rien dans leur carrière ou leur *background* ne permet de les soupçonner. Ils appartiennent tous au Service depuis des dizaines d'années et n'ont jamais commis de fautes.

Malko se permit un sourire amer.

— Le propre des traîtres est d'être, à première vue, insoupçonnables...

— Exact, reconnut le directeur du MI6. J'ai aussi demandé que l'on crible les fonctionnaires du service des sources qui étaient les seuls à connaître la véritable identité de « Shalimar ».

— Je ne crois pas à cette piste-là, objecta Malko. Si l'un d'eux avait trahi, « Shalimar » aurait été purement et simplement égorgé. En outre, souvenez-vous que « Shalimar », renversé la veille par un camion, ne s'est pas rendu au rendez-vous de Spin Boldak. La taupe peut très bien *ne pas* connaître sa véritable identité et avoir seulement transmis l'information du rendez-vous entre « Shalimar » et nos gens. Si « Shalimar » s'y était rendu, il serait tombé dans le même guet-apens. En dehors de ces quatre personnes, qui connaissait l'existence de ce rendez-vous de Spin Boldak ?

— Moi, répondit d'une voix égale Sir George Cornwell.

Il y eut quelques instants de silence. Il n'y avait plus que deux tables occupées autour d'eux. Malko reprit :

— Si votre choix est juste et que la taupe soit un des quatre hommes dont vous venez de me citer les noms, elle sait qu'une enquête est déclenchée. Donc, elle ne va plus bouger et cela sera très

difficile de la confondre. Nous n'avons donc qu'une façon de démasquer ce traître : découvrir sa motivation. Donc, étudier à fond les dossiers des suspects, afin de trouver une piste dans leur passé.

Sir George Cornwell esquissa un sourire.

— Je crois que nous sommes sur la même longueur d'onde. Voici les dossiers de leur déroulement de carrière depuis leur entrée dans le Service.

Il poussa vers Malko le dossier bleu d'où il sortit une feuille comportant quelques lignes. Malko les parcourut. C'était un engagement de confidentialité, lui interdisant de faire état auprès de qui que ce soit des informations contenues dans le dossier. Il prit son stylo et le signa sans hésiter.

— Merci, approuva le directeur du MI6. Même Richard Spicer ne peut être mis au courant. J'ai eu beaucoup de mal à obtenir du ministre de vous confier cette liste.

— Je vous remercie de la confiance que vous m'accordez, dit Malko. Quand nous revoyons-nous ?

— Demain ?

— Ici ?

— Non, je préfère un restaurant indien, le *Veeraswamy*. Nous ne risquons pas d'y rencontrer des gens du Service. Il est au 99 Regent Street, avec une entrée dans Swallow Street. Huit heures ?

— Parfait, approuva Malko. Je vous communiquerai le fruit de mes réflexions.

Malko, rentré au *Lanesborough*, avait commencé à se plonger dans la lecture des documents confiés par le directeur du MI6, lorsque son portable sonna. Une voix féminine demanda joyeusement :

— Je ne vous dérange pas ?

Il mit quelques secondes à l'identifier.

— Gwyneth !

— Tu as mis dix secondes de trop, lança la jeune femme. Tu seras puni !

Gwyneth Robertson, une des *deputies* de Richard Spicer, avec qui il avait déjà traité deux affaires à Londres. Une bombe sexuelle, dotée d'une excellente éducation, d'une connaissance encyclopédique de la fellation et d'un appétit sexuel toujours aiguisé. En dépit de son apparence BCBG, elle était capable de se faire culbuter sur une table de cuisine sans se départir de son air hautain.

— Comment m'as-tu trouvé ? demanda-t-il.

— J'ai croisé Richard dans un cocktail, il m'a dit que tu étais ici.

— Tu ne fais plus partie de l'Agence ? questionna Malko, étonné.

— Non, j'ai reçu une offre que je ne pouvais pas refuser et j'ai démissionné ! Un *think tank* bourré comme un canon qui cherchait une analyste. Je gagne cinq fois ce que je gagnais à l'Agence ! Et, en plus, je suis entourée de gens charmants qui m'envoient aux quatre coins du monde ! Je reviens de Russie, figure-toi ! Mes patrons voulaient savoir si Vladimir Poutine était vraiment un démocrate.

— Et ils ont payé pour ça ?

— Très bien ! O.K., il paraît que tu es seul à Londres. Il n'y a pas de fille à côté de toi ou sous ton lit ?

— Non, je ne crois pas...

— Alors, cela me ferait plaisir de te revoir. Demain ?

— J'ai un dîner...

— Moi aussi, avec deux sénateurs américains avec qui je fais du lobbying. On doit aller chez *Annabel's*. Tu veux nous rejoindre, après ton dîner ?

— D'accord, fit Malko. Ça ne va pas te déranger ?

Gwyneth Robertson pouffa.

— Ça m'évitera une tentative de viol.

L'homme qui trahissait était inquiet. Mentalement, il s'était toujours préparé à ce que le Service soupçonne l'existence d'une taupe, mais, maintenant que la chasse était lancée, il avait du mal à rester zen. Bien sûr, on ne pouvait réunir aucune preuve matérielle contre lui sur ses actions passées, mais de simples soupçons mettraient fin à sa carrière. Au mieux. À tout hasard, il se préparait au pire. D'abord, il avait prévenu son nouveau camp qu'il cessait tout activité. Ensuite, il venait de vérifier que son « assurance vie » était toujours dans le coffre de sa banque. Un vrai-faux passeport belge établi à un état civil anonyme, avec sa photo.

Avec ce document, il pouvait quitter la Grande-Bretagne sans problème, mais c'était faire une croix sur toute son existence. Il connaissait le sort des transfuges : ce n'était jamais enviable.

Pendant tout le trajet en métro pour rentrer chez lui, il rumina des « contre-mesures ». Sans vraiment trouver. Il n'avait pas envie de se retrouver seul dans son appartement et fit une halte à l'énorme pub situé à deux pas de chez lui. Il était bourré comme un œuf, avec une foule compacte d'hommes et de femmes, pinte de bière au poing, qui hurlaient pour se faire entendre au milieu du brouhaha. Il se cala, debout, dans le coin le moins bruyant, et reprit sa réflexion.

Malko comprit immédiatement pourquoi Sir George Cornwell avait choisi le *Veeraswamy* : on pouvait difficilement trouver plus discret. Déjà, pour découvrir la petite entrée sur Swallow Street, il fallait chercher... Le restaurant était au premier étage, presque vide. Au déjeuner, il devait accueillir des touristes, mais le soir, c'était le grand désert.

Le directeur du MI6 était déjà arrivé et l'inévitable bouteille de bordeaux se trouvait sur la table, entamée. Ils commandèrent sur une carte assez prétentieuse et Sir George Cornwell demanda enfin :

— Quel est le résultat de votre analyse ?

Malko s'était évidemment préparé à la question. Dont la réponse était relativement simple.

— Les quatre parcours professionnels de ces hommes sont irréprouchables, dit-il. Une enquête approfondie permettrait peut-être d'y trouver des failles, mais je crois que cela n'est pas de mon ressort.

— Jusque-là, je vous suis, approuva Sir George Cornwell. C'est tout ?

— Non. De ces quatre hommes, un seul a une particularité qui, à mes yeux, le mettrait en tête de liste des suspects.

— Qui ?

— Tom Atkins. L'agent du « 5 » qui a été prêté au « 6 », en 2001, et a servi quatre ans au Pakistan.

— Pourquoi lui ?

— Parce qu'au Pakistan, il y a plus de chances de se faire « tamponner » qu'à Londres. Tout simplement. Le Pakistan abrite la matrice du terrorisme islamique. Cependant, je suppose que vous avez déjà examiné ce point ?

Sir George Cornwell inspecta avec méfiance l'assiette qu'on venait de déposer devant lui, un curry arrosé d'une sauce peu ragoûtante, avant de répondre.

— Je ne vous ai pas communiqué l'intégralité des dossiers de ces agents, reconnut-il. Celui de Tom Atkins comporte tout son débriefing à son retour du Pakistan, ainsi que toutes les notes de son chef de poste durant son séjour là-bas. Plus des appréciations de ses collègues. Inutile de vous dire que nous n'y avons pas trouvé de quoi fouetter un chat.

— Je m'y attendais, soupira Malko. Nous revenons donc au point de départ. Car il s'agit de ma part d'un postulat théorique.

— C'est bien vu, reconnut le directeur du MI6.

Pendant un moment, ils se concentrèrent sur leur curry, qui, même arrosé de bordeaux, brûlait comme du feu. Malko s'en voulait de ne pas avoir été meilleur dans son raisonnement. Mais c'était vraiment tout ce qu'il avait pu trouver. Sir George Cornwell conclut, lui aussi désappointé :

— Je vais relire tous ces rapports. Faisons le point dans quarante-huit heures.

Lorsqu'ils émergèrent du *Veeraswamy*, la Bentley attendait dans Swallow Street.

— Je vous dépose ? proposa Sir George Cornwell.

— Je vais marcher un peu, dit Malko.

Il regarda la voiture s'éloigner dans Regent Street et arrêta un taxi.

— *Annabel's*, dit-il. Beverley Square.

Collé-serré contre Gwyneth Robertson sur la minuscule piste de danse d'*Annabel's*, Malko retrouvait avec plaisir la partie la plus légère de sa vie. L'ex-agente de la CIA était toujours aussi sexy, dans une robe noire très simple, retenue par deux minces bretelles. En apparence, noyés dans la foule des danseurs, ils se tenaient très sagement mais, par moments, le pubis de Gwyneth s'appuyait espièglement contre Malko, comme pour anticiper la suite de la soirée.

Épanouis et rougeoyants, les deux sénateurs américains, membres de la commission de la Défense, terminaient leur magnum de Taittinger Comtes de Champagne, éblouis d'être entourés d'autant de femmes ravissantes dans ce club sélect.

— Heureusement que tu es là ! souffla la jeune femme à l'oreille de Malko. Sinon, j'en avais jusqu'à quatre heures du matin. Ils me regardent comme le Veau d'or, le gros surtout.

Le gros s'appelait Mike Hilton, sénateur du Nebraska. Quelques rares cheveux ramenés sur le côté, un mètre quarante au garrot, bedonnant, rougeaud, c'était un vrai remède contre l'amour.

La musique s'arrêta et ils regagnèrent la table. Gwyneth Robertson en profita pour annoncer, avec son plus beau sourire :

— *Gentlemen*, je vous rappelle que vous avez un avion très tôt demain matin.

Apparemment, ils étaient prêts à le rater. Prudente, la jeune Américaine avait déjà demandé l'addition. Pendant qu'elle signait, les deux Américains se levèrent à regret et jetèrent un regard d'envie à Malko, qui jouait les modestes. Dehors, ils se tournèrent vers Gwyneth Robertson.

— *Young Lady*, on ne veut pas vous déranger ! On va prendre un taxi. *It was a lovely evening...*

Dès qu'ils furent dans un taxi, Malko en héla un second. À peine dedans, Gwyneth Robertson lança au chauffeur :

— Au *Lanesborough* !

Puis, elle se tourna vers Malko et, avant même que la voiture ait démarré, lui enfonça sa langue jusqu'aux amygdales.

Toujours aussi pétulente.

La fougue de la jeune Américaine s'ajoutant au curry de feu, Malko s'enflamma très vite. Fourrageant sous la robe noire, il s'activa, provoquant des gémissements ravis de Gwyneth et, à la hauteur de Green Park, il la débarrassa carrément de sa culotte.

Ils ne reprirent une attitude digne que pour passer devant le portier chamarré du *Lanesborough*, Gwyneth Robertson, sa culotte à la main, comme un mouchoir. Leurs retrouvailles obéirent au rituel de

leur première rencontre, deux ans plus tôt. Agenouillée sur la moquette épaisse, la jeune Américaine administra à Malko une fellation digne de la *finishing school* qu'elle avait fréquentée. D'elle-même, elle sauta ensuite sur le lit, la robe remontée sur ses hanches, prosternée sur les draps, la croupe haute, les bras allongés devant elle. Malko s'enfonça d'un trait dans son ventre très disponible et s'y attarda un certain temps, encouragé par les balancements de la croupe de sa partenaire. Puis, repris par ses mauvais instincts, il força, si l'on peut dire, sa croupe, sachant qu'elle ne détestait pas ce traitement, ennemi des droits de la femme, mais néanmoins exquis.

Il y était encore fiché jusqu'à la garde lorsque Gwyneth demanda d'une voix mourante :

— Commande du Champagne ! Tu m'as desséché le gosier...

Trente et une secondes plus tard, un maître d'hôtel frappa à la porte, apportant une bouteille de Taittinger Brut Réserve. Gwyneth était toujours sur le lit, sa robe relevée aux hanches. Le maître d'hôtel ne cilla pas et annonça d'une voix posée :

— *Good evening*. Voulez-vous que je débouche la bouteille ou souhaitez-vous le faire vous-même ?

— On va s'en charger, lança Gwyneth, tandis que Malko tendait un billet de dix livres au maître d'hôtel.

— *Thank you very much ! Have a nice evening, gentlemen*^{51} ! fit le celui-ci avant de s'éclipser.

Les Britanniques avaient quand même une longueur d'avance en ce qui concernait les usages...

Après avoir étanché sa soif, Gwyneth Robertson remarqua :

— Dick m'a dit que tu travaillais sur Al-Qaida.

— C'est exact, dit Malko.

Il eut soudain une illumination.

— Tu ne connais pas un agent de la Company qui ait été en poste à Islamabad entre 2002 et 2005 ? demanda-t-il.

Gwyneth Robertson laissa glisser les dernières bulles sur son palais, le front plissé par la réflexion, puis son visage s'éclaira.

— Si, je crois bien, Bob Bearden était là-bas à cette époque. Pourquoi ?

— Parce qu'il a peut-être croisé quelqu'un à qui je m'intéresse.

C'était une façon de recouper les informations recueillies par les collègues britanniques de Tom Atkins.

— Tu sais où il se trouve maintenant ?

— Non, mais je peux le savoir. Il faut que j'appelle quelqu'un à Langley.

— Quand peux-tu le faire ?

— Demain. Je l'appellerai chez lui, c'est plus discret. Sinon ils vont croire Dieu sait quoi, à l'Agence. Ils sont tous paranos.

— Je compte sur toi. C'est important.

Gwyneth lui expédia un regard à faire fondre un très gros iceberg.

— Alors, il va falloir que tu sois très attentionné.

CHAPITRE XX

L'homme qui trahissait descendit du métro à Piccadilly Circus et s'engagea dans Shaftesbury Avenue à pied. Cela grouillait de monde, car les théâtres s'y succédaient, entrecoupés de restaurants bon marché. Depuis très longtemps, il avait l'habitude d'aller au spectacle le mercredi et avait décidé de ne pas changer ses habitudes, sachant que les « chasseurs de taupe » scrutaient les détails les plus infimes. En apparence, la vie du « 5 » et du « 6 » continuait comme si de rien n'était, mais lui savait qu'une toile d'araignée invisible était en train de se tisser à la recherche du moindre indice permettant de l'identifier.

Il remonta, laissant à sa droite Chinatown illuminée par des centaines de lanternes de papier rouge, célébrant l'entrée dans l'année du Rat. Trois cents mètres plus loin, il arriva au Palace, un grand théâtre donnant le dernier spectacle des Monty Pythons, *Spamalot*. Il retira son ticket à la caisse et alla s'installer. Tracassé, il n'arrivait pas à s'intéresser au spectacle. Il s'imposa d'attendre une heure avant de se lever comme s'il allait aux toilettes. Seulement, il bifurqua et se dirigea vers l'entrée de secours donnant dans Romilly Street, une petite rue parallèle à Shaftesbury Avenue. Il sortit rapidement et tourna à droite. Personne en vue. Il regagna Shaftesbury Avenue et la remonta, coupant Charing Cross Road, pour rejoindre Soho et tourner dans une petite rue calme, Neal Street, avec une boutique de fringues pratiquement à chaque immeuble. De jour, c'était un quartier extrêmement animé, bigarré, où toutes les races se mélangeaient. Il s'arrêta devant le numéro 50 et appuya sur la sonnette de l'appartement C. La porte s'ouvrit et il s'engouffra à l'intérieur après avoir inspecté d'un coup d'œil la rue déserte.

Une femme l'attendait au deuxième étage. Grande, le teint mat, très belle, de longs cheveux noirs cascade dans son dos, enveloppée dans une robe de chambre en soie grège.

Elle l'étreignit rapidement mais intensément.

— Je n'étais pas sûre que tu puisses venir, dit-elle simplement.

— J'ai juste une heure, dit-il.

Ce qui correspondait à la fin du spectacle. Il la suivit à l'intérieur.

— Tu as faim ? demanda la femme.

— Non.

Elle lui sourit et, sans un mot, se rapprocha de lui. Il écarta la soie grège, découvrant un corps à la peau mate, légèrement parfumé, qu'il se mit à caresser comme un objet précieux. Très vite, ils se retrouvèrent dans la chambre et il lui fit l'amour, sans même lui ôter sa robe de chambre. Depuis des années, elle déclenchait toujours chez lui la même pulsion sexuelle irrésistible.

Lorsqu'il eut repris son souffle, il demanda :

— Tu veux me donner la valise ?

La femme se releva, referma son peignoir, gagna la penderie et revint avec une petite valise marron qu'elle posa sur le lit, avant de partir dans la salle de bains. La taupe ouvrit la valise, écarta quelques affaires, découvrant un pistolet automatique Herstatt 9 mm. Il le glissa dans sa ceinture puis referma la valise.

Ils s'assirent ensuite sur le lit pour bavarder. Elle le sentait tendu et le lui dit. Il esquissa un sourire.

— C'est un mauvais moment à passer.

Une demi-heure plus tard, ils s'étreignirent et il fila dans la rue déserte vers la station de métro Covent Garden, au début de James Street. C'était à peu près l'heure de la sortie du théâtre. Même s'il était surveillé, les agents de l'A 4 se diraient qu'ils l'avaient raté dans la foule. La présence du pistolet le rassurait. C'était une possibilité supplémentaire d'évasion.

Malko était en train de déjeuner avec Gwyneth Robertson au grill du *Dorchester* lorsque le portable de la jeune femme égrena quelques notes.

Ils s'étaient quittés vers quatre heures du matin, ivres de Champagne et de sexe, et elle était retournée dormir chez elle à Chelsea. Tandis qu'elle parlait, Malko vit son visage s'éclaircir. Elle posa la main sur l'appareil et dit à mi-voix :

— C'est Bob Bearden. On lui a fait passer le message et il me rappelle.

Le pouls de Malko s'accéléra. Enfin une bonne nouvelle.

— Où est-il ? demanda-t-il.

— À New York, il m'appelle de chez lui.

À New York, il était huit heures du matin et ce n'était pas indiqué de parler au téléphone d'une question aussi sensible.

— Il pourrait venir à Londres ? souffla-t-il.

— Pourquoi faire ?

— Je voudrais lui poser quelques questions.

Elle transmit la question et se retourna vers Malko.

— Il demande à quel sujet.

— Je ne peux pas en parler au téléphone...

Elle revint vers son interlocuteur, écoutant surtout ce qu'il disait et, à nouveau, se retourna vers Malko.

— C'est impossible pour le moment, il part pour Nairobi dans trois jours. Si tu veux, il sera de retour dans un mois environ.

Malko secoua la tête.

— Trop tard. Il faudrait que je lui parle maintenant.

Gwyneth Robertson transmet la réponse et, ensuite, sourit à Malko, annonçant en plaisantant :

— Il dit que, dans ce cas, la seule façon de le voir, c'est que tu fasses un saut à New York demain.

Visiblement, son interlocuteur n'y croyait pas. Malko n'hésita pas une seconde. Quelque chose lui disait que, s'il y avait une faille dans la vie de celui qu'il considérait comme suspect n° 1 d'être la taupe d'Al-Qaida, c'était durant sa période pakistanaise.

— Très bien ! dit-il, demande-lui où et quand nous pouvons nous voir demain.

— À New York ?

— À New York.

Elle fit part de la réponse de Malko. Celui-ci pria silencieusement pour que l'ex-chef de station d'Islamabad le prenne au sérieux. Et accepte de parler s'il savait quelque chose. Cela faisait beaucoup de « si »...

Gwyneth se retourna.

— Il suggère que tu le retrouves directement aux Nations unies.

— Pas de problème. Comment vais-je le joindre ?

Elle était déjà en train de griffonner sur la nappe un numéro de téléphone. Malko lui effleura le bras et souffla :

— Tu pourrais venir avec moi ?

Gwyneth Robertson sursauta, réfléchit quelques instants et conclut :

— C'est impossible ! J'ai des *meetings* importants toute la journée.

— Tant pis, se résigna Malko. Passe-le-moi.

La jeune Américaine lui tendit son portable et Malko annonça :

— Je suis Malko Linge. J'aurais souhaité que Gwyneth vienne avec moi, mais elle ne peut pas. Je...

— Je sais qui vous êtes, coupa Bob Bearden. Je suis très heureux de faire votre connaissance. Mais pourquoi diable êtes-vous si pressé ?

— Je vous l'expliquerai. Juste une question. Vous étiez chef de station à Islamabad de 2001 à 2004 ?

— Non, de 2000 à 2004. C'était mon second tour dans le pays. Mais si vous voulez des informations sur cette période, j'ai fait beaucoup de papiers qui se trouvent à la DR et que vous pourrez sûrement consulter.

— Non, déclina Malko. Ce que je veux vous demander ne concerne pas votre travail là-bas.

— Bien, conclut Bob Bearden, je me réjouis de vous voir demain. Dommage que Gwyneth ne puisse pas venir aussi... Appelez-moi dès que vous êtes à New York, sur mon portable, conclut l'Américain.

Quand il eut raccroché, Malko demanda :

— Que fait-il maintenant ?

— Il a quitté l'Agence pour un job à l'ONU. Le secrétaire général a créé une nouvelle structure de renseignement en engageant des gens de différents Services. Il y a un peu de tout : des Américains, des Brits, des Allemands, des Français... En allant interroger leurs anciens homologues, ils essaient de prévoir les problèmes et font des rapports pour le Conseil de Sécurité. Bob est très bien payé et cela lui permet de maintenir des contacts avec son ancienne maison.

— C'était ton amant ?

Gwyneth Robertson eut une moue amusée.

— Oh, presque pas ! Juste une fois. Il était triste parce que sa troisième femme venait de le quitter. On a dîné ensemble et... Mais il m'aime bien. Qu'est-ce que tu veux lui demander ?

Malko posa sa main sur la sienne et avoua en souriant :

— Même à toi, je ne peux pas le dire ! Tu comprends ?

— Je comprends, dit-elle. J'espère qu'il pourra te venir en aide.

— J'espère aussi.

Dans le cas contraire, la taupe d'Al-Qaida au sein des Services britanniques risquait de continuer son travail de sape bien au chaud.

— Donne-moi encore un peu de Champagne, réclama Gwyneth Robertson. Ensuite, on s'occupe de ton voyage.

Une vieille femme juchée sur un des bancs de bois, à l'extérieur du pub *Morpeth Arms*, buvait sa bière paisiblement, en dépit du vent violent et de la température plutôt froide. Malko pénétra à l'intérieur. En ce début d'après-midi, il y avait peu de clients. Il prit place sur un haut tabouret, le long de la façade donnant sur Millbank. Juste en face, de l'autre côté de la Tamise, se dressait le château fort futuriste abritant le MI6. Il n'était pas installé depuis cinq minutes qu'une BMW gris foncé stoppa en face du pub avant de tourner dans Ponsonby Place, déposant Sir George Cornwell. C'est lui qui avait suggéré à Malko ce lieu de rendez-vous pratique et plus discret qu'une visite à son bureau. En effet, personne ne savait qu'il avait confié l'enquête sur la taupe à Malko. Le directeur du MI6 prit place en face de ce dernier et commanda une bière.

— Vous avez du nouveau ? demanda-t-il.

— Pas encore, reconnu Malko, mais j'ai besoin de votre feu vert pour continuer mon enquête.

Son accord de confidentialité lui interdisait de parler de Tom Atkins à l'ancien chef de station de la CIA à Islamabad, sans l'accord de Sir George Cornwell. Celui-ci écouta Malko et ne mit pas longtemps à accepter.

— Je ne connais pas Bob Bearden, dit-il, mais je suppose qu'on peut lui faire confiance. Dites-en le moins possible. J'espère que cette démarche sera utile.

— Elle le sera, dit Malko. Dans un sens ou dans un autre.

Le directeur du MI6, après un bref coup d'œil à sa montre, glissait déjà de son tabouret sans avoir touché à sa bière.

— Bonne chance ! conclut-il.

Malko le vit monter dans la BMW qui s'éloigna en direction de Westminster.

Malko fit arrêter son taxi au coin de la 46^e Rue et de la Première Avenue. À trente mètres du grand building plat des Nations unies édifié au bord de l'East River. Par chance, le temps à New York était à peu près convenable, le ciel bleu, mais un vent glacial balayait la Première Avenue. Malko releva le col de son manteau de vigogne et sortit son portable. Il était à peine dix heures et demie. Le vol de British Airways était arrivé pile à l'heure.

À part Gwyneth Robertson, une seule personne savait qu'il se trouvait à New York : le directeur du MI6. Bob Bearden répondit à la seconde sonnerie, il devait guetter l'appel de Malko.

— Je suis arrivé, annonça celui-ci. Je suis juste en face du building.

— O.K. répondit l'Américain. Je vais venir vous récupérer à l'entrée. On gagnera du temps. Vous savez où c'est ?

— Je sais, confirma Malko.

Cinq minutes plus tard, il vit un moustachu corpulent surgir derrière les vigiles en bleu gardant l'entrée du « temple » et lui adresser un signe joyeux. Bob Bearden avait l'air d'un bon vivant, le crâne légèrement déplumé, le regard vif et la moustache grise conquérante. Il ne put s'empêcher de jeter un regard concupiscent à une grande Noire à la croupe de folie qui venait de se débarrasser de son manteau, à côté d'eux.

— Bel animal ! fit-il entre ses dents.

Au moins, il n'était pas raciste. C'est vrai que cette Africaine n'inspirait pas le dégoût...

— Merci de m'accueillir, dit Malko.

Bob Bearden se retourna avec un sourire.

— Je suppose que si vous avez sauté dans le premier avion, c'est pour un truc important... Venez, on va au bar des délégués. À cette heure-ci, c'est calme.

Ils gagnèrent le second étage pour s'installer à une table dominant l'East River, visible à travers l'immense baie vitrée. La moquette verte étouffait le bruit des pas et une serveuse indienne leur apporta des cafés et des viennoiseries. Dans un coin, trois secrétaires papotaient autour d'un thé. Le bar des délégués était le terrain de chasse favori du petit personnel de l'ONU, à la recherche d'un amant ou d'un mari diplomate.

— So, demanda Bob Bearden, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Malko avait décidé de ne pas perdre de temps.

— Avez-vous connu un certain Tom Atkins, du MI6, durant votre séjour à Islamabad ?

L'ex-agent de la CIA n'hésita pas.

— Tom, bien sûr. C'était un bon copain. C'est moi, au début, qui lui ai appris certains trucs. Il avait été muté au « 6 » récemment et nageait un peu.

— Vous l'avez bien connu ?

L'Américain sourit.

— Oui et non. Sur le plan du travail, pas trop, parce que nous ne faisons pas la même chose. Moi, j'avais pour mission de recruter des gens de l'ISI, de façon à comprendre ce qui se passait chez les Pakistanais. C'était assez facile. Il suffisait de les goinfrer de scotch et de dollars... Hélas, ils n'étaient pas toujours fiables.

— Et lui ?

— Il a fait plusieurs trucs. D'abord, il allait souvent rencontrer une source à Peshawar pour essayer d'obtenir des informations sur Bin Laden. À l'époque, c'était la folie : tous les Services achetaient à prix d'or tout ce qui pouvait fournir des détails sur Al-Qaida. Il y avait, dans le Bazar, un Indien, marchand de tapis, qui se faisait des couilles en or. On achetait par brassées des documents trouvés dans les anciennes caches, même des objets, des photos. Tout le monde faisait son marché à Peshawar. Il suffisait d'avoir des roupies.

— Vous avez une idée des gens qu'il rencontrait là-bas ?

— Non, pas vraiment, probablement certains de nos clients. Mais je suis sûr qu'il a fait des comptes rendus sur chaque expédition. Comme les gens de chez nous. Ça doit être quelque part au « 6 ».

— Probablement, approuva Malko. Quel genre d'homme était-ce ?

— Oh, un type très sympa, *straight*, sérieux dans son boulot. Ne picolait pas, ce qui est rare pour un Irlandais.

— Il est irlandais ?

L'Américain eut un geste évasif.

— Oh, pas directement ! Son grand-père, je crois, qui avait été tué durant les événements de 1916. Comme je suis, moi aussi, venu de Belfast, il y a très longtemps, nous avons sympathisé.

— Il avait des sympathies pour l'IRA ?

— Non, je ne pense pas, on n'en a jamais parlé. Vous savez, on se retrouvait au Club de l'ONU pour bouffer le soir, on allait dans des parties les uns chez les autres. Une fois, on s'est même retrouvés à Peshawar. Il ne sortait pas trop, pourtant il n'était pas radin. C'était un type qui lisait beaucoup. Il semblait fasciné par l'histoire de l'Irlande.

Malko dressa l'oreille.

— Il avait encore des parents, là-bas ?

— *Nope*. Son père était mort d'un cancer et sa mère avait émigré en Australie où elle s'était remariée.

Une porte fermée. Malko insista :

— Vous avez une idée de la façon dont il s'entendait avec ses collègues ?

— Il détestait son chef de poste, fit candidement l'Américain. Ça, il m'en parlait souvent. Il l'appelait *arrogant prick*.⁽⁵²⁾ Il disait que c'était l'incarnation du protestant impérialiste. Le genre de type qui méprisait les Irlandais et les « *colored* ».

Tiens, se dit Malko, ce n'était pas dans le dossier remis par Sir George Cornwell, mais cela ne l'avancait pas à grand-chose... Il laissa Bob Bearden commander un second café et attaqua sous un autre angle.

— Vous saviez que le « 6 » l'avait chargé de pénétrer l'entourage d'Abdul Qadeer Khan ?

L'ancien agent de la CIA lui jeta un regard aigu.

— Vous avez eu accès à son dossier... C'était un truc très « fermé ». Il m'en avait parlé sous le sceau du secret, parce qu'on était copains, mais même mon chef de poste n'était pas au courant. Et Tom Atkins considérait qu'on ne lui avait pas fait un cadeau...

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas entendu parler de l'affaire Nina Aziz ?

— Si, dit Malko, c'était en 1998, je crois.

— *Right*, je n'étais pas encore là, mais j'ai trouvé tout un dossier. Les Brits doivent en avoir plus, puisque c'était une de leurs opérations. Ils avaient « tamponné » cette Pakistanaise, fille d'un officier travaillant au programme nucléaire militaire pakistanais, à Kahuta. L'ISI n'a pas aimé et on a retrouvé la tête de cette Nina Aziz quelque part dans les collines de Margalla. Officiellement, elle avait été assassinée par un voleur qui s'est ensuite pendu dans sa cellule... Les Paks deviennent féroces quand on touche à leurs petits secrets...

— Tom Atkins vous a parlé de son enquête ?

Bob Bearden éclata de rire.

— Oh, ce n'était pas une enquête. Tout juste une tentative de pénétration. Qui n'a pas réussi. Finalement, on lui a retiré le dossier parce que l'ISI avait protesté.

Malko avait effectivement lu cela dans le rapport d'activités de l'agent du MI6. Il commençait à se demander s'il n'était pas venu à New York pour rien. Visiblement, son interlocuteur ne lui cachait rien, mais il était probablement sur une fausse piste.

Bob Bearden lui jeta un regard perçant.

— Si vous me dites ce que vous cherchez exactement, je pourrai peut-être vous aider...

Justement, cela, Malko ne pouvait pas le dire. Il mentit.

— Je ne sais pas exactement, prétendit-il. Je cherche seulement à établir le profil psychologique de Tom Atkins.

L'ex-agent de la CIA lui jeta un regard plein d'ironie.

— *Well*, si vous n'étiez pas un ami de Gwyneth, je regagnerais mon bureau... *You are pulling my leg !* Vous, un chef de mission de l'Agence, travaillant pour le service de sécurité du « 6 » ! Ce n'est pas vraiment dans les méthodes des Brits...

— C'est vrai, reconnut Malko, mais il y a des exceptions. Je vous ai dit, dès le début, que je ne pouvais pas tout vous dire pour le moment...

L'Américain eut un léger haussement d'épaule.

— O.K. *I buy that*. Que voulez-vous savoir d'autre ? J'ai l'impression de vous avoir dit tout ce que je savais.

— Vous étiez célibataire à Islamabad ?

— Oui. Je suis toujours entre deux mariages. Pourquoi ?

— Tom Atkins aussi ?

— Exact. Mais il draguait moins que moi. Pourtant, avec son physique, il n'aurait pas eu de mal. Mais c'était un type réservé, plutôt timide. Pourtant, dans les cocktails, ce n'est pas ce qui manquait. Il suffisait d'une soirée au Club de l'ONU pour repartir avec une belle secrétaire...

— Il a eu beaucoup d'aventures pendant qu'il était là-bas ?

Cette fois, il sentit un imperceptible raidissement chez son interlocuteur.

— C'est vraiment utile à votre enquête ?

Malko sourit.

— Bob, vous savez bien qu'on ne sait jamais avant, dans notre métier. Si vous êtes au courant de quelque chose, dites-le-moi.

Le regard de Bob Bearden erra un long moment sur l'East River, puis il laissa tomber :

— *Well*, il ne faut jamais qu'il sache que je vous en ai parlé. Pendant son séjour, Tom a eu une histoire brûlante avec une Pakistanaise. Une fille magnifique, d'ailleurs.

Malko sentit son pouls s'envoler. Cela ne se trouvait pas dans le dossier de Tom Atkins. Il n'était peut-être pas venu à New York pour rien.

CHAPITRE XXI

Devant l'hésitation visible de Bob Bearden, Malko insista d'une voix pressante :

— Ne vous sentez pas coupable ! Il s'agit d'une affaire vitale.

L'ancien agent de la CIA héla la serveuse et commanda un Bloody Mary. Malko le sentait très mal à l'aise.

— J'ai l'impression de me conduire comme un *motherfucker*, fit l'Américain entre ses dents. Je n'aime pas balancer les histoires de cul de mes potes. Parce que c'était une histoire de cul, pas un truc d'espionnage. Je le sais. J'ai assisté au début de l'affaire.

Malko était sur des charbons ardents, avec l'impression d'être à la pêche à la traîne et de tirer un très, très gros poisson...

— Vous ne faites rien de mal, assura-t-il. J'enquête pour nos deux maisons sur une affaire très grave. Tout ce que je peux apprendre m'aidera, me permettra de fermer une porte.

— O.K., soupira Bob Bearden. Un soir, on avait un dîner au Club de l'ONU à Islamabad. À huit. Un truc semi-officiel. Pour remercier l'ISI de nous avoir remis deux membres d'Al-Qaida qu'ils devaient garder au chaud depuis quelques mois. C'était le major Amrullah Saleh qui représentait sa boîte. Il était quelque chose comme officier de liaison. Un grand type, très beau, un Penjabi, un séducteur. Ce soir-là, il était venu avec sa femme Tarika, qu'on connaissait déjà. Elle traînait souvent dans les cocktails, cherchant à « tamponner » les étrangers. Elle était officiellement relation publique du programme nucléaire civil pakistanais et offraient des informations totalement éculées, mais travaillait en réalité pour l'ISI. Toujours en sari moulant, maquillée comme la reine de Saba ! Des traits magnifiques, une beauté classique. À ce dîner, il y avait deux Brits : Tom Atkins et son chef de poste, et quatre de notre station, dont deux femmes. C'est là que j'ai vu Tom pratiquement tourner de l'œil ! Il faut dire qu'il était assis en face de Tarika et qu'elle lui faisait – comme à tout le monde – un rentre-dedans pas possible, à coup d'œillades brûlantes, de mimiques sensuelles, comme dans les films indiens. Son numéro habituel, sauf que Tom la rencontrait pour la première fois et a plongé comme un collégien.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Rien, dans un premier temps. Le couple Saleh est parti assez

vite. Je me souviens, elle avait un sari pourpre, qui soulignait sa poitrine et sa croupe d'une façon incroyablement provocante.

Bob Bearden s'interrompt pour entamer son Bloody Mary, encore remué par l'évocation de ce dîner vieux pourtant de plusieurs années.

— Nous sommes restés à boire un verre au Club, après leur départ, continua-t-il et Tom m'a posé plein de questions sur Tarika. Je lui ai répondu en le mettant en garde. Il voulait absolument la revoir. Alors, je lui ai expliqué deux choses : d'abord, qu'on ne baisait pas une Pakistanaise, sous peine d'avoir de graves ennuis. Et qu'on baisait encore moins la femme d'un officier de l'ISI. Qui n'hésiterait pas à le faire égorger par des malfaisants, s'il le soupçonnait de courtiser sa femme.

Et, au Pakistan, courtiser, cela inclut le regard un peu insistant.

— Il a tenu compte de cela ?

L'ancien agent de la CIA secoua la tête.

— Non, je l'ai revu quelques jours plus tard, dans un salon de l'hôtel *Marriott*, un des terrains de chasse favoris de Tarika Saleh, en grande conversation avec elle.

— Il vous en a parlé ?

— Non.

— À votre avis, son chef de poste était au courant ?

— Sûrement pas. Ils n'avaient aucune intimité et se détestaient.

— Il y a eu autre chose ?

— Deux ou trois mois plus tard, j'ai rencontré Tom Atkins au Club de l'ONU. Au bar ! Lui qui ne buvait jamais ! J'ai pris un scotch avec lui et il a fini par me lâcher le morceau. Il avait réussi à séduire Tarika Saleh ! Comme il vivait seul dans une maison du secteur F 7, cela avait été relativement facile de conclure. Ses domestiques philippins allaient se coucher tôt.

— Et son chef de poste ?

— Il n'était pas tout le temps derrière lui. D'ailleurs, il ne sortait pas beaucoup, se concentrant sur les papiers et les analyses. Il suffisait que Tom Atkins ne remplisse pas de comptes rendus...

— Et les Pakistanais ?

Bob Bearden eut un sourire ironique.

— Ça, c'est une autre paire de manches. Bien sûr, la maison était régulièrement « dératisée », par les services techniques du poste. Seulement, les Paks avaient d'autres moyens de le surveiller. Bref, d'après ce qu'il m'a dit ce soir-là, après quelques rendez-vous, la belle Tarika a disparu !

— Qu'était-elle devenue ?

— On ne l'a pas su tout de suite. C'était délicat de poser la question mais, quelques mois plus tard, la rumeur a couru dans Islamabad que son mari l'avait répudiée à cause de sa mauvaise

conduite.

— Personne n'a établi le lien entre Tom Atkins et cette répudiation ?

— Personne. Je pense qu'à part moi, il n'en a parlé à personne. Ce soir-là, il était vraiment mal !

— Qu'est devenue cette Tarika ?

— Je n'en sais rien.

— Et son mari ?

— Il a été muté. On n'a plus entendu parler de lui. Son grade n'était pas assez important pour qu'on s'en préoccupe.

— Quand vous avez parlé à Tom Atkins, ce soir-là, il ne savait pas ?

— Non, il était inquiet. Selon la coutume du pays, en cas d'infidélité, le choix était entre la brûler vive ou la lapider...

— Après cette soirée, Tom Atkins ne vous en a plus jamais reparlé ?

— Jamais. Il a dû s'en remettre. Voilà tout ce que je sais. (Il regarda sa montre.) J'ai un *meeting*, mais, si vous voulez, on peut dîner ce soir. Je me suis dégagé.

— C'est gentil, reconnut Malko, mais je reprends l'avion pour Londres ce soir. Une dernière question : comment se fait-il que le mari de Tarika Saleh n'ait pas cherché à se venger de Tom Atkins ?

— C'était délicat. Tom faisait partie du « 6 ». Je pense que ses supérieurs lui ont conseillé de s'écaser.

Bob Bearden héla la serveuse et conclut :

— J'espère qu'un jour, vous me direz à quoi tout cela correspond.

— Je vous le promets, jura Malko.

Il n'avait plus rien à faire à New York. Malheureusement, les avions pour l'Europe décollaient tous le soir. Il allait se reposer quelques heures au *San Régis*.

Le Boeing 777 de la British Airways filait vers le nord-est à 35 000 pieds sans une secousse. Malko avait dîné et, faute d'avoir sommeil – il avait somnolé une partie de la journée –, relisait le dossier de Tom Atkins. Il le connaissait désormais par cœur. Une chose était certaine : nulle part, il n'était fait mention de l'aventure que l'agent du MI5 détaché à Islamabad au MI6 avait eue avec Tarika Saleh. Le Britannique avait réussi à ce que ses collègues et ses chefs n'en sachent rien. Comme à l'époque, tout en appartenant au « 5 », il avait été détaché au « 6 », peut-être y avait-il eu un cafouillage administratif.

Bien sûr, du récit de Bob Bearden, on ne pouvait tirer aucune conclusion quant à son identification comme taupe. Qu'il ait eu une aventure amoureuse avec la femme d'un officier de l'ISI n'était pas en soi répréhensible. Comme avait dit Bob Bearden, ce n'était qu'une

histoire de cul ! Cependant, le chef de poste de Tom Atkins, s'il avait appris cette affaire, aurait certainement demandé le rappel de Tom Atkins à Londres.

Cela prouvait, en tout cas, que les meilleurs services de sécurité ont des failles.

La seule façon d'aller plus loin, c'était de retrouver la trace du couple Saleh. Ne serait-ce que pour fermer définitivement cette porte. Car Tom Atkins n'était pas un traître parce qu'il avait séduit la femme d'un de ses homologues pakistanais.

Sir George Cornwell allait être déçu et la chasse à la taupe risquait de repartir à zéro.

Sir George Cornwell avait sa tête des mauvais jours. Les joues creuses, le regard soucieux et les épaules légèrement voûtées. Après avoir installé Malko dans le canapé rouge de son bureau, il annonça d'emblée :

— Les gens du service des sources semblent hors de cause. Les autres enquêtes sont en cours, mais je n'en espère pas grand-chose. On avait découvert un DVD de décapitation chez Barry Huntington, mais il a pu fournir une explication : il lui avait été offert par un collègue de chez nous qui l'avait lui-même acheté sur un marché de Bagdad. Il a confirmé.

— Il n'y a rien de nouveau du côté de ce préparateur jamaïcain de la pharmacie Memon, qui aurait des convictions radicales ?

— Rien, avoua à regret le directeur du MI6. D'ailleurs, s'il avait pu théoriquement jouer un rôle dans l'affaire de Spin Boldak, ce n'est pas le cas pour Anvers.

— On ne peut envisager que la taupe lui ait transmis des informations que lui-même aurait ensuite basculé sur Al-Qaida ? demanda Malko, se faisant l'avocat du diable.

— Non, assura fermement Sir George Cornwell, il était déjà sous une surveillance étroite.

— Bref, conclut Malko, nous sommes au point mort ?

— Tout à fait ! reconnut le patron du MI6. Et le buzz est plus intense que jamais. Après l'affaire de l'OTAN, il faut s'attendre à une autre action. Nous n'avons toujours pas identifié l'homme de race blanche qui a permis de réussir cette opération.

Malko lui tendit le rapport qu'il avait rédigé dès sa descente d'avion, le tapant lui-même sur son ordinateur, par prudence.

— Vous verrez, dit-il, je n'ai pas trouvé grand-chose. Peut-être que vous avez les moyens de creuser un peu plus.

Il résuma verbalement ses maigres découvertes et s'excusa : le décalage horaire. Il rêvait d'un lit comme un chien rêve à un os.

Une demi-heure plus tard, de retour au *Lanesborough*, il s'endormait.

Malko dormait si profondément qu'il n'eut pas le temps d'attraper son portable avant la fin de la sonnerie. Il écouta le message. Sir George Cornwell demandait à être rappelé d'urgence. Ce qu'il fit.

— Je pense que vous avez mis la main sur une pépite ! annonça le directeur du MI6. Je vous attends à mon bureau Malko regarda sa Breitling. Quatre heures et demie. À cinq heures, un taxi le déposa à l'entrée nord du MI6. On le conduisit immédiatement au bureau du directeur. Le regard de Sir George Cornwell n'était plus du tout éteint. Il était même inhabituellement brillant.

— Le major Amrullah Saleh n'appartient plus à l'ISI, annonça-t-il.

En soit, ce n'était pas une nouvelle bouleversante. Malko se dit que l'excitation visible de son interlocuteur avait une autre raison. Effectivement, celui-ci enchaîna par une question :

— Avez-vous entendu parler d'un général pakistanais nommé Javed Nasir ?

— Non, reconnut Malko.

— Il a été directeur de l'ISI après Hamid Gui. C'était un islamiste pur et dur qui portait une longue barbe grise et, même quand il dirigeait l'ISI, prêchait la théologie radicale en public. Or, Amrullah Saleh avait été engagé à l'ISI sur sa recommandation ! C'était un de ses protégés.

— Qu'est devenu ce général ?

— Le président Pervez Musharraf l'a limogé après avoir appris qu'il avait des liens étroits avec Al-Qaïda.

— *Himmel* ! fit Malko entre ses dents.

— Attendez ! continua le directeur du MI6. Amrullah Saleh n'a pas été renvoyé de l'ISI à cause de l'histoire de sa femme, mais parce qu'il était considéré comme trop proche de la mouvance islamiste radicale !

Il s'arrêta et but un verre d'eau.

Ce n'était pas du tout le même cas de figure. Tom Atkins avait eu une aventure amoureuse avec la femme d'un sympathisant d'Al-Qaïda. Cela pouvait ouvrir toutes les hypothèses.

Malko rebondit aussitôt.

— Qu'est-il arrivé à Amrullah Saleh ? Il a été arrêté ?

Sir George Cornwell eut un sourire de commisération et lâcha :

— Il a disparu juste avant d'être arrêté, alors qu'il était aux arrêts de rigueur dans une caserne. C'était il y a trois ans. Depuis, on ne l'a jamais revu.

— Les Pakistanais n'ont aucune idée de l'endroit où il se trouve ? demanda Malko, sceptique.

Le directeur du MI6 eut un sourire désabusé.

— Officiellement, non. Officieusement, ils disent qu'il a été signalé au Waziristan-nord, avec des gens d'Al-Qaida : ce n'est pas à vous que je vais rappeler que l'ISI est farcie d'islamistes radicaux qui ont goinfré d'armes et d'argent les plus extrémistes des *mudjahidins* pendant la guerre d'Afghanistan contre les Russes. Encore aujourd'hui, l'ISI et Al-Qaida ont tellement de passerelles qu'on ne sait jamais qui est digne de confiance.

— Comment avez-vous eu ces informations ?

— J'ai alerté le poste d'Islamabad, en mettant l'accent sur le major Saleh. Ils ignorent même le nom de Tom Atkins.

— Et Tarika, la femme du major Saleh, qu'est-elle devenue ?

— Elle est retournée quelque temps dans sa famille, à Lahore, d'après les Pakistanais, et ensuite, elle s'est volatilisée elle aussi. Toujours d'après l'ISI, qui cherchait à retrouver la trace de son mari. Sa famille prétend ne pas savoir où elle se trouve. Sous le sceau du secret, d'après une de nos sources à l'ISI, qui a entendu parler de la « mauvaise conduite » de Tarika Saleh, ses parents auraient pu la brûler vive et l'enterrer dans leur propriété.

— C'est crédible ?

— Oui, reconnu le Britannique, mais ce n'est pas certain...

Malko était tout à fait réveillé. Ce qui n'était, au premier abord, qu'une aventure amoureuse exotique prenait un éclairage complètement différent. Tom Atkins, agent britannique, avait eu comme maîtresse la femme d'un sympathisant d'Al-Qaida. Cela valait la peine de creuser, même si, à l'époque, Tom Atkins pouvait ignorer les convictions secrètes du major Saleh.

Encore une fois, il ne fallait pas s'emballer. Lorsque Tom Atkins avait rencontré le major Saleh, c'était un de ses homologues. Les deux histoires pouvaient très bien n'avoir aucun lien.

— Est-ce normal, demanda-t-il, que le dossier de Tom Atkins ne fasse aucune mention de son aventure avec Tarika Saleh ?

— Non, bien sûr, admit le directeur du MI6. C'est un *security gap*. En plus, comme il n'en a pas parlé lui-même, il aurait fallu effectuer une enquête approfondie sur place. Ce qui, à l'époque, n'était pas justifié.

— Bref, conclut Malko, je ne vois qu'une solution : interroger Tom Atkins sur cette affaire.

— Je ne suis pas d'accord, répliqua le patron du MI6. Nous sommes à la recherche d'une taupe. Et Tom Atkins est peut-être cette taupe. Si nous le prenons de front, il va nous « enfumer ». Nous n'avons rien de concret à lui reprocher, à part une courte liaison dont il n'a pas fait état au service de sécurité. Cela vaut un blâme et un ralentissement de carrière. Rien de plus...

— Il faudrait retrouver cette femme, alors, suggéra Malko. C'est la clef.

— Tout le poste d'Islamabad est déjà à sa recherche, ainsi que de son mari, ou ex-mari, laissa tomber Sir George Cornwell. Nous avons envoyé des gens à Lahore, dans sa famille. Un agent de l'ISI coopère avec nous. Jusqu'à quel point, je l'ignore.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Malko.

Sir George Cornwell sourit.

— Pour l'instant, vous récupérez. Mais j'aurais peut-être très vite besoin de vous. Parce que je veux piéger cette taupe. Pour l'instant, vous avez déterré la seule piste en notre possession. Je veux la suivre jusqu'au bout.

CHAPITRE XXII

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le retour de Malko de New York. Il n'avait eu avec Sir George Cornwell que des contacts téléphoniques pour le tenir au courant des derniers développements. L'enquête de la police belge sur l'affaire d'Anvers et sur l'attentat contre l'OTAN n'avait pas progressé d'un pouce. Les trois jeunes gens d'Hoboken qui avaient piégé la voiture de rallye étaient toujours dans la nature et la diffusion du portrait-robot de la jeune femme qui avait tiré sur Malko n'avait rien donné non plus. Par contre, plusieurs sites islamistes se faisaient l'écho d'une action spectaculaire visant la Grande-Bretagne.

Les mesures apparentes avaient été renforcées, totalement inefficaces mais destinées à rassurer la population. Quant à la chasse à la taupe, elle semblait au point mort. Rien de concret n'avait pu être découvert sur les suspects, et il fallait attendre de pouvoir tendre un piège pour tenter d'identifier le traître.

Bien entendu, le rôle joué par Malko dans cette chasse était inconnu de tous, sauf de Sir George Cornwell et du ministre de l'Intérieur. Malko commençait à s'ennuyer. Certes, la compagnie de Gwyneth Robertson l'aidait à tuer le temps, mais la jeune femme avait ses occupations et il ne l'avait vue que deux fois depuis son retour.

Son portable sonna alors qu'il remontait Sloane Street et quand il vit s'afficher le numéro de Sir George Cornwell, son pouls s'accéléra un peu.

— Je vous attends pour prendre le thé, annonça le directeur du MI6. Je crois avoir des nouvelles intéressantes.

Malko n'avait plus qu'à sauter dans un taxi. Il avait décidé de rentrer en Autriche s'il n'y avait pas de nouveau. Le directeur du MI6 l'accueillit avec sa chaleur habituelle et annonça immédiatement :

— Nous avons retrouvé la trace de Tarika Saleh !

— Où est-elle ? demanda Malko. Comment avez-vous fait ?

— L'équipe d'Islamabad a été superbe ! affirma le directeur du MI6. Et notre source à l'ISI leur a donné un sacré coup de main. C'est à Lahore qu'ils ont découvert la vérité.

— Quelle est-elle ?

Sir George Cornwell ouvrit le dossier posé devant lui.

— Ils ont réussi à confesser la mère de Tarika Saleh, qui leur a

confirmé qu'en 2003, sa fille avait bien eu une aventure avec Tom Atkins. Son mari l'a appris, et Tarika Saleh s'est alors enfuie dans sa famille près de Lahore et s'est cachée chez des cousins. Ensuite, son mari l'aurait répudiée. Il s'est produit, au même moment, un fait très important. Le nouveau directeur de l'ISI a découvert que le major Saleh appartenait à un réseau secret au sein de l'ISI, qui obéissait à son ancien chef, le lieutenant-général Javed Nasir, l'extrémiste pro-Al-Qaida. Comme je vous l'ai dit, Amrullah Saleh a été mis aux arrêts dans une caserne et a disparu. D'après sa belle famille, il a rejoint Al-Qaida et a combattu en Afghanistan et en Irak, aux côtés des djihadistes. Il aurait été tué du côté de Khost, lors d'un bombardement américain, mais ils n'en sont pas sûrs.

— Et Tarika Saleh, la maîtresse de Tom Atkins ?

Le directeur du MI6 sortit de son dossier une enveloppe vide et la tendit à Malko. L'adresse, écrite en anglais, était au nom de Nassira Fawaz, à Lahore. Elle portait des timbres britanniques oblitérés. Malko la retourna et aperçut une ligne tracée au verso, à l'encre verte : ex. Tarika Fawaz, 50 Neal Street, London WC1.

— L'ancienne maîtresse de Tom Atkins vit à Londres depuis trois ans ! annonça triomphalement le directeur du MI6. Elle a repris son nom de jeune fille, Fawaz, de façon à ne pas pouvoir être reliée à son mari. Quant à ses liens avec Tom Atkins, tout le monde les ignore.

— Que fait-elle à Londres ? demanda Malko.

— Elle est arrivée comme étudiante, avec un visa renouvelable, et maintenant elle travaille chez Harrod's, au *Food Hall*, à la direction du rayon « Thés ». Depuis hier, j'ai demandé au « 5 » de mettre son téléphone sur écoute, mais je n'ai pas relié ma demande à l'affaire de la taupe. C'est grâce à vous que l'on a retrouvé sa trace.

Malko trempa les lèvres dans sa tasse de thé, essayant de garder la tête froide.

— Vos gens d'Islamabad ont fait un travail magnifique, reconnut-il, mais nous n'avons pas grand-chose de plus contre Tom Atkins. D'abord, sait-on s'il revoit Tarika ?

— Pas encore, reconnut le Britannique, mais nous sommes au début de cette enquête. Nous allons forcément le savoir.

— Bien sûr, admit Malko. Supposons que Tom Atkins l'ait retrouvée et qu'ils aient repris leur liaison, cela ne veut pas dire qu'il trahit.

— Non, bien sûr.

— Il a pu vouloir dissimuler cette liaison pour ne pas être inquiété, même s'il n'a rien à se reprocher professionnellement.

— C'est vrai, confirma le directeur du M 16. Il y a encore beaucoup de questions ouvertes.

— La plus importante est le motif, souligna Malko. Pourquoi cet

homme trahirait-il au profit d'Al-Qaida ? Il n'a jamais manifesté de sympathie pour cette cause et la femme qu'il aime peut-être encore a été répudiée par son mari, islamiste convaincu.

— Vous mettez le doigt sur la vraie question, reconnut Sir George Cornwell, mais il faut déjà confirmer qu'ils sont toujours en contact.

— Si Tom Atkins est la taupe, il se méfie et va provisoirement couper toute relation avec cette femme.

— C'est exact, reconnut Sir George Cornwell, mais c'est la première chose à faire. En étant très prudent. Désormais, cela sera facile, puisque nous savons tout de cette femme.

— Nous n'avons rien sur la façon dont il travaille avec Al-Qaida, si c'est lui, acquiesça Malko, et il ne va sûrement rien avouer. C'est un professionnel. En nous précipitant, nous risquons de nous retrouver dans l'impasse. Il avouera sa liaison avec Tarika Saleh, il sera neutralisé, mais *quid* de l'avenir ? Il n'y a même pas de quoi le traîner devant un tribunal. En Grande-Bretagne, ce n'est pas un délit d'entretenir une relation amoureuse avec une Pakistanaise. Il risque seulement d'être mis à la retraite d'office.

Le directeur du MI6 ne répondit pas. Malko le sentit convaincu. Ils avaient fait un pas de géant, mais ils étaient quand même dans l'impasse.

— Vous avez une idée ? demanda le Britannique.

Malko esquaiva une réponse directe.

— C'est encore trop tôt, reconnut-il. Peut-être, par les écoutes, en apprendrons-nous plus sur leurs relations et leurs activités... Tant que nous ne connaissons pas les motivations de Tom Atkins, s'il trahit, on ne peut rien faire. Ensuite, il y a aussi quelque chose qui m'échappe. Si Tom Atkins est la taupe, il a besoin de transmettre ses informations. C'est peut-être à travers cette femme, mais il faut trouver comment. Vous avez pu « visiter » son appartement ?

— Pas encore. L'A2 du « 5 » est sur le coup. C'est une question de jours.

— Attendons, conclut Malko. Et ne nous précipitons pas.

— Al-Qaida n'attend pas, releva Sir George Cornwell. Ils sont au travail. Protégés par leur taupe.

Tom Atkins avait progressivement retrouvé sa sérénité d'esprit. Pendant plusieurs jours, il avait très mal dormi, se réveillant en sursaut, croyant entendre des bruits anormaux. À Thames House, il faisait un effort colossal pour paraître tout à fait normal. Il n'y avait plus eu d'autres réunions sur les fuites venant du Service et il avait l'impression que, peu à peu, l'affaire prenait moins d'importance. C'était déjà arrivé, dans d'autres services. Quand on ne trouvait pas, on laissait tomber. Il avait beau chercher sur le visage de ses collègues un regard ou une expression inhabituelle, il ne trouvait rien et se

rassurait. Il savait pourtant que ce n'était que provisoire, car il serait obligé, dans un avenir proche, de prendre certains risques.

Sauf si, pour une raison officielle, il était muté dans un autre département... Ce qui signifierait qu'il était soupçonné sans preuve.

Ragaillardi, il se dit que ce soir, il rendrait visite à la femme qu'il aimait passionnément depuis des années et dont il ne pouvait se passer. Elle s'était installée dans sa tête et il n'y pouvait rien. Au fil des ans, il était devenu l'esclave de cette passion. Sachant, en plus, qu'il tenait sa vie entre ses mains. S'il était responsable de sa mort, il ne pourrait lui survivre.

Une Noire portant la tenue sombre des auxiliaires de police chargées du stationnement était plantée juste en face du restaurant *Penjab*, à l'entrée de Neal Street. Juste en face du 50, se trouvait un fourgon blanc arborant sur ses flancs le sigle HDM, une chaîne de magasins de matériel hi-fi. Deux hommes en sortirent, portant un lourd carton. L'un d'eux s'approcha de l'interphone du 50 et appela. Quelques instants plus tard la porte s'ouvrit. Un passant proche aurait eu l'impression qu'on avait ouvert de l'intérieur, alors qu'un des livreurs avait simplement glissé dans la serrure une clef confectionnée dans l'atelier du MI5 d'après une empreinte prise la nuit précédente. Les deux livreurs s'engouffrèrent dans l'immeuble après que l'un d'eux eut lancé un bref « *we proceed* » dans un micro, à l'attention du service de protection. Les agents étaient postés à chaque extrémité de Neal Street, au cas improbable où Tarika Fawaz serait revenue à l'improviste. Hypothèse d'autant moins crédible qu'une autre équipe du « 5 » surveillait le *Food Hall* de Harrod's.

Les deux livreurs ressortirent quelques minutes plus tard et repartirent dans le fourgon.

C'était mercredi, le jour du théâtre pour Tom Atkins. Le jour aussi où il voyait Tarika. Il avait fait prendre son billet par sa secrétaire pour *The Lord of the Rings*, au Théâtre Royal. Le début de la séance étant à 19 h 30, il avait quitté Thames House une heure plus tôt. Dans un état second. Même sachant qu'il prenait un risque, il ne pouvait pas s'empêcher d'aller à ce rendez-vous.

Comme d'habitude, il quitta le théâtre moins d'une heure après le lever de rideau et fila par l'issue de secours. Le cœur battant. Neal Street était déserte. Il avait beau savoir que les agents de l'A 4 étaient très malins, cela le rassura. La porte du 50 s'ouvrit, à peine eut-il sonné. Comme toujours, Tarika l'attendait sur le pas de la porte. Contrairement à son habitude, en tailleur noir, très maquillée, portant des bas, des escarpins, un chemisier en dentelle noire sous son tailleur.

— Pardonne-moi, dit-elle, je n'ai pas eu le temps de me changer.
Tu as faim ?

Elle posait toujours cette question. Tom Atkins la regarda, infiniment plus sexy que dans ses tenues d'intérieur, l'imagina chez Harrod's, guettée par des hommes attirés par cette splendide brune qui ressemblait à la publicité d'un parfum oriental. Il fut balayé par une pulsion sexuelle irrésistible.

Tarika n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Il s'était déjà rué sur elle, écartant la veste de son tailleur, pour la faire glisser de ses épaules. Il l'embrassa sauvagement, s'emparant de ses seins, essayant de remonter la jupe noire.

Entraînée par cette violence, Tarika lui rendit son baiser, fit tomber sa veste, défit sa cravate, sa ceinture. Sans trop savoir comment, ils se retrouvèrent sur le lit. Elle, dépoitraillée, les seins jaillissant de son soutien-gorge, la jupe relevée sur ses longues cuisses. Tom Atkins arracha son slip noir, écarta ses cuisses, et se planta en elle de tout son poids. Lui relevant ensuite les jambes à la verticale, afin de pouvoir mieux la pilonner.

Tarika gémissait, poussait de petites exclamations, lui griffant la nuque, haletante, la bouche ouverte.

Quand il jouit au fond de son ventre avec un grognement sauvage, elle le mordit à la lèvre. Ensuite, ils retombèrent bouche à bouche, lui encore fiché en elle.

Il murmura :

— Je t'aime !

— Moi aussi, je t'aime, murmura-t-elle à son tour.

Ils demeurèrent silencieux, l'un sur l'autre. Puis, Tom Atkins bascula sur le côté puis sur le dos. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait l'amour avec une telle intensité, une telle passion.

— Il y a du nouveau ? demanda la Pakistanaise.

— Non, dit-il, ça va peut-être s'arranger.

Sans trop y croire.

— Et si tu disais tout ? suggéra-t-elle.

Il eut un sourire amer.

— Tu sais ce qui arriverait...

Elle ne répondit pas.

Tom Atkins s'ébroua et dit :

— Il faut que tu me dises si tu remarques quoi que ce soit d'inhabituel. J'ignore s'ils connaissent ton existence et je ne le crois pas, mais on ne sait jamais.

Il la reprit dans ses bras, puis ils se levèrent et regagnèrent le living-room. Tarika alla dans la cuisine et revint avec du Coca-Cola. Ils restèrent un long moment sans dire grand-chose, puis Tom regarda sa montre.

— Il faut que j'y aille.

Dans l'entrée, ils s'étreignirent longuement, passionnément. Presque avec désespoir.

Neal Street était toujours aussi déserte. Tom Atkins se hâta vers la station Covent Garden, se demandant de quoi l'avenir serait fait.

Cette fois, la réunion avait lieu dans la salle juste au-dessus du bureau de Sir George Cornwell, au siège du MI6. Malko, le directeur du « 6 » et deux agents du MI5, auquel on n'avait pas présenté Malko, y assistaient. Ceux-ci avaient apporté un DVD que le directeur du « 6 » glissa dans un lecteur.

— Regardez bien, dit-il à Malko. Le film n'était pas de très bonne qualité, mais ils reconnurent facilement Tom Atkins, accueilli par une femme brune en tailleur sombre. Ensuite, leur étreinte passionnée, et le couple disparut du champ. Enregistrés à distance, on entendit des gémissements, des soupirs et des chuchotis. Plusieurs minutes plus tard, Tom Atkins et la femme brune réapparurent et s'installèrent dans le living-room.

Jusqu'au départ de l'agent du MI5.

Personne n'avait dit un mot. Sir George Cornwell congédia les deux agents du MI5 qui n'avaient pas ouvert la bouche.

— Comment avez-vous obtenu ce document ? demanda Malko.

— Nous avons remplacé sa télévision par une autre, exactement identique, avec une caméra à l'intérieur, qui filme à la demande...

— Désormais, nous savons que Tom Atkins est toujours amoureux de sa maîtresse, conclut Malko, qu'il la voit en secret, mais cela ne veut pas dire que ce soit la taupe.

— C'est vrai, reconnut Sir George Cornwell, il faut autre chose, une preuve. Ou alors prendre le risque de l'arrêter et d'essayer de le faire craquer.

— Si nous échouons, on ne saura jamais la vérité.

— Il faut être fixé, martela le directeur du MI6, sinon je serai obligé de dire la vérité à Langley. Avec toutes les conséquences possibles. Vous avez une meilleure idée ?

— Oui. Il y a peut-être une façon de lui tendre un piège. Je suppose que la surveillance de Tarika se fait sous son nom de jeune fille ?

— Oui, bien sûr.

— Arrangez-vous pour que Tom Atkins soit au courant. Ce ne devrait pas être trop difficile. Peut-être cela le mènera-t-il à commettre une erreur.

— On peut essayer, reconnut le directeur du MI6. Il peut aussi ne

pas réagir et filer.

— Il n'est pas surveillé ?

— C'est un agent expérimenté... S'il veut opérer une rupture de filature, il réussira. Et même, éventuellement, à quitter le pays. Il a peut-être des faux papiers.

— Ce n'est pas la meilleure solution, reconnut Malko, mais au moins, dans ce cas, on sera débarrassés de la taupe ; parce que s'il ne bouge pas, c'est qu'il n'est coupable que d'avoir dissimulé sa liaison.

— Bien, on va essayer ainsi, conclut Sir George Cornwell.

Il se reversa du thé et tourna lentement sa petite cuillère dans la tasse pour faire fondre le sucre, relevant ensuite la tête.

— Quelque chose m'échappe dans cette histoire, reconnut-il. Tom Atkins n'a pas le profil d'un traître. Cette femme ne semble pas une islamiste radicale. Elle s'habille normalement. Nous n'avons rien trouvé de compromettant dans son appartement, les lettres de sa famille sont normales aussi.

— Je sais, dit Malko. Il nous manque une pièce du puzzle.

Bob Bearden était mal à l'aise depuis son étrange rendez-vous avec Malko Linge, l'ami de Gwyneth Robertson. Il s'en voulait d'avoir trop parlé et craignait une manœuvre tortueuse du MI5 à l'encontre de son agent.

En appelant la station de Londres, où il comptait des amis, il n'avait pas eu trop de mal à trouver le numéro de Tom Atkins chez lui, à Londres. Il était sept heures du soir, minuit à Londres, et il décida d'appeler.

Une voix d'homme répondit immédiatement.

— Tom ?

— *Yes, who's calling ?*

— *The Phantom of the Post !* fit Bob Bearden en riant.

— Bob !

— Ça fait un moment que je voulais t'appeler !

— Tu es à Londres ?

— Non, à New York.

— Et tu m'appelles ! Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai reçu une curieuse visite, il y a quelques jours, fit Bob Bearden. J'ai décidé qu'il valait mieux t'en parler...

CHAPITRE XXIII

Les *Food Halls* du grand magasin Harrod's occupaient la superficie d'une ville moyenne, juste après *l'Egyptian Hall* réservé au luxe. Une enfilade de pièces immenses où l'on trouvait tout ce qui se mange et se boit, du caviar Béluga à 5 000 livres^{53} le kilo au simple expresso offert pour la modique somme de sept livres.^{54} En dépit de ces prix déments, les *Food Halls* ne désespéraient pas.

Malko était venu chez Harrod's pour voir à quoi ressemblait la maîtresse de Tom Atkins, la mystérieuse Tarika dont le Britannique paraissait fou amoureux. Peut-être son lien secret avec Al-Qaida. Il aimait bien se faire une opinion par lui-même et n'avait pas parlé à Sir George Cornwell de cette expédition.

Émergeant de *l'Egyptian Hall*, il tomba sur le stand des thés, juste à sa gauche. Des boîtes de fer alignées sur vingt mètres, des sachets de toutes les couleurs. Une nuée de vendeurs, coiffés de canotiers blancs à ruban vert, dépotaient des thés venus des quatre coins du monde. Malko n'aperçut d'abord personne qui ressemble à la jeune Pakistanaise vue sur le film présenté par le directeur du MI6. Il dut patienter près de vingt minutes avant de la voir surgir d'une porte au fond du rayon. Elle ne portait pas de canotier, mais de longs cheveux noirs cascadaient sur ses épaules. Elle était sanglée dans un tailleur noir laissant apparaître un chemisier de mousseline assortie, juchée sur des escarpins, les jambes gainées de bas noir. À la fois belle et sexy, avec pourtant une expression triste.

Malko comprit son rôle : elle supervisait et traitait les clients difficiles, avec un sourire lointain et un maintien distant.

Il ne voulut pas s'attarder, même si elle ne l'avait jamais vu, il se méfiait de l'instinct des femmes. Sa beauté devait attirer beaucoup d'hommes à ce rayon, mais elle risquait de sentir un intérêt différent chez lui. Un peu plus tard, en remontant Sloane Street, il se dit que la pulpeuse Tarika n'avait vraiment pas l'air d'une islamiste.

Le mystère s'épaississait.

Et si c'était simplement une histoire d'amour un peu compliquée, entre la Pakistanaise et l'agent du MI5 ? N'ayant rien à voir avec une trahison. Dans ce cas, il fallait tout reprendre à zéro. Il en était là de ses réflexions lorsque son portable sonna. Il reconnut instantanément la voix de Sir George Cornwell.

— Que diriez-vous d'un verre à *l'Atrium*, vers sept heures ? Il y a du nouveau. J'ai un dîner officiel ensuite.

Tom Atkins avait prétexté l'étude d'un gros dossier communiqué par Scotland Yard, sur les nouvelles implantations de mosquées radicales à Londres, pour s'enfermer dans un bureau toute la journée. Depuis sa conversation la veille au soir avec Bob Bearden, il étouffait de fureur. Jamais il n'aurait pensé que ce chef de mission de la CIA aurait l'autorisation d'enquêter sur lui !

Ce qui impliquait beaucoup de choses pas rassurantes.

D'abord, il était soupçonné d'être la taupe. Ensuite, on connaissait probablement l'existence de Tarika. Bien sûr, il n'était pas certain que le MI6 ait pu remonter jusqu'à elle, mais il devait intégrer cette possibilité dans ses plans à venir. S'il avait un avenir... Désormais, il s'attendait à chaque seconde à être interpellé. Tarika se savait pas encore ce qui se passait et il devait la mettre coûte que coûte au courant et lui donner des instructions.

D'abord, se débarrasser du portable anonyme fonctionnant avec des cartes de dix livres sterling qui lui servait à assurer les liaisons par SMS avec Al-Qaida. La seule chose qui puisse l'incriminer.

Ensuite, il devait prendre une décision en ce qui la concernait. Une chose était certaine : sa carrière de taupe était terminée et, dans un sens, il en était soulagé. Pour la première fois depuis longtemps, il pouvait envisager un avenir avec Tarika. Hélas, il y avait pas mal d'obstacles à franchir avant que cet avenir idyllique et incertain prenne forme.

Il s'arrêta de lire : les lettres dansaient devant ses yeux. La rage l'étouffait. Il aurait voulu serrer entre ses mains puissantes le cou de l'homme qui avait fouillé dans sa vie privée. Sans son intervention, il avait une minuscule chance de s'en sortir. Désormais, c'était une course contre la montre. Il devait quitter l'Angleterre, disparaître dans un premier temps, se réfugier là où ses collègues ne pourraient pas aller le chercher.

Il referma le dossier. Sa décision était prise. Il allait fuir, mais avant, régler ses comptes. Au point où il en était, cela ne changerait pas grand-chose. Désormais, quoi qu'il fasse, il serait un paria pour son pays et ses collègues. Alors, autant faire ce dont il mourait d'envie.

Il referma le dossier, descendit un étage et le remit à une secrétaire après avoir émargé son registre. Il n'était que quatre heures mais il ne pouvait plus supporter de rester là une seconde de plus. Il salua le fonctionnaire de garde dans Thorney Street et partit à pied vers la station Pimlico du métro. Il ne se retourna même pas. Pour l'instant, peu lui importait d'être suivi.

Une demi-heure plus tard, il émergea à la station Knightsbridge et

gagna Harrod's à pied. Il dut attendre une dizaine de minutes avant que Tarika surgisse de sa porte dérobée. Il n'était venu la voir que très rarement. Leurs regards se croisèrent et il la vit se crispier. Très naturellement, il s'approcha du comptoir et ils se retrouvèrent face à face.

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune Pakistanaise, de l'angoisse plein les yeux.

— Ils ont découvert ton existence, souffla l'agent du MI5. Les choses ne vont pas tarder à bouger, donc je dois réagir.

— C'est-à-dire ?

— Je vais partir avant de me retrouver pris dans la nasse.

— Et moi ?

C'était vraiment un cri du cœur ! Tom Atkins faillit flancher. La gorge serrée, il promit :

— Nous nous retrouverons bientôt. Tu sais comment me joindre. Moi aussi. Mais, avant toute chose, jette le portable gris. Après, tu es tranquille, on ne peut rien te reprocher.

Ils demeurèrent face à face, séparés par le comptoir de bois dans les odeurs de thé. Il aurait donné n'importe quoi pour la prendre dans ses bras. Il voyait ses lèvres trembler et devinait qu'elle luttait de toutes ses forces pour ne pas s'effondrer. Il posa la main sur le comptoir et, furtivement, elle la recouvrit de la sienne. Il vit ses lèvres bouger et lut dessus.

— *Take care*⁽⁵⁵⁾ !

— *I love you*, dit-il, avant de s'éloigner sans se retourner.

Dehors, se tenait une manifestation bruyante de militants antifourrures qui encerclaient le magasin, encadrés par des Bobbies blasés.

Sir George Cornwell avait de plus en plus l'air d'un héron neurasthénique. Sa tenue sombre accentuait la tristesse qu'il dégageait. À peine se fut-il glissé sur la banquette du coin le plus sombre de l'*Atrium*, qu'il lança à Malko d'une voix tendue :

— Votre intuition était juste ! Tom Atkins est bien la taupe d'Al-Qaida.

— Vous avez réuni des preuves ? demanda Malko, tandis que le directeur du MI6 commandait un Porto.

Lui, avait déjà une vodka.

— Ce matin, expliqua le Britannique, une équipe de la Division A 2 s'est introduite chez lui.

— C'était la première fois ?

— Non, mais cette fois, ils y sont allés avec des moyens plus

sophistiqués et ils ont trouvé quelque chose.

— Quoi ?

— Un pistolet automatique Herstatt 9 mm approvisionné. Le numéro de série a été limé. Il se trouvait sous une lame de plancher et il a fallu un détecteur de métaux pour le dénicher. Avec ce pistolet, se trouvait un passeport belge au nom de Gustav van Boeningen. La photo est celle de Tom Atkins.

— D'où vient ce passeport ?

— Nous ne le savons pas, mais il est parfait. Je crois qu'avec cela, nous le tenons.

Malko, pour sa part, trouvait que c'était un peu léger mais ne discuta pas.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-il.

— L'appréhender demain matin, à l'aube ; ainsi que sa maîtresse, Tarika Fawaz. Ensuite, il n'y aura plus qu'à les faire avouer.

— Et s'ils n'avouent pas ?

Le directeur du MI6 eut un léger haussement d'épaule.

— Il sera licencié et, de toute façon, neutralisé. Nous pourrions respirer mieux. Le résultat est dû à votre perspicacité et à votre démarche à New York. Dès que cette affaire sera en voie de règlement, je vous demanderai de faire une nouvelle expédition au Pakistan, en collaboration avec notre poste d'Islamabad, afin d'essayer de contrer les plans d'Al-Qaida. Maintenant, je dois vous quitter.

Malko le regarda partir, légèrement voûté. Quelque chose le gênait, mais il ne savait pas exactement quoi. De toute façon, il ne pouvait pas être plus royaliste que le roi ! Son enquête sur la taupe était terminée. Il ressentait une sorte de vide et il se hâta d'appeler Gwyneth Robertson.

— Ça tombe bien ! fit la jeune Américaine, je voulais t'appeler.

— Tu es libre pour dîner ?

— Je vais me débrouiller, dit-elle, mais pas trop tôt. Vers neuf heures et demie. Je passe te prendre au *Lanesborough*.

Tom Atkins, cette fois, avait repéré une équipe de l'A 2. Un jeune couple dans une voiture arrêtée, en train de flirter. Il y en avait sûrement d'autres. Maintenant, il s'en moquait. Il éteignit et s'accroupit au milieu de la pièce, soulevant avec un coupe-papier la lame de parquet protégeant son coffre-fort. Il prit le pistolet, le passeport et deux mille livres sterling. À partir de maintenant, il ne pouvait plus se servir de ses cartes de crédit. Ensuite, il ralluma et se mit devant la télé sans la regarder. Une demi-heure plus tard, après s'être détendu, il enfila son Burberry et sortit, gagnant le métro à la station Kentish Town. Il monta dans une rame en direction de Highbury. Certainement suivi.

Lorsqu'il sortit à Highbury, il était tendu. C'était une station qu'il

connaissait comme sa poche, où se croisaient trois lignes de métro, à des niveaux différents. Il descendit, puis attendit sur le quai. En passant sous une voûte, on tombait sur une ligne voisine. Une rame y arriva. Tom Atkins compta intérieurement les secondes et fonda juste au moment où les portes se refermaient. Impossible pour ses suiveurs de faire la même chose. Il descendit trois stations plus loin, à Oxford Circus, et héla un taxi.

Avant de quitter la Grande-Bretagne, il avait une dernière chose à faire.

Malko avait déjà fait un sort à deux vodkas, lorsque Gwyneth Robertson apparut à l'entrée de la *Library*, le bar du *Lanesborough*. Débarrassée de son long manteau de cuir noir, elle apparut dans un ensemble Prada très sexy, jaune canari.

— Demande-moi un peu de Champagne ! dit-elle. La journée a été dure.

Trois minutes plus tard, elle trempait ses lèvres dans une flûte de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1998. Elle poussa un soupir satisfait et tourna vers Malko ses yeux bleu porcelaine.

— Où m'emmènes-tu dîner ?

— À Chelsea. Un *steak house* « in ». À propos, pourquoi voulais-tu me voir ?

La jeune Américaine hésita un peu avant de lâcher.

— J'ai reçu un coup de fil de Bob.

Malko sentit venir la catastrophe, mais tenta de détourner le sort.

— Il a eu du nouveau ?

— Non, mais il regrette de t'avoir parlé de son copain Tom Atkins.

— Il n'a rien dit de mal, protesta Malko.

— Certes, dit Gwyneth Robertson, mais il s'en veut. C'est un type très scrupuleux. Alors, il a appelé Tom !

— *Oh my God !* soupira Malko.

Il s'en voulait de ne pas avoir expliqué à l'ex-agent de la CIA le véritable motif de son enquête. Hélas, il n'en avait même pas le droit.

Devant l'expression de Malko, Gwyneth demanda aussitôt :

— C'est grave ?

— Plus que ça. C'est une catastrophe. Il faut que je prévienne quelqu'un.

Il trouva dans la mémoire de son téléphone le portable de Sir George Cornwell et composa le numéro, espérant que le directeur du MI6 pourrait répondre. Hélas, il passa aussitôt sur messagerie. Malko fit contre mauvaise fortune bon cœur et laissa un message, demandant à être rappelé d'urgence.

— Allons dîner ! décida-t-il.

Tom Atkins s'était fait déposer en face du *Hilton*, y était entré pour en ressortir tout de suite, contournant ensuite à pied Hyde Park

Corner afin de rejoindre le *Lanesborough*. Il gagna la réception et demanda :

— Je cherche M. Malko Linge, dit-il. La chambre 1127.

— Ah, je l'ai vu partir vers le bar, *sir*, dit le réceptionniste.

— Merci, fit l'agent du MI5, repartant en direction du bar.

Seulement, au lieu de bifurquer sur la gauche, il alla à droite et s'installa au fond du salon d'où il pourrait surveiller l'entrée du bar.

Il n'avait plus qu'à attendre. Ensuite, sa tâche accomplie, il filerait vers la gare de Saint-Pancras pour embarquer sur un Eurostar, là où il y avait moins de contrôles. On n'allait pas tarder à s'inquiéter de son absence. Un membre de la direction du MI5 comme lui devait toujours être joignable.

Malko essayait de ne pas penser à ce que venait de lui révéler Gwyneth Robertson, en l'aidant à enfiler son manteau. Il avait hâte que Sir George Cornwell le rappelle pour déclencher les contre-mesures nécessaires.

Gwyneth et lui traversèrent le hall et sortirent sous l'auvent, salués par le portier.

— Taxi, *sir* ?

— S'il vous plaît, dit Malko.

Il allait monter dans le taxi qui arrivait du coin de Hyde Park lorsqu'il aperçut une silhouette qui émergeait de l'hôtel. Un homme de haute taille, sanglé dans un Burberry. En une fraction de seconde, il reconnut Tom Atkins. Et, en une autre fraction de seconde, il sut pourquoi il était là. Gwyneth Robertson était en train de monter dans le taxi dont le portier du *Lanesborough* tenait la portière ouverte.

Malko s'avança en direction de l'agent du MI5. Ce dernier s'était arrêté. Sa main droite plongée dans sa poche du Burberry apparut, tenant un pistolet automatique noir qu'il braqua sur Malko. Il semblait parfaitement calme et son regard ne cherchait pas celui de Malko, mais était fixé là où il visait. Malko ne tenta même pas de discuter. À quoi bon ? Il entendit Gwyneth l'appeler et raidit tous ses muscles au moment où l'index de Tom Atkins appuyait sur la détente du pistolet automatique.

CHAPITRE XXIV

Il y eut une très légère détonation, noyée dans le brouhaha de la circulation. Malko, tous ses muscles tendus, s'étonna pendant une fraction de seconde de ne ressentir aucune douleur. Pourtant, le pistolet de Tom Atkins était braqué sur sa poitrine, à deux mètres de distance. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse distinguer nettement les traits de l'agent du MI5. Il vit sa main se crispier et il y eut une seconde détonation, aussi faible que la première. C'est alors que Malko réalisa que l'arme tirait des balles à blanc !

Déjà, Tom Atkins, qui avait dû arriver à la même conclusion, avait rengainé son arme et s'éloignait à grands pas vers Brompton Road. Quand le portier se retourna vers Malko, le Britannique était déjà à plusieurs mètres. Toute la scène avait duré moins d'une minute. Encore choqué, Malko monta dans le taxi, aussitôt interpellé par Gwyneth Robertson.

— Tu ne voulais plus venir ? lança-t-elle moqueusement.

Lui n'avait pas vraiment envie de rire et la jeune femme remarqua sa pâleur.

— Ça ne va pas ?

— Si, si. J'ai juste croisé un ami.

Il n'était pas autorisé à lui parler de Tom Atkins.

Malko, encore sous le choc d'avoir vu la mort de très près, posa la main sur le genou gainé de nylon de Gwyneth et ce simple contact lui remonta le moral. La jeune femme ouvrit légèrement les jambes, comme pour l'encourager.

Malko était perturbé. Pas seulement par le fait d'avoir failli être abattu. Jusque-là, il avait gardé un préjugé favorable à l'égard de Tom Atkins. Or, il devait admettre qu'il s'était trompé. L'agent détaché au « 6 » était bien la taupe qu'il cherchait à démasquer.

Pendant qu'ils attendaient au bar du *Bedford Arms*, son portable sonna enfin.

— Vous m'avez appelé ? demanda le directeur du MI6.

— Exact, confirma Malko, mais ce que je voulais vous apprendre est caduc. Il y a pire.

Lorsqu'il eut fait à Sir George Cornwell le récit de l'incident avec Tom Atkins, le directeur du MI6 dit aussitôt :

— Les hommes de l'A 2 avaient, à tout hasard, remplacé les

cartouches du Herstatt de Tom Atkins par des cartouches à blanc. Ils ont bien fait.

Belle litote. Sans cette précaution, Malko serait mort ou grièvement blessé.

— À quelque chose, malheur est bon, conclut le Britannique, nous avons désormais un fait précis à reprocher à Tom Atkins. Une tentative de meurtre. Je pense qu'il va essayer de quitter le territoire. Je fais prévenir immédiatement tous les postes de contrôle aux frontières. S'il y a quelque chose ce soir, je vous avertis.

— Merci, dit Malko.

Leur table était prête et ils s'installèrent. En contemplant le visage sensuel de Gwyneth Robertson, Malko sentit la boule de plomb qui pesait sur son estomac commencer à se dissoudre.

— J'ai envie de toi, dit-il.

Un point rouge se mit à clignoter sur l'écran de l'ordinateur du constable Brian Artwood, installé dans son bureau vitré de la police des frontières, à la gare internationale de Saint-Pancras. Le point rouge fit place à un seul mot : ALERT. Ce qui signifiait que l'homme qui venait de lui tendre son passeport était l'objet d'une interdiction de sortie du territoire britannique.

Le constable tapa sur son clavier le nom du propriétaire du passeport, puis quelques instants plus tard le lui rendit, avec un sourire. Tom Atkins remit son passeport dans sa poche, avec son billet pour Bruxelles. C'était le dernier départ pour ce soir-là. Il allait monter dans le wagon 18 quand deux hommes l'encadrèrent.

— *Mister van Boeningen ?*

— *Yes.*

L'agent du MI5 savait déjà, mais ne réagit pas. Un des hommes montra sa carte de Scotland Yard.

— Pouvez-vous venir avec nous pour un contrôle d'identité ?

Ils repartirent tous les trois vers le fond de la gare, tandis que l'Eurostar de Bruxelles démarrait.

L'interrogatoire se déroulait dans un sous-sol de Thames House situé juste au-dessous de l'Atrium. Depuis minuit, des agents de la sécurité du MI5, en présence d'un membre de la Spécial Branch de Scotland yard, interrogeaient Tom Atkins. Il était déjà cinq heures du matin. Dans un bureau du rez-de-chaussée, Malko attendait en compagnie de Barry Huntington, le responsable du « 5 » au Groupe antiterroriste interservices. Ses yeux habituellement d'un bleu profond semblaient délavés. Il avait dû boire une demi-douzaine de tasses de café. Un agent du MI5 pénétra dans la pièce et se pencha à son oreille.

Barry Huntington se tourna vers Malko.

— Il ne veut rien dire. Accepteriez-vous une confrontation ? Vous avez le droit, puisqu'il a tiré sur vous. Si vous pouviez le convaincre de parler...

— Je veux bien, dit Malko, mais à une condition : être seul avec lui.

Intimité toute relative, la pièce était munie d'une glace sans tain et bourrée de capteurs, micros et caméras.

— Cet homme a tenté de vous assassiner hier soir, objecta Barry Huntington. Il n'est pas menotté et a une grande force physique. Vous courrez un risque sérieux.

— C'est mon problème, fit Malko. Je pense ne pouvoir obtenir quelque chose de lui qu'en tête à tête. Si vous refusez, je vais me coucher. Je ne suis plus d'aucune utilité.

Gwyneth Robertson s'était couchée dans sa chambre au *Lanesborough* et l'attendait. Il y eut un bref conciliabule entre les deux agents du MI5 et, finalement, Barry Huntington lança à Malko :

— Très bien, allez-y. J'espère que tout se passera bien.

Tom Atkins était assis sur une chaise métallique, derrière une table, les mains posées à plat devant lui. On lui avait ôté sa cravate et sa veste et ses épaules paraissaient encore plus larges. La porte refermée, Malko s'assit face à lui, de l'autre côté de la table. Sans déclencher la moindre réaction de l'agent du MI5. C'était à lui d'attaquer.

— Tom, dit-il, nous nous connaissons peu et je n'ai rien contre vous. Même si vous avez voulu me tuer hier soir. Je sais que vous avez trahi au profit d'Al-Qaida. J'ai enquêté sur vous à la demande de Sir George Cornwell et je vous connais désormais un peu mieux. Je voudrais comprendre... Vous n'êtes pas passé de l'autre côté. Vous ne vous êtes pas converti à l'islam. Alors, pourquoi avez-vous changé de camp ?

Tom Atkins ne desserra pas les lèvres, les yeux baissés. Malko se dit que s'il bondissait de sa chaise, il aurait probablement le temps de l'étrangler avant toute intervention extérieure. Le silence se prolongea et il essaya un angle d'attaque nouveau.

— Tom, dit-il, je suis allé chez Harrod's et j'ai vu votre amie Tarika. Elle est extrêmement belle. Elle n'a pas l'air non plus d'une islamiste radicale. Aidez-moi à comprendre. Il y a peut-être un moyen de vous en sortir. Sinon, vous savez ce qui vous attend : la prison à vie. Vous ne reverrez jamais Tarika et elle risque aussi de gros ennuis.

Silence, puis Tom Atkins leva lentement la tête, fixant Malko.

— Si je vous dis la vérité, demanda-t-il, pouvez-vous me garantir qu'elle n'aura pas de problème ?

— Vous l'aimez à ce point ? ne put s'empêcher de remarquer

Malko.

La réponse de Tom Atkins fut à peine audible. Un souffle.

— Oui.

— Tom, continua Malko, vous savez que je ne peux pas vous faire une telle promesse. Ce n'est pas en mon pouvoir, mais je suis ici pour vous aider. Parce que j'ai de la sympathie pour vous. Même après ce qui s'est passé hier soir. Je vous promets de plaider sa cause auprès de Sir George. Si vous continuez à vous taire, elle sera interrogée durement, elle perdra son travail et Dieu sait ce qui lui arrivera !

— Si je vous dis ce que je sais, serai-je autorisé à la voir ?

— Cela, je pense que c'est possible.

Nouveau silence. Interminable. Tom Atkins frottait machinalement ses mains l'une contre l'autre. Finalement, il commença à parler, d'une voix monocorde, basse, tendue.

— Puisque vous avez parlé à Bob, vous connaissez le début de notre histoire. Cela a été un coup de foudre pour elle comme pour moi. Nous savions tous les deux que nous allions vers de graves problèmes, mais cela n'a rien empêché. Il s'est passé alors un événement dont même Bob Bearden n'a pas entendu parler sur le moment. Le mari de Tarika a été mis aux arrêts, ce qui précédait une expulsion de l'ISI. Pour ses liens avec les islamistes. Ces liens, je les connaissais, car Tarika m'avait expliqué que son mari lui faisait une guerre incessante pour qu'elle arrête d'être en contact avec des étrangers, qu'elle porte le voile et qu'elle fasse des enfants comme une bonne musulmane. Aussi, quand elle m'a appris son arrestation, nous avons d'abord été fous de joie. J'étais prêt à l'épouser, à l'emmener en Angleterre, même si je devais quitter le Service. Notre joie n'a pas duré longtemps. Un jour, Tarika n'est pas venue me retrouver comme prévu. Trois jours se sont écoulés et on m'a remis un message me donnant rendez-vous à Peshawar, dans une boutique de Sadar Road. Le message disait que si je ne venais pas, Tarika serait égorgée.

— Vous vous y êtes rendu ?

— Bien sûr. J'ai pris prétexte d'un contact professionnel à établir avec une source. Je pensais que c'était un piège pour me kidnapper ou me tuer, mais c'était une offre que je ne pouvais refuser.

— Et vous avez retrouvé le mari de Tarika ? enchaîna Malko.

Tom Atkins sursauta.

— Comment le savez-vous ?

— Je ne le sais pas, mais c'est logique. Continuez.

— Oui, admit l'agent du MI5. Il m'attendait dans la boutique de tapis. Je n'ai jamais vu autant de haine dans le regard d'un homme. Il m'a dit que son vœu le plus cher était de brûler vive Tarika et de m'égorger, mais qu'il avait une motivation plus élevée : le service de Dieu. Il avait consulté un imam et avait une proposition à me faire. Si

j'acceptais de renseigner Al-Qaida, tout en restant au MI5, Tarika me serait rendue et elle ferait ce qu'elle voudrait. Dans le cas contraire, en me quittant, il irait l'égorger. Il n'a jamais élevé la voix, il n'a cessé de me regarder en face. Il souffrait mille morts de ne pouvoir me tuer mais sa foi était la plus forte.

— Vous avez accepté, bien sûr ?

— Évidemment. Il a ajouté que si je ne tenais pas ma promesse, toute la famille de Tarika serait d'abord exterminée, ensuite ce serait son tour et le mien. Que les tueurs d'Al-Qaida me retrouveraient n'importe où. Seulement, ce n'était pas tout ! Lorsque je lui ai donné mon accord, il a ajouté qu'il y avait une condition *sine qua non*. J'allais me convertir à l'Islam afin de pouvoir épouser Tarika qu'il avait, lui, répudiée ! Comme je protestais que c'était impossible, il m'a dit que tout était organisé. Il avait pris rendez-vous dans une madrasa de ses amis, à la sortie de Peshawar, où un *maulana* constaterait que j'acceptais de me déclarer musulman et procéderait à la cérémonie du Niqqa, afin que je sois lié à Tarika selon le rite musulman.

— Qu'est-ce que c'est que le Niqqa ? demanda Malko.

— L'équivalent chez les sunnites du mariage de convenance chiite. Les jeunes futurs *shahid* l'utilisent pour s'unir religieusement, avant leur sacrifice, à une jeune fille qu'ils ont choisie. Il suffit qu'un *maulana* soit là pour que ce soit religieusement valable.

— C'est ce que vous avez fait ?

— Oui. Je me suis rendu dans cette madrasa où j'ai retrouvé Tarika. La cérémonie, très courte, s'est déroulée en présence de son ex-mari. Ensuite, le *maulana* m'a remis un *tesbth*⁽⁵⁶⁾ aux grains de corail, afin de symboliser ma nouvelle appartenance à l'islam. Ainsi qu'un Coran en anglais qu'il m'a recommandé d'étudier. On m'a « baptisé » d'un nom musulman : Abdul Riaz Basra. Après la cérémonie, je suis reparti avec Tarika. Elle ne voulait pas revenir chez moi, à Islamabad, et je l'ai conduite à l'aéroport de Peshawar afin qu'elle prenne un avion pour Lahore où était sa famille. En un sens, nous étions heureux, sachant que, désormais, nous pourrions nous retrouver. Je préférais cela, même au prix à payer... Après l'avoir mise dans l'avion, je suis rentré par la route à Islamabad. Encore sous le choc. Cela paraissait irréel. J'étais musulman et marié avec Tarika ! Je suis allé au Club des Nations unies et c'est là que j'ai rencontré Bob Bearden. À qui, évidemment, je n'ai pas tout dit. Cette conversion expresse, accompagnée d'un basculement dans le camp adverse, m'avait sonné...

— Et ensuite ?

— Tarika est revenue dans sa famille. Choquée. Elle avait été battue, menacée, injuriée. Il y avait même eu un simulacre d'exécution : son mari avait versé sur elle un jerrican d'essence et

menacé de la brûler vive. Elle était traumatisée mais disait ne pas m'en vouloir... Elle a quitté le Pakistan avec moi et, grâce à ses relations, a trouvé ce job chez Harrod's. Moi, je suis rentré un an plus tard. Pendant quelques mois, cela a été merveilleux. Et puis, un jour, elle a reçu un SMS avec un numéro à rappeler. Ce qu'elle a fait. C'était un homme qui lui a dit que si j'oubliais mes engagements, eux n'oubliaient pas. C'est alors que j'ai compris que j'étais obligé de tenir la promesse faite au mari de Tarika. Par l'intermédiaire de ce numéro anonyme, j'ai transmis les informations sur Spin Boldak.

— Que serait-il arrivé si vous n'aviez rien fait ? demanda Malko.

— Ils l'auraient tuée. Ils ont des cellules dormantes partout dans le monde et aussi à Londres.

— Il n'y avait pas moyen de dire la vérité à votre hiérarchie et de jouer un double jeu ?

Pour la première fois, Tom Atkins s'anima.

— C'était jouer la vie de Tarika à quitte ou double. Cela, je ne pouvais pas.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— Ils savent que j'ai été découvert, dit Tom Atkins. J'ai envoyé un message.

— Que doit-il se passer, dans ce cas ?

— Je dois gagner le Pakistan et appeler un certain numéro. Pour rejoindre Al-Qaida ou être liquidé.

Le silence se prolongea très longtemps. Malko faisait marcher son cerveau à cent mille tours. Finalement, il fit à Tom Atkins :

— Je vous promets déjà une chose : Tarika va être mise sous une telle surveillance que rien ne pourra lui arriver. Je vais le demander à Sir George Cornwell. Ensuite, nous allons voir. Hélas, beaucoup de choses ne dépendent pas de moi.

Il se leva mais Tom Atkins ne bougea pas. Ses épaules semblaient s'être affaissées.

— Reposez-vous, conseilla Malko. Pour l'instant, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Quand il sortit de la salle d'interrogatoire, il avait l'impression d'avoir disputé un match de boxe. Comme un zombie, il monta rejoindre Barry Huntington. Le Britannique l'accueillit avec un large sourire.

— Bravo ! dit-il. Vous avez fait un travail magnifique. J'ai donné l'ordre qu'on laisse prendre du repos à Tom. Il faudra un certain temps pour analyser ses déclarations. Une voiture va vous reconduire.

Malko s'endormit presque dans la BMW du MI5. Gwyneth Robertson dormait en travers du lit. Il se coucha et s'endormit instantanément.

Rauful Alam Wafa regarda dans le miroir sa belle barbe noire, la caressa puis empoigna des ciseaux et commença à la couper. Lorsqu'elle fut très courte, deux ou trois centimètres, il prit un rasoir-couteau et acheva de se raser. Il en avait les larmes aux yeux. C'était, à ses yeux, une forme d'amputation.

Il ne se reconnaissait pas dans ce visage glabre à la peau trop blanche, qui lui rappelait le temps où il s'appelait encore Joshua Ponickau.

Comme pour se persuader que rien n'avait changé dans son cœur, il gagna la petite mosquée contiguë, s'y agenouilla et pria longuement Allah pour s'excuser de ce sacrilège. Heureusement, le Coran avait prévu des exceptions à la règle divine dans le cadre du djihad.

Ce qui était son cas.

Apaisé, il regagna la pièce où il vivait et tira d'un sac une enveloppe en plastique transparent, contenant deux passeports, l'un au nom de Rauful Alam Wafa, de nationalité jordanienne, qu'il allait utiliser pour sortir du Pakistan. Le second, un passeport allemand à son ancien nom qui allait lui permettre de circuler facilement en Europe et de remplir la mission que le cheikh Oussama lui avait confiée : faire sauter le tunnel sous la Manche.

Son ralliement à l'islam venait de sa haine de l'Amérique. Il avait d'abord rejoint des groupuscules d'extrême gauche en Allemagne puis, déçu, avait découvert l'islam. Qui luttait contre la toute-puissance de l'Amérique, pour un monde sans inégalités.

Exactement ce qu'il souhaitait.

— C'est une bien triste histoire, conclut Sir George Cornwell, qui déjeunait en tête à tête avec Malko dans sa salle à manger privée de Vauxhall Corner.

Malko avait peu dormi, assailli dès son réveil par une Gwyneth Robertson avide de prouver ses sentiments. On lui avait appris dans sa *finishing school* que la fellation du matin était toujours la meilleure. Ce qui s'était révélé exact, une fois de plus.

— Que va-t-il se passer désormais ? interrogea Malko.

— Tom Atkins sera jugé pour haute trahison, puisque nous avons ses aveux. Comme vous refusez de porter plainte, sa tentative de meurtre contre vous ne sera pas prise en compte.

— Et Tarika ?

— Elle sera interrogée, bien sûr, pour confirmer les dires de Tom Atkins, et ensuite placée sous très haute surveillance. Nous prenons

très au sérieux les menaces d'Al-Qaida.

Malko regarda pensivement son filet de sole entouré d'une sauce jaunâtre.

— Qui est au courant de son arrestation, pour le moment ? demanda-t-il.

— Personne, à part quelques hauts fonctionnaires du « 5 » et du « 6 ». Même les Cousins ne le savent pas encore.

— Il y a peut-être une meilleure solution que d'envoyer Tom Atkins derrière les barreaux, suggéra Malko.

Sir George Cornwell se raidit imperceptiblement.

— Laquelle ?

— Retourner Tom Atkins en lui promettant de passer l'éponge s'il réussit. Il m'a dit que ses plans d'exfiltration prévoyaient qu'il gagne le Pakistan. S'il accepte de coopérer, ce serait une façon intelligente de rendre la monnaie de sa pièce à Al-Qaida. Je pourrais aller là-bas superviser l'opération.

— Vous seriez prêt à prendre ce risque ? demanda le directeur du MI6. Ils vont être sur leurs gardes.

— J'y suis prêt, dit Malko.

- {1} Plus vite ! Plus vite !
- {2} Superbe, tu es la meilleure suceuse de la ville !
- {3} On se voit vendredi, même heure ?
- {4} Absolument. J'aurai plus de temps.
- {5} Section du Moyen-Orient.
- {6} Inter Services Intelligence : Services pakistanais.
- {7} Counter terrorism Center.
- {8} Aux États-Unis, le 666 évoque le Diable.
- {9} Les Israéliens, dans le jargon de la CIA.
- {10} Directeur de la Division des Opérations.
- {10} Service de sécurité intérieure, équivalent de la DST.
- {11} Groupe antiterroriste interservices.
- {12} Front islamique international pour la guerre contre les juifs et les croisés.
- {13} Seigneurs de guerre.
- {14} La rumeur, faite d'interceptions de ce qui circule sur les ondes, et notamment sur Internet.
- {15} Groupe salafiste pour la prédication et le combat.
- {16} Director of Central Intelligence.
- {17} Appartement 1.
- {18} Laisse-moi partir !
- {19} Merde.
- {20} Équivalent d'un imam.
- {21} Repéreur.
- {22} Voir SAS n° 170, *Otage des Taliban*
- {23} Pantalon traditionnel.
- {24} Taux fixe.
- {25} Chemise longue.
- {26} Il a du cran.
- {27} Centre de commandement.
- {28} Président du Pakistan.
- {29} Chief of station : chef de station.
- {30} Ils suivent les règles.
- {31} Faites vite !
- {32} Tenez bon !
- {33} Torche électrique.
- {34} Sorte de lit de camp.
- {35} Perte sèche.
- {36} Donc, nous avons perdu «Shalimar ».
- {37} Services de renseignements des talibans.
- {38} La CIA.
- {39} Voir SAS n° 151 : L'Or d'Al-Qaida.
- {40} On y va!
- {41} Puis-je vous offrir un verre, mademoiselle ?

- {42} Merci.
- {43} Chance et prospérité.
- {44} Transparence, poids, couleur et taille.
- {45} On vous a tiré dessus ?
- {46} Arrêtez vos conneries !
- {47} Je le veux maintenant.
- {48} Atomique, biologique, chimique.
- {49} Chasse au renard.
- {50} Service du personnel.
- {51} Merci beaucoup. Bonne soirée, messieurs.
- {52} Con arrogant.
- {53} 7 000 euros.
- {54} 9 euros.
- {55} Fais attention.
- {56} Sorte de chapelet utilisé par les musulmans.